

### Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

- Coloured covers/  
Couvertures de couleur
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Tight binding (may cause shadows or  
distortion along interior margin)/  
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou  
de la distortion le long de la marge  
intérieure)
- Additional comments/  
Commentaires supplémentaires

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Coloured plates/  
Planches en couleur
- Show through/  
Transparence
- Pages damaged/  
Pages endommagées

---

### Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Plates missing/  
Des planches manquent
- Additional comments/  
Commentaires supplémentaires
- Pagination incorrect/  
Erreurs de pagination
- Pages missing/  
Des pages manquent
- Maps missing/  
Des cartes géographiques manquent

I

D

P<sub>2</sub>

Ch

RÉLATION  
DE LA  
NOUVELLE  
FRANCE, DE SES

TERRES, NATVREL DV  
Païs, & de ses Habitans,

*ITEM,*

Du voyage des Peres Iesuites aufdictes  
contrées, & de ce qu'ils y ont fait  
iusques à leur prinse par  
les Anglois.

*FAICTE*

Par le P. PIERRE BIARD, Grenoblois  
de la Compagnie de IESVS.



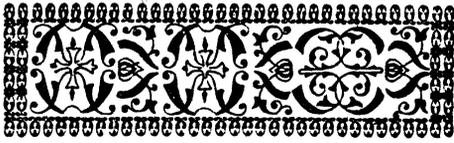
*A LYON,*  
Chez LOVYS MUGVET, en  
ruë Merciere.

---

*M. DCXVI.*

Auec Priuilege du Roy.

3/20/75



# AV ROY.



IRE,

*Si ie presente à vostre Majesté  
ces Discours de vostre nouvelle France,  
la description du païs, & le recit des  
mœurs, & façons de faire estrange, &  
sauuage des Canadins: Ie suis obligé par  
toutes sortes de deuoir à ce faire. Son  
commandement expres, ioinct à celuy de  
la Royne vostre très-honorée mere lors  
Regente, m'y a porté, avec quelques  
miens Compagnons, plus fauorablement  
que le vent, & la marée, vostre liberali-  
té Royale m'y a entretenu quelques an-  
nées, & son authorité puissante m'a de-  
liuré des mains de certains Corsaires  
Anglois, qui ennemis de nostre sainte*

foy (de laquelle nous jettions quelque semence en ces Terres Neuues, avec esperance d'en faire vne moisson plantureuse, seul motif de nostre voyage, & de vostre iussion, SIRE, nous ont fait quitter la place à nostre grand regret, & nous ont tenu comme prisonniers quelques mois dans leur vaisseau, & préparé cent fois la hart, & la potence pour nous faire perdre la vie: le seul respect de V. Majesté les ayant empêchez d'exécuter leurs mauuais desseings, particulièrement sur ma personne, laquelle possible la diuine prouidence a voulu reseruer par l'entremise vostre, pour estre commandée derechef de faire voile aux mesmes contrées, & continuer la culture de ce peuple sauuage. Eschappé donc de ce danger, & tout mouillé encores du naufrage sur le port de vostre France; i'offre à vos pieds ce peu de cayers, comme vne table de tres-humble recoignoissance, que si i'escris, si ie vis, c'est (apres Dieu) par vostre moyen, & faueur, SIRE. Et  
ceste

*ceste obligation signalée m'estant toujours deuant les yeux, fera que ie pri er ay Dieu continuellement, avec tous ceux de ma robe, que V. Majesté croissant d'age, & de zele puisse vn iour arborer l'estendart de la Croix avec ses fleurs de lys Royales, aux terres plus escartées des Infideles: tandis que ce grand Roy des Roys luy prepare au Ciel vne couronne tissüe d'honneur, & de gloire perpetuelle, que ie vous souhaite, apres auoir porté la vostre en terre longuement, & heureusement; de mesme cœur, & affection que ie suis,*

*De vostre Majesté,*

Tres-humble, & tres-obeissant  
subject, & seruiteur,

PIERRE BIARD.



## A V A N T - P R O P O S .

**A** Grande raison (amy Lecteur) vn des plus anciē Prophetes, nous depeignant mystiquement sous le sensible, & historial degast de la Iudée, les horribles rauages, exterminations, & ruines, que Satan opere, où sa fureur peut auoir le domaine, a dit emphatiquement ;  
*Au deuant de luy la terre est vn Paradis de delices, & derriere luy la solitude d vn desert.* Car certes, qui iettera ses yeux sur tout le vaste contour de la terre, & y considerera les nations illuminées du Soleil de Iustice, nostre Sauueur IESVS CHRIST, arroufées de son sang, & precieux Sacrement ; nourries de sa grace & parole ; viuifiées, & resiouyes de son esprit ;

AVANT-PROPOS.

esprit ; cultiuées, & regies de ses diuins Offices, honorées de son oracle, & presence réelle ; Qui, dy-ie, contempera cecy, aura grāde occasion de s'escrier, *Qu'au deuant du destructeur infernal*, Et, où il ne peut atteindre ; *la terre est vn Paradis de delices*, ou toutes benedictions, mesmement temporelles, & seculiere felicité accompagnēt les peuples ; essant planté au milieu d'eux, le vray arbre de vie, nostre Redempteur Iesus-Christ. Mais au contraire, si lon destourne la veüë, & que lon regarde derriere ce maudit tyran, Lucifer, & par où il a peu exercer ses intolerables cruautéz, on ne trouuera que destructions & solitudes, cris & lamentations que desolatiō, & ombre de mort. Ores il n'est ja besoin, que nous sortions hors de nostre hemisphere, pour voir à l'œil, & recognoistre

*AVANT-PROPOS.*

ceste verité ; La Grece, & la Pa-  
lestine, jadis vn bel Eden, aujour-  
d'huy vn pitoyable desert nous  
sont deuant les yeux. Que s'il  
vous plaist que nous nous regar-  
dions nous mesmes, pour, touchât  
à la main cela mesme, rendre  
louïange au liberal donateur de  
nos biens: Je vous prie suiurons ce  
Soleil corporel, qui nous esclaire,  
& l'accompagnons en son cou-  
chant, pour scauoir, à qui par  
droicte ligne de nous, il va don-  
ner le bon iour au delà de nostre  
Ocean, nous ayant icy recom-  
mandé au repos de la nuit. C'est  
la nouvelle France, ceste nouuel-  
le terre, dy-ie, descouuerte pre-  
mierement au dernier siecle, par  
nos François, terre iumelle avec  
la nostre, subiecte à mesmes in-  
fluences, rangée en mesme paral-  
lele, située en mesme climat; ter-  
re vaste, & pour ainsi dire, infinie:  
terre,

## AVANT-PROPOS.

terre que nous saluons, regardans nostre Soleil en son vespere : terre cependant, de laquelle vous pourrez meritoirement dire, si vous confiderez Satan en front, & venant de l'Occident pour nous abatre : *Deuant luy est vn Paradis de delices, & derriere luy la solitude d'un desert* : Car en pure verité toute ceste region, quoy que capable de mesme felicité que nous, toutefois par malice de Satan, qui y regne, n'est qu'un horrible desert, nō guiere moins calamiteux pour la malencontreuse disette des biens corporels, que pour celle, qui absoluément rend les hommes miserables, l'extreme nudité des parements, & richesses de l'ame : & ne faut ja en accuser le sol, ou malignité de la terre, l'air, ou les eaux, les hommes, ou leurs humeurs : Nous sommes tous faicts, & releuons de mesmes principes :

*AVANT-PROPOS.*

cipes : Nous respirons foubz mefme eleuation de pole, mefmes constellations nous temperent : & ne croy point, que la terre, laquelle produit là d'auffi hauts, & beaux arbres que les nôtres, ne produifist d'auffi belles moissons, fi elle estoit cultiquée. D'où vient donc vne fi grande diuerfité? d'ou cè tant inegal partage de bon, & mal heur? de jardin & desert? de Paradis, & d'Enfer? Quem'interrogeriez-vous? Interrogez celuy, qui du Ciel aduifoit fôn peuple, de confiderer ceste tant oppofite diuifion entre Esaü & Iacob, freres iumeaux, & comme cestuy-là estoit logé en l'air avec les dragōs, & bestes fauages; & cestuy-cy en la mouëlle, & mammelle de la terre avec les Anges.

Ceste confideration de vray est puiffante, & deuroit occuper d'admiration tous nos sentimens,

nous

## AVANT-PROPOS.

nous retenāt en vne pieufe crainte, & affectiōnée volonté de communiquer charitablement ce comble de biē du Christianisme ; qui nous vient si gratuitement au recontre : Car autrement certes il est facile à nostre benin Pere de croiser ses bras comme fit Iacob, & mettre sa dextre sur le puyfné, & sa gauche sur le plus grand. O mon Dieu ! où est icy l'ambition des Grands ? où la contention des forts ? où la monstre des riches ? où l'effort des vertueux ? y a-il champ de Marathon, ou lices Olympiques plus propres aux courageux ? où est ce que la gloire d'on Chrestien le peut esleuer plus heureusement, que où elle apporteroit la felicité corporelle tout ensemble, & la spirituelle à ces consorts ; & ou comme grand outil de Dieu, il feroit d'un desert un Paradis ? où  
il dom

### AVANT-PROPOS.

il dompteroit les Monstres infernaux, & introduiroit la police, & la milice du ciel en terre? où les generations, & generations à milliers, & iusques aux derniers siècles beniroient son nom & mémoire sans cesse, & le ciel mesme (qui se peupleroit de ses biēfaits) se resiouyroit des graces, & benedictions, versées dessus luy?

Or c'est (amy Lecteur) l'ardent desir, & zele de voir ceste nouvelle France, que ie dy, cōquise à nostre Seigneur: qui m'a fait prendre la plume en main pour vous depeindre briuevement, & en toute verité ce que i'ay recogneu de ses cōtrées. Il y a quatre ans, que i'y fus enuoyé par mes Superieurs: &, Dieu punissant mes pechez, i'en ay esté despuis enleué par les Anglois, ainsi que ie raconteray cy-apres.

RELATION DE  
 LA NOUVELLE  
 FRANCE,  
 ET  
 LE VOYAGE DES  
 PERES IESUITES  
 en icelle.

---

CHAPITRE I.

*Quel païs est la nouvelle France, &  
 ceux qui premierement l'ont  
 voulu habiter.*

**N**Ous appellons Nouvelle  
 France; les terres, & païs de  
 l'Amerique, ou Indes Occidenta-  
 les; qui sont à l'autre bord de l'O-  
 cean de Guienne, vers le Soleil  
 couchant, opposites à nous; &  
 droictement correspondantes en  
 mesme ligne de l'Orient à l'Occi-  
 dent.

dent. On leur a imposé ce nom de Nouvelle France, pour deux raisons principalement. La premiere, d'autant que (comme i'ay dit) ces terres sont parralleles à nostre France, n'y ayant rien entre la Guienne & ces dictes contrées, sinon nostre mer d'Occident, large en son plus estroict, de huit cens lieües & d'auantage; En son plus ample peu moins de mille lieües ou enuiron. La seconde raison est d'autant que ce pais a esté premierement descouuert par les François Bretons, l'an 1504. Il y ja cent & onze ans; Et qui despuis n'ont cessé de la frequenter. Les Normans de mesme ont contribué à ce trauail des premiers; entre lesquels nous lisons, que le Capitaine Thomas Aubert, Dieppois y fit voile, l'an 1508. & en ramena des Sauvages du pais, lesquels il fit voir avec admiration,

ration, & applaudissement à la France. Deux ans auant luy le Capitaine Ieā Denys de Honfleur auoit fait la mesme descouuerte ; Mais par ce qu'il n'en auoit rapporté que des poissons, & des cartes Geographiques, son renom en est demeuré plus obscur, que de Thomas Aubert. Depuis l'an 1523 Iean Verazan courut toute la coste, dés la Floride iusques au Cap Breton, & en prit possession au nom de François I. son maistre. Je croy que ç'a esté ce Iean Verazan, qui a esté le Parrain de ceste denomination de Nouvelle France : Parce que Canada, (duquel nom aussi on l'appelle communement) n'est point à proprement parler toute ceste tenuë de país, qu'ores on nôme Nouvelle France ; Ains est celle tant seulement, laquelle s'estend au long des riuages du grand Fleuue Canadas, &

le Gelfe de S. Laurens; qui n'est seulement, que la partie la plus Septentrionale de la Nouvelle France; ainsi qu'il vous appert par la carte Geographique, que nous vous appofons icy.

A Canada touche l'Acadie, ou pays des Souriquoys plus bas vers le Sud: Et plus bas encores au delà de la Baye Françoisé est la Norrambegue. De ces deux mots de Norrambegue & de Acadié, il n'en reste plus aucune memoire sur le pays; ouy bien de Canada, laquelle fut principalement discouverte par Jacques Cartier, l'an 1524. & puis par vn second voyage dix ans apres l'an 1534.

Or dès le commencement de ces descouertes, les François ont beaucoup traicté du cultiuage, & habitation de ces deserts. (Deserts font-ce voirement, tout le pays n'estant qu'une forest infinie.)

Aucuns

Aucuns particuliers en font encores venus iusques aux tentatiues, comme Roberual & le Marquis de la Roche, & autres. Mais l'entreprinse la plus haute diuulgée, & recente pour cest effect, a esté celle du sieur de Monts Pierre du Gas, qui s'en est acquis grande recommandation. Iceluy ayant fait vn assez notable fonds d'argent; & à cest effect associé aucuns Marchands de Rouen, de saint Malo, & de la Rochelle; receut de feu d'heureuse memoire Henry le Grand, pleinepuissance, & autorité de Lieutenant de Roy sur ces dictes contrées dès le quarantième degré d'eleuation, iusques au quarantixiesme: car là aboutissoit la puissance, qui luy estoit donnée de disposer des terres; Ses priuileges neantmoins de la traite, & gouvernement s'estendoient iusques au 54. degré, ainsi qu'on

A 3 peut

peut reconnoître par les lettres Royaus qui lay en furent expediées. Par ainsi de ceste Commission du sieur de Monts, il semble, qu'on aye prins occasion de retrecir les limites de la Nouvelle France; Car (comme nous auons dit) auparauât elle s'estendoit iusques à la Floride vers le Sud, là où maintenân on la borne quasi communement du trenteneufuiesme degré de latitude Australe, ainsi que vous la voyez en nostre carte. Ses limites à l'Orient, sont nostre mer; à l'Occident ce sera la mer de la Chine, si nous auons assez de valeur & vertu: car autres bornes n'y a-il qui soient certaines, le pays estant infiny, & plus estendu dix & douze fois que n'est toute nostre France.

Or le sieur de Monts ayant l'authorité & puissance cy-deuant dicté, & assez bien muny, & accompa-

compagné partit de France l'an 1604. iustement cent ans apres la premiere descouuerte de ces terres, il s'alla loger en la Coste de la Nõrembegue entre les peuples Eteminguoys, & vne petite Isle, qu'il appella de faincte Croix: Mais le malheur l'y accueillit: car il perdit de maladie vne grande partie de ses gens.

Et partant l'année suyuate, cõtrainct par la necessité, il changea de demeure à Port royal vers l'Est Suest, a quelques vingt six lieües de là, en l'Acadie au país des Souriquoys, là où il ne demeura que deux ans, d'autant que les Marchands affociez, voyants que leur mise surmontoit la recepte, ne voulurēt plus tenir coup: Ainsi fallust, que tous reuinssent en Frāce, ne laissans pour monument de leur exploict, sinon deux alogements tous vuides, celuy de fain-

de Croix, & celui de Port Royal; Et n'en rapportant autre guieres plus grand fruit, que des Topographies, & descriptiōs des Mers, Caps, Costes, & Riuieres, qu'ils auoient parcouru. Voilà tous les principaux actes de nos diligēces, iusques aux années 1610. & 1611. desquelles nous parlerons tantost, quād il nous y faudra conduire les Iesuites. Mais au preallable, selon nostre promesse, & cōme l'exige la condition de nostre dessein, nous monstrerons l'Horoscope, & Geniture de ces terres : Je veux dire les aspects du ciel, sur icelles, leur temps, saisons, temperature, & qualitez.

CHA

## CHAPITRE II.

*Des Temps, Saisons, & Temperature de  
la Nouvelle France.*

Les terres estant, comme nous auons dit, paralleles à nostre France, c'est à dire, en mesme climat, & mesme eleuation, par reigle d'Astrologie, elles doiuent auoir mesmes influēces, mesmes inclinations, & temperatures: car elles ne different en cela, que cōme differēt entre nous par exemple Grenoble, Vienne, & Bourdeaux, Paris & Cornoaille, Marseille, & Bayōne, scauoir est, q̄ seulement vn lieu est plus Oriētal, que l'autre; quant au reste, il a mesme grandeur de iours, mesme aspect des estoiles, mesmes saisons, & temperature. Vray est que la nouvelle France descend trois degrez

A 5 plus

plus bas vers le midy, que ne faict la nostre, laquelle s'arreste à Fontarabie, c'est à dire, au 42. degré; là où la Nouvelle franchit iusques au 39. pour le moins, & plus loïn, s'il plaist à sa Majesté de ne rien rabatre de ce que son predecesseur François I. auoit acquis.

Neantmoins, quoy qu'endisent les Astrologues, si faut-il aduouer que ce pays là (parlant vniuersellement, & cōme il est à ceste heure) est plus froid que n'est nostre France, & qu'il y a diuersité grande quant aux temps & saisons de l'un à l'autre: Dequoy les causes n'en estās au ciel, il les faut rechercher enterre. Je tesmoignerai fidelemēt des effects lesquels i'ay experimēté & tē deux ans demy contiunels; Je dirois trois ans & demy, n'estoit que i'ay consumé presqu'un an à diuerses reprints en nauigations faictes loïn du Continent. Le lieu de

de ma plus longue demeure a esté Port Royal, presque à 45. degrez de hauteur polaire. Là donc la neige nous arriuoit sur la fin de Nouembre, & ne se fondoit iamais entierement dedans les bois, que sur la fin de Feurier, s'il n'arriuoit, comme souuent, quelque grosse pluye, ou quelque fort vent de Midy qui la fondist. Mais elle n'estoit pas si tost fonduë qu'il en tomboit d'autre. Hors des bois, & au descouuert elle n'y croupit guiere plus qu'en Frāce, mais il y nege plus souuent que d'ordinaire en France: la plus haute nege, que i'y aye veu ç'a esté d'un pied & demy, encore non pas. Quand le Norouest (qu'icy nous appellōs Galerne) se met en ses fougues, le froid y est intolerable, mais cela ne dure que huit, ou dix iours pour le plus, puis le temps s'adoucit pour vn espace, cōme en France,

ce; & ne feroit on non plus empesché de trauailler à quelque mestier, voire d'aller & venir, qu'en France; si lon y estoit accommodé, comme en France. Mais ce n'a esté qu'une extreme pauvreté de tout ce que i'y ay veu. Des miserables cabanes ouuertes en plusieurs endroits: nostre viure pois, & febues, encore biē escharrement; nostre boire l'eau pure: les hardes, & habits de nos gens tout fripez; nos prouisions, d'aller au bois du iour à la iournée, nos medicaments, vn verre de vin aux bonnes festes; nos restaurans, quelque peu de chasse, ou de gibier par bonnes auentures; le lieu inhabité, les chemins sans vestige aucun, la chaussure du pied propre pour le foyer. Allez avec cela & dittes qu'il ne fait point d'hyuer en Canada. Mais au moins ne dittes, que les eaux n'y foyent fort  
bonnes,

bonnes, & l'air fort falubre : car c'est de vray chose merueilleuse comme nonobstant toutes ces miseres nous nous sommes tousiours fort bien portés, estans tousiours pour le moins vingt en nombre ; Et si en trois ans n'en sont morts de maladie que deux tant seulement, vn de S. Malo, & vn autre Breton : encores ce dernier mourut plus à faute d'auoir vn peu de pain & de vin pour se restaurer, (tout cela nous estant failly) que non pour atrocité de symptome ; ou cruauté de maladie.

Que si nous nous souuenons comme Iacques Quartier perdit quasi tous ses gens, la fois qu'il hiuerna premieremēt en ces pays ; & comme de mesme le sieur de Monts en perdit bien la moitié la premiere année de S. Croix, & l'an suiuant, qui fut le premier de port Royal, encores sentit-il grād

B de

de chet, moindre toutesfois, & puis moindre la troisieme année. De mesmes aussi que depuis à Kebec la premiere année plusieurs furēt trouffés, & non pas tant à la seconde. Cest amas de mesmes accidens nous pourra seruir à reconnoistre les causes des maladies & de la santé, que tant diuersément nous auons senti. La maladie commune a esté le Scorbut, qu'on appelle maladie de la terre. les iambes, cuisses & face enflent; les leures se pourrissent, & leur suruiennent de grandes excroissances, l'haleine est courbe, avec vne fascheuse toux, les bras meurtris, & le cuir tacheté, toute la personne languit avec grand ennuy, & douleur, sans rien pouuoir aualer, sinon quelque peu de liquide. Le sieur Champlain philosopant sur cecy, attribue la cause de ces maladies aux vapeurs

p  
b  
p  
le  
d  
ti  
m  
m  
st  
au  
n  
ce  
il  
d'  
no  
té  
ne  
eu  
m  
ho  
hy  
er  
in  
les

peurs que ceux-là boient, qui labourent, renuersent, & habitent premierement ces terres, lesquelles n'ont iamais esté descouertes du soleil. Son dire n'est pas impertinent, ny sans exemples: neantmoins on peut opposer, que les mariniers, qui ne vont qu'à la coste pour pescher, & ne defrichent aucunes terres, ny ne les habitent: nonobstant souuent tombent en ce mal, & sur tous les Bretos. Car il semble que ce mal les va triant d'entre tous les autres. Item, que nous, qui nous sommes bien portés, comme i'ay dit, renuersions neantmoins prou de terres, & les euentions, & si n'auons nous iamais sceu que c'estoit de ce mal, horsmis vn peu moy, qui au secōd hyuer, que i'y ay passé deuis fort enfle avec vne fieure, & alteratiō incroyable: Mais i'eus tousiours les genciues, & leures entieres, &

mon mal se perdit en dix, ou douze iours. Je croy bien, que cela y seruoit de beaucoup, que nostre logis n'estoit point nouveau, & que tout estant essarté à l'entour de nostre habitatiō dés long tēps, nous auions l'air pur & libre. Et c'est à mon aduis ce que Champlain a principalement voulu dire.

I'en ay ouy d'autres, qui philosophoyent autrement, & non sans Physique. Ceux-cy opinoyent, que le demeurer acroupy pendant vn long, & sombre hyuer, tel qu'est celuy de Canada, auoit causé ce mal aux nouveaux habitans. Que de toutes les gens du sieur de Monts, qui premièrement hyuererent à Sainte Croix, onze seulement demeurerent en santé. C'estoyent les chasseurs, qui en gaillards compagnons aimoyent mieux la picorée, que l'air du foyer;

yer; courir vn estang, que de se renuerfer pareffeusement dans vn liët, de pestrir les neiges en abattant le gibier, que non pās de deuiser de Paris & de ses rotisseurs aupres du feu. Aussi de vray quād à nous autres, qui auons tousiours esté fains à Port Royal; la disette, en laquelle auons esté, nous a affranchi de deux grands maux; sçauoir d'excés au boire, & au manger; & de faineantise. Car tousiours nous auions quelque bō exercice: nostre estomach d'autre part n'estoit point surchargé. Certes ie croy que ceste oppiate nous a beaucoup serui.

Reprenons nostre tasche des temps, & faisons. I'ay remarqué vne fois les deux iours de Feurier 26. & 27. estre aussi beaux, doux, & printaniers qu'on en voye point en France enuiron ce temps-là; neantmoins le troiesme iour

B. 3 suiuant

fuiuant il negea quelque peu, & le froid reuint. En esté quelque fois le chaud y est autant, ou plus intolerable qu'en France: mais il ne dure pas. Bien tost le temps se broüille. Les arbres y feüllèt plus tard qu'en France pour l'ordinaire, & qu'ils n'ont fait ceste presente année 1614. Car arriuant en Picardie sur la fin d'Auril, ie n'ay pas trouué la saison plus auancée. Encores me sembloit-il qu'en Canada tout pouffoit d'auantage. En parlant vniuersellement, le temps, & saison de ce pays-là, est du tout reffemblant à celuy que nous auons experimenté ceste diète année icy, à Paris, & en Picardie, horsmis quant aux brumes & broüillars, ausquels le dit pays est plus subject. A Port Royal nous n'en auons gueres l'Esté, sinon près la coste de mer; mais aux Etechemins & à Pentegoet ces  
broüées

broüées tiennent souuent en Esté les trois & quatre iours, c'est chose fort melancholique, & nous a donné apprehension qu'elle ne permettroit point que nos moissons peussent meurir; neantmoins nous auons trop d'arguments au contraire. Car à Port Royal, qui est plus froid, & inegal, elles meurissent, & en ay l'experience de trois ans. Item Champlain assure qu'à S. Croix, qui est en ceste mesme coste, (en vn endroit fort frileux & nuageux) toutesfois leurs bleds, & semailles vindrent à maturité.

Voire, mais quelle peut estre la cause de ces frimas, & de ce plus grand froid, que nous ne sentons d'ordinaire en France? Car il y a bien à considerer, veu mesmes que la Norembugue, où estoit nostre habitation de S. Sauueur, est autant Australe, que nos Pro-

uinces, qui le font le plus, la Guiëne, Languedoc, & Dauphiné. Si n'en faut-il point assigner la cause aux montagnes. Car nous n'en voyons point là de fort hautes, telles que sont nos Seuenes, Meffain, la Chartreuse, & vne grande partie d'Auvergne, Velay, Dauphiné & Prouence, & seroit hors de toute apparence que ce peu de haut pays, qu'on remarque en la Norembergue, peust causer si grandes alterations en si vaste esteduë de Prouence; mesmes que le grand froid de ce pays là ne vient pas du costé où plus y a de haut pays, qui est le Nordest, (ainsi que vous pouués apercevoir en la charte) ains du Norouest, qui est tout plat.

Les defenseurs des influences tiennent icy bon dans leur Casemate, & auancent leurs armes defensiues estre tout, sçauoir est, leurs

leurs causes incogneuës; disants qu'il y a ie ne sçay quoy au ciel, qui cause cest effect en ces terres: & semblablement le Drach, passant par la mer Occidentale de ces regions, à l'endroit de la nouvelle Albion, au deffous du destroiect d'Auian, à 40. 42. & 44. d'eleuation Septentrionale, il y trouua si grand froid, qu'il fust contrainct de rebrouffer chemin. De mesmes qu'au pays de Counibas, qui est en mesme latitude au dedans des terres, les Espagnols y ont trouué de grandes mōtagnes, & si grand froid, qu'ils n'y ont peu durer. Que ces pays là sont à nostre Oüest, d'où les plus horribles froidures procedent, & que ceste pourroit bien estre la cause de ces gelées & gry-temps par vne continuation d'air. Mais pourquoy, & en la nouvelle Albion; & au pays de Connibas y glace-il si fort? On n'en

n'en peut pas bien ſçauoir la cauſe, diſent-ils, & faut croire qu'il y a certaines influences que nous ne deſcouurons pas. C'eſt bien certes bailler de fortes aiſles au froid, le nous faire venir de quatre, ou cinq cens lieuës. Car ie croy qu'il y en a bien autant, voire plus, iuſques à la nouvelle Albion: cependant nous voyõs que ſouuent vne ſeule lieuë de pays & encores moins, donne changement notable de chaud, & de froid, de clair & d'obſcur, de ſec & d'humide, & toutes autres telles variations ainſi qu'il eſt notoire. De plus cela eſt ridicule, apres auoir fait cinq cents lieuës pour trouuer le froid en ſon giſte, & cauerne originaire, ne rencontrer ſinon ie ne ſçay quelles influëces, qu'on ne peut nommer, & certaines impreſſions occultes. N'eufſiez vous pas pluſtoſt fait deſloger  
ces

ces aspects, impressions, & causes anonymes, & abscondes que vous dites sur Canada mesme, ou dessous elle, ou dedans, que de les aller chercher si loing en vn pays où vous ne fustes iamais?

Quant à nous, apres auoir prou disputé, nous n'auons trouué que deux causes de la disproportion qu'il y a entre ce pays là & cestuy cy, quant au temps & saisons: l'vne est, que Canada est plus Aquatique: & l'autre quell'est inculte. Car premierement si vous regardez mesmes la charte Geographique, vous verrez ceste region estre fort entrecoupée de seins & bayes de mer, & ses terres eschan-crées d'eau, ell'est outre plus fort arroufée de riuieres, & occupée de plusieurs estangs, & lacs, ce qui seroit vn grand ornement, & commodité du pays s'il estoit habité, mais aussi tout cela cause du  
froid,

froid, & des bruisnes, mesmement aux bords de la mer, & riuieres. Or nous n'auons iamais demeuré autre part. Car nous ne sommes point entrés dedans les terres, sinon par les moyen de la mer & des riuieres. L'Acadie autrement dite les Souriquoys, où est Port-royal, est quasi peninsule: aussi est elle plus frilleuse, & plus inegale, que n'est la Norambegue, laquelle sans doute est meilleure, & en toutes façons plus habitable, & plantureuse.

La seconde cause du froid est toute semblable, sçauoir est la sauuagine & friche du pays: car ce n'est tout qu'une forest infinie: Partant le sol ne peut estre de lōg temps eschauffé par le soleil, soit pource qu'il a la crouste dure, n'estant iamais labouré, soit à cause des arbres, qui l'ombragent perpetuellement, soit parce que la ne-  
ge, &

ge &  
tem  
mé-  
peu  
froi  
son  
cess  
cui-  
le s  
où f  
tiue  
gis  
exh  
mé-  
de  
sen  
fro  
est  
Ca  
lab  
doi  
d'o  
çoy  
s'el

ge & les eaux y croupissent long temps, sans pouuoir estre consumées. Par ainsi de ces terres ne se peuuent eleuer, que des vapeurs froides, mornes & relentes: & ce sont les bruines lors que le vent cesse, ce sont aussi nos gelées cuifantes, lors que l'agitation & le soufflé les met en cholere. Là où si la terre estoit habitée, & cultiuee, outre que d'elle, & des logis des habitans monteroyent des exhalations, c'est à dire, des fumées chaudes, & seches: le soleil de plus la trouueroit disposée à sentir ses rayons, & dissiper le froid, & broüillars: ce qui nous estoit fort oculaire, & sensible. Car en ce peu que nous auions labouré, tousiours la nege s'y fondoit plustost qu'autre part, & delà d'ordinaire les broüees commençoient à se dissiper, & peu à peu s'esuanouir.

C Des

Des Terres, de leurs peuples, & de ce qu'y  
abonde. CHAP. III.

**L**es terres, à mon aduis, principalement en la Norambegue, sont aussi bonnes qu'en France : cela cognoissez-vous à leur couleur noire, aux arbres hauts, puissants, & droicts, qu'elles nourrissent, aux herbes & foin aussi haut fouuent qu'un homme, & choses semblables. A S. Sauueur, nous auions semé à la my-Iuin des grains, des pepins, des poix, des febues, & toute sorte d'herbes de jardinage. Trois mois apres, c'est à scauoir, à la my-Septēbre, nous reuinmes voir nostre labourage: le froment n'apparoissoit point (aussi auoit-il esté semé hors de saison,) l'orge estoit espié, mais non pas meur, les pois & faisoles bonnes parfaictement, mais encores vertes, les febues  
n'e

n'estoyent qu'en fleur: tout le reste estoit admirablement biē venu, mesmement les oignons, & ciboules, les pepins auoyent ietté, les aucuns d'un pied tout entier, les moindres d'un demy pied.

Le vous ay dit cy deuant, que tout le pays n'est qu'une perpetuelle forest: car il n'a rien d'ouuert sinon les marges de la mer, les lacs & riuieres, & où le flux de la mer, & des riuieres se debordants causent des prairies, il y a quelques tels endroits bien beaux, & vastes en herbage, & pasturages, comme est la Baye de Chinictou, & la riuere de Port Royal, & autres. Mais icy faut esuiter vne illusion, de laquelle plusieurs par mesgarde sont abusez. Car oyants parler ceux qui viennent de pays loingtains, & qui en racōtent les biens, & fertilité prou souuent avec amplification, (car

ainfi pensent-ils deuoir faire pour estre plus attentiuemēt escoutez.) Ils estimēt que ce qu'on leur magnifie de ces pays, se trouue tout par tout abondamment. Comme par exēple, qui parlant de la Frāce diroit, Qu'il a veu les bois & forests n'estre to<sup>9</sup> que chastagniers, orēgiers & oliuiers, que poiriers & pommiers, tous si charges qu'ils en rōpoiēt: certes celui là diroit vray, car il est ainfi. L'estrangier neantmoins escoutāt y feroit trōpé: parce qu'il s'imagineroit qu'ē tous les quartiers de la Frāce, ou en la plupart, tout cela se trouue: Et ne cōsidereroit pas, que les chastagniers sont en Perigord, à cent lieuës des orangiers, qui sont en Prouence; & les pommiers sont au pays de Caux en Normādie, à cent lieües des chastagniers, & à deux cents des oliuiers. Or quand le pays est bien peuplé, & habitē ainfi qu'est la France, ceste recommandation

m  
m  
o  
p  
te  
na  
re  
ch  
ce  
d  
fr  
q  
v  
b  
ft  
n  
&  
d  
c  
d  
d  
b  
p  
v

monstre grand heur, parce qu'au moyen du charroy & commerce, on se communique toutes ces opulences; mais en vn pays inculte & non ciuilisé, comme est Canada, il n'y a guiere plus de difference, que s'il n'y auoit. qu'une chose en vn lieu. Je dy cecy parce que ceste prudence importe de beaucoup à ceux qui vont defricher nouvelles contrées, ainsi que nous autres François y allons volontiers à yeux clos, & teste baissée: croyants par exēple, qu'estants en Canada, & ayants faim nous ne ferons qu'aller en vn' Isle, & là escrimāts d'un gros baston à dextre, & à fenestre, autant de coups, autant arresterons nous d'oiseaux, desquels chacun vaudra bien vn canart. Voila qui est bien dit, & ainsi l'ont fait nos gens plus que d'une fois, & plus qu'en vn lieu. Cela va fort bien, si vous

n'auiés iamais faim finon au tēps que ces oiseaux se trouuent en ces Isles, & si lors mesme vous estiez proches d'eux. Car si vous en estes à cinquante, ou soixante lieuës, que ferez-vous?

Pour reuenir à mon propos, il n'y a point de difficulté de rencōtrer vn bon endroit en vne chose. Vn bon & bel haure: des belles prairies, vn sol bien fecond; vne colline de bel aspect, vne agreable riuere, ou ruisseau, &c. Mais lotir vne place, où toutes les qualitez desirables vniment se r'assemblent, ce n'est pas la bonne fortune d'vn homme prattiquant, dit tres bien Aristote; ains le project&l'idée d'vn sagement enquerāt: car en fin en la pratique, le bō fort & perfection d'vne place, cōme d'vn homme, ce n'est pas que rien ne manque, ains que rien d'essentiel, & principal ne manque.

que. C'est ce qui m'a fait dire, que le tout considéré, le prenant tant pour tant, j'estime que les terres de là, vaudroyent celles d'icy, quand elles seroyent bien cultiuees: mais nous voudrions, que la tout fust en vn petit destroit: ce que mesmes nous ne trouuons pas icy en vn bien ample royaume, apres si long temps de cultiuage.

En plusieurs endroits nous auons trouué de la vigne, & des lambruches meures en leurs tēps. Ce n'estoit point le meilleur terroir où nous lestrouuiōs: c'estoit quasi sable, & grauiers, sēblable à celui de Bourdeaux. Ily en a beaucoup à la riuere S. Iean à 46. d'eleuation, là void on aussi plusieurs noyers & coudriers, & si le fōds de terre n'y est guiere bō. On ne trouue point d'autre forte d'arbres fructiers en tout ce païs, ouy biē toute espeece de sauuageons, & forestiers, com-

me chesnes, hestres, charmes, peupliers, &c. Et des cedres, au moins que les François appellēt cedres.

Si le pays estoit habité, il pourroit profiter ses mines: car il y en a vne d'argent en la Baye S. Marie, au rapport du sieur Chāplain: & deux de beau, & franc cuire, l'vne à l'entrée de Port Royal, & l'autre à la Baye des mines: vne de fer à la riuere S. Iean, & d'autres autre part. Legré, l'ardoise, la taille, le charbon de terre, & toutes sortes de pierres n'y manquent pas.

Toute ceste nouvelle France est diuisée en diuers peuples, chaque peuple a sa langue, & sa contrée à part. Ils s'assemblent l'Esté pour trocquer avec nous, principalement en la grande riuere. Là aussi viennent de bien loing plusieurs autres peuples. Ils trocquēt leurs peaux de castors, de loutres, d'eslants,

d'  
m  
fe  
ch  
ch  
cc  
cc  
ap  
m  
cc  
m  
te  
G  
gr  
m  
fi  
lu  
m  
ir  
eu  
de  
or  
te  
fu

d'eslants, de martres, de loups marins, &c. contre du pain, pois, febues, pruneaux, petun, &c. chauderons, haches, fers de fleche, aleines, poinçons, capots, couertes & toutes autres telles commoditez, que les François leur apportent. Aucuns peuples ont maintenant implacable guerre contre nous. Comme les Excommiquois, qui sont ceux qui habitent au costé Boreal du grand Golfe S. Laurens, & nous font de grands maux. Ceste guerre a commencé (comme lon dit) à l'occasion de certains Basques, qui voulurent faire vn meschant rapt : mais ils payerēt biē leur maudite incontinence, & non seulement eux, ains à leur occasion & ceux de S. Malo, & beaucoup d'autres ont paty, & patissent beaucoup tous les ans. Car ces Sauvages sōt furieux, & s'abandonnent defesperé

perémēt à la mort, pourueu qu'ils ayent esperance de tuer, ou mesfaire. Il n'y a que trois peuples qui nous soyēt familiers, & bōs amis. Les Montaguets, les Souriquois, & les Eteminquois. Pour les Etechemins, & Souriquois i'en fuis tesmoin, car i'ay demeuré parmy eux, pour les Montaguets i'en ay ouy parler. Quant aux autres peuples, il n'y a point de fiance. Aussi les François ne les hantent, que pour descouuir leurs riuages, & encores s'en font-ils mal trouués, horsmis Champlain en ses dernieres descouertes contremont la grāde riuere, qui nes'en plaint point.

Cest' amitié & fidelité desdits peuples enuers les François a paru remarquablement apres nostre defroute faicte par les Anglois, ainfi qu'ouyrez. Car eux l'ayants sceu s'en vindrēt à nous de nuict,  
&

& nous cōfoloyēt au mieux qu'ils pouuoient; nous presentâts leurs cauots, & leur peine pour nous conduire où nous voudrions. Ils nous offroyent encōres, que s'il nous plaisoit de demeurer avec eux, ils estoient trois Capitaines Betſabes, Aguigueou & Afficou: desquels vn chacun prēdroit pour sa part dix de nostre troupe, (puis que nous restions trente,) & nous nourriroit iusques à l'an suiuant, quand les nauires Françoises arriueroyent à la coste, & qu'en ceste façon nous pourrions repasser en nostre pays sans tōber aux mains des meschâts Ingrés. Car ainsi appellēt-ils pour dire les Anglois. Ce n'estoyent point mines, ou pieges à nous surprendre: car vous entendrés cy apres le bon traictement qu'ils firent au P. Enemond, & à sa troupe, & à PortRoyal durant trois hyuers, qu'on a eu bon besoin

besoin d'eux, on les a experimēte fideles & secourables. Que si leur dessein eust esté de nous mesfaire, les belles & opportunes occasions ne leur ont pas manqué.



## CHAPITRE IV.

*Du naturel des Sauvages, de leurs habits, habitations, & viure.*

**L**E naturel de nos Sauvages est de foy liberal, & point malitieux: ils ont l'esprit assez gaillard & net, quant à l'estime, & iugement des choses sensibles, & communes & deduisent fort gentiment leurs raisons, les assaisonnant toujours avec quelque iolie similitude. Ils ont fort bonne memoire des choses corporelles, cōme de vous auoir veu, des qualitez d'une place, où ils auront esté,  
de

de ce qui aura esté fait deuant eux, depuis vingt & trente ans, &c. Mais d'apprendre par cœur, là est l'escueil: il n'y a moyen de leur mettre dans la caboche vne tirade rengée de paroles. Ils n'ont point de barbe, autant peu les hommes que les femmes, horsmis quelques vns plus robustes, & virils. Souuent ils m'ont dit, q̄ nous leur semblions du commencement fort laids, avec nos cheveux, aussi bien sur la bouche que dessus la teste: mais peu à peu ilss'accoustument, & nous commençons à ne plus leur paroistre si difformes. Vous ne sçauriez recognoistre les ieunes garçons d'avec les ieunes filles, sinon à la façon de se ceindre. Parce que les femmes se ceignent dessus & dessous le ventre, & sont plus couuertes que les masles: elles sont aussi d'ordinaire plus parées de matachias: c'est à dire, de

D chaines,

chaines, & affiquets, & semblables parures à leur mode: à ce que vous sçachiez que par tout telle est la nature du sexe, amoureuse d'embellissement. Vniuersellemēt parlant ils sont de taille vn peu moindre que nous, principalemēt quant à l'espaisseur: Belle toutesfois & bien prinse, comme si nous demeurions en l'estat qu'auons à l'age de vingt & cinq ans. Vous ne rēcōtreriez point entre eux vn vētru, bossu, ny contre fait: ladres, goutteux, pierreux, insensés, ils ne sçauent que c'est: ceux d'entre nous qui sont tarez, comme borgnes, lousches, camus, &c. sont aussi tost remarqués par eux, & mocqués largement, spēcialemēt par derriere, & quand ils sont entr'eux: car ils sont bons compagnons, & ont le mot & sobriquet à commandement, fort aises quand ils se pensent auoir occasion de nous

nous mespriser. Et certes (à ce que ie vois) c'est vne contagion dont personne n'est exempte que par la misericorde de Dieu: que de se trop estimer foy-mesme. Vous verriez ces pauvres barbares non-obstant leur si grand manquements de police, de puissance, de lettres, d'arts & de richesse: neantmoins tenir si grand compte d'eux, qu'ils nous en déprisent beaucoup, se magnifiant par dessus nous.

Leurs habits sont chamarrés de peaux, que les femmes passent, & conroyent du costé, qui n'est pas velu: elles conroyent souvent les peaux d'elan de tous les deux costés, comme nostre buffetin, puis le barricolent de peintures en forme de passemens bien ioliment, & en font des robes: de ces mesmes peaux elles leur font des souliets, & des greues. Les masles ne portent point de hauts

de chauffes, parce que (difent-ils) cela les entraue trop, & met comme aux ceps, ils portent feulemēt vn linge au deuāt de leur nature, l'Esté ils vsent fort de nos capots, & l'Hyuer de nos couuertes de liets, lesquelles ilss'accommodent en chararre les redoublants : ils s'aident auffi fort volontiers de nos chapeaux, fouliers, bonnets de laine, chemises, & du linge, pour nettoyer leurs enfans de maillot, car on leur trocque toutes ces denrées contre leurs peaux.

Quelque part qu'ils foyent arriués, la premiere chose c'est de faire du feu, & se cabaner, ce qu'ils ont faiēt dans vn/heure, ou deux : fouuent en demy heure. Les femmes vont au bois, & en apportent des perches, lesquelles on difpofe par en bas en rond à lentour du feu; & par en haut on les enfourche entr'elles pyramidalement,

dalement, de maniere qu'elles se reposent l'une contre l'autre droit au dessus du feu ; car là est la cheminée. Sur les perches on iette des peaux, ou bien des nattes, ou des escorces. Au pied des perches dessous les peaux se mettent les sacs. Toute la place à l'entour du feu est ionchée de feuilles de pin, afin de ne sentir l'humidité de la terre: dessus les feuilles de sapin ils iettēt souuēt de nattes ou des peaux de loup marin aussi delicatēs que le velours; là dessus ils s'estendent à l'entour du feu ayant la teste sur leurs sacs. Et ce qu'on ne croiroit pas, ils sont tres-chaudement leans dedans à petit feu, voire aux plus grandes rigueurs de l'Hiuer. Ils ne se cabanēt point, qu'aupres de quelque bonne eau, & en lieu de plaissant aspect. En Esté leurs logis changent de figure: car ils les font larges & longs,

à fin d'auoir plus d'air; auffi les couurent-ils lors quafid'efcorces, ou de nattes, faiçtes de roseaux tendres, & font beaucoup plus minces & delicates que les noftres de paille, fi artiftement tif- fuës, que quand elles pendēt, l'eau coule tout au long, fans point les precer.

Leur viure est ce que la chaffe, & la pefche leur donnent: car ils ne labourent point: mais la prouidence paternelle de nostre bon Dieu, laquelle n'abandonne pas les paffereaux mefmes, n'a point laiffé ces pauvres creatures, capables de luy, fans prouifiō cōuenable, qui leur est comme par estape, assignée à chafque lune, car ils cōtent par Lunes, & en mettēt treze en l'an: Par exemple donc, en Ianuier ils ont la chaffe des loups marins: car cest animal, quoyqu'il foit aquatique, fraye neantmoins  
fur

sur certaines Isles enuiron ce temps. La chair en est aussi bōne q̄ du veau; & de plus ils font de sa graisse vn'huyle, qui leur sert de fausse toute l'année, ils en rēplissent plusieurs vessies d'orignac, qui sont deux ou trois fois plus amples & fortes que les nostres de porc; & voilà leurs tonneaux de reserue. En ce mesme mois de Feurier, & iusques à la my-Mars, est la grande chasse des Castors, loutres, orignacs, ours (qui sont fort bons) & des caribous, animal moitié asne, moitié cerf. Si le tēps leur dit, ils vivent lors en grand'abondance, & sont aussi fiers que Princes & Roys; mais s'il leur est contraire, c'est grāde pitié d'eux, & souuent meurent de miserable faim. Le temps leur est contraire, quand il pleut beaucoup, & ne gele pas; parceque lors ils ne peuvent chasser ny aux eslans, ny aux

D 4 castors,

castors. Item quand il nege beaucoup, & ne gele pas là deffus, car ils ne peuuent pas mener leurs chiens à la chasse, pource qu'ils enfoncēt dedans, ce qu'ils ne font pas eux, parce qu'ils s'attachent des raquettes aux pieds à l'aide desquelles ils demeurent deffus; si ne peuuent-ils tant courir qu'il faudroit, la nege estāt trop molle. Autres tels miserables accidents leur arriuent, qui seroyent longs à raconter.

Sur la my-Mars le poiffon commence à frayer, & à monter de la mer en haut contre certains ruisfeaux, souuent en si grand'abondance, que tout en formille. A peine le croroit, qui ne l'auroit veu. On ne sçauroit mettre la main dans l'eau, qu'on ne rencōtre proye. Entre ces poiffons l'eplan est le premier: cest eplan est deux & trois fois plus grand que  
n'est

n'est le nostre de riuere: apres l'eplan fuit le harenc à la fin d'Auril, & au mesme temps les outardes arriuent du Midy, qui sont grosses carnes au double des nostres, & font volontiers leur nids aux Isles. Deux œufs d'outarde en valent richement cinq de poule. A mesme termoyement vient l'esturgeon, & le saumon, & la grande queste des œufs par les Isletes, car les oiseaux pescherets, qui sont là en tres grande foison, pondent lors, & souuent couurēt de leurs nids ces Islettes. Dés le mois de May iusques à la my-Septembre, ils sont hors de tout esmoy pour leurs viure: car les mouluës sont à la coste, toute sorte de poisson & coquillage; & les nauires François avec lesquels ils troquent; & sçauuez vous s'ils entendent bien à se faire courtiser. Ils tranchent de freres avecques

ques le Roy, & ne leur faut rien rabattre de toute la piece. Il faut leur faire des presents, & les bien harāguer auant qu'ils accordent la traicte; & icelle faicte, faut encores les Tabagier, c'est a dire, les banqueter. A lors ils dāferont, harangueront & chanteront, *Adesquidex, Adesquidex*, Scauoir est, qu'ils font les bonsāmys, alliés, affociés, confederés, & comperes du Roy, & des François.

Le gibier d'eau y abonde; celui de terre non, sinon à certain temps les oiseaux passagers, comme outardes & oyes grises & blāches. On y trouue des perdrix grises, qui ont vne fort belle queuē, & sont deux fois plus grosses que les nostres; on y void force tourtes, qui viennent manger les frāboises au mois de Iuillet. Plusieurs oiseaux de proye & quelques lapins & leuraux.

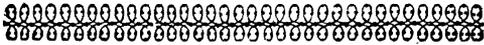
Or,

Or nos fauuaiges sur la my-Septembre se retirent de la mer, hors la portée du flux, aux petites riuieres, où les anguilles frayent & en font prouision, elles sont bōnes & grasses. En Octobre & Novembre est la seconde chasse des castors & des eslans: & puis en Decembre (admirable prouidence de Dieu) vient vn poisson appellé d'eux *ponamo*, qui fraye sous la glace; Item lors les tortues font leurs petits, &c. Tels donc mais en bien plus grand nombre, sont les reuēus, & censues de nos Sauuages, telle leur table & entretiē, le tout cotté & assigné chascue chose en son endroit & quartier. Iamais Salomon n'eut son hostel mieux ordonné & policé en viandiers, que le font ces pensions & les voicturiers d'icelles. Aussi vn plus grand que Salomon les a constitués. A luy soit gloire à tout' eternité.

Pour

Pour bien iouyr de ce leur ap-  
anage; nos syluicoles s'en vont  
sur les lieux d'iceluy avec le plai-  
fir de peregrinatiō & de proume-  
nade, à quoy facilement faire ils  
ont l'engin, & la grande commo-  
dité des cauots qui sont petits es-  
quifs faicts d'escorce de bouleau,  
estroits & resserrés par les deux  
bouts, comme la creste d'un mor-  
rion; le corps est en façon de ber-  
ceau large, & ventru; Ils sont lōgs  
de huit, ou dix pieds; au reste si  
capables, que dans vn seul logera  
tout vn mesnage de cinq; ou six  
personnes avec tous leurs chiens,  
facs, peaux, chauderons & autre  
bagage bien pesant. Et le bon est  
qu'il prennent terre, où leur plaist,  
ce que nous ne pouuōs faire avec  
nos chaloupes ou bateaux mari-  
niers; parce que le cauot le plus  
chargé ne sçauroit cueillir demy  
pied d'eau; & deschargé il est si  
leger,

leger, que vous le sousperierés facilement, & transporteriez de la main gauche; si viste à l'auiron qu'à vostre bel-aïse de bon temps vous ferés en vn iour les trente, & quarente lieuës: neantmoins on ne voit guieres ces Sauvages postillonner ainfi: car leurs iournees ne sont tout que beau passetemps. Ils n'ont iamais haste. Bien diuers de nous, qui ne sçaurions iamais rien faire sans presse & oppresse; oppresse di je, parce que nostre desir nous tyrannise & bannit la paix de nos actions.



CHAPITRE V.

*La Police & Gouvernement des Sauvages.*

 N ne peut auoir plus de police, que de Communauté,  
E puis

puis que police n'est autre, que l'ordre & regime de la Communauté. Or ces Sauvages n'ayants point grande Communauté ny en nombre de personnes, puis qu'ils sont rares, ny en biens, puis qu'ils sont pauvres, ne viuans qu'au iour à la iournee, ny en lien & conionction, puis qu'ils sont espars, & vagabonds, ils ne peuuent auoir grande police. Si ne peuuent-ils s'en passer, puis qu'ils sont homes & affociés. Celle donc qu'ils ont, est telle. Il y a le Sagamo, qui est l'ainné de quelque puissante famille, qui par consequent aussi en est le chef & conducteur. Tous les ieunes gens de la famille, sont à la table & suite d'iceluy; aussi est-ce à luy d'entretenir des chiens pour la chasse, & des cauots pour les voituriers, & des prouisions, & referues pour le mauuais temps, & voyages. Les ieunes gens le  
courti

courtisent, chassent, & font leur apprentissage sous luy, incapables de rien auoir auant qu'estre mariés : car lors seulement ils peuvent auoir chien & sac : c'est à dire, auoir du propre, & faire pour soy, toutesfois ils demeurent encores sous l'autorité du Sagamo, & le plus souuent en sa compagnie, comm' aussi plusieurs autres, qui manquent de parents, ou encores qui de leur propre gré se rangent sous sa protection, & conduite, pour estre foibles d'eux-mesmes, & sans suite. Tout ce donc que les garçons conquestēt, appartient au Sagamo : mais les mariés ne luy en donnent qu'une partie, que si ces mariés se departant d'avecques luy, cōm' il le faut souuent pour la commodité de la chasse, & du viure, retournants apres ils payent leur recognoissance, & hommage en peaux, &

femblables presents. A ceste cause il y a des querelles, & des ialoufies entr'eux auffi bien qu'entre nous, mais non pas si atroces. Quand quelqu'un par exemple commence à s'emanciper, & faire le Sagamo, quand il ne red point le tribut, quand ses gens le quittent ou que d'autres les luy soustrayent; & comm'entr'eux, auffi entr'eux y a des reproches & mespris, cestuy-là n'est qu'un demy Sagamo, c'est un nouvellement esclos, comm'un pouffin de trois iours, la creste ne luy fait que de naistre: c'est un Sagamochin, c'est à dire, un Aubereau de Sagamo, un petit nain. Et à celle fin que vous sçachiés que l'ambition a son regne encores deffous le chaume, & les roseaux, auffi bien que deffous les toicts dorés: Et qu'il ne faut point nous tirer beaucoup l'aureille pour apprendre ces leçons. Ces

Ces Sagamies se partagent la region, & sont quasi distribuees par bayes, ou riuieres. Par exemple, en la riuiere de Pentegoet, vn Sagamo; vn autre à celle de S. Croix; vn autre à celle de S. Iean, &c. Quand ils se visitent c'est au recepuant de bien veigner, & faire tabagie à ses hostes, autant de iours qu'il peut; les hostes luy font des presents: mais c'est à la charge que le visité reciproque, quand ce vient au depart, si le visitant est Sagamo, autrement non.

C'est l'Esté principalemēt qu'ils font leurs visites, & tiennent leurs Estats: ie veux dire, que plusieurs Sagamos s'assemblent, & consultent par entr'eux de la paix, & de la guerre, des traictés d'amitié, & du bien commun. Il n'y a que lesdits Sagamos, qui ayent voix en chapitre, & qui harenguent, ne fussent quelques vieux, & renom-

més *Autmoins*, qui sont comme leurs Prestres, car ils les honno-  
rent fort, & leur donnēt seance la  
mesme qu'aux Sagamos. Il arriue  
quelque fois, qu'vn mesme est  
tout ensemble & *Autmoin* & *Sa-  
gamo*, & lors il est grandement re-  
douté. Tel a esté lerenōmé Mem-  
bertou, qui se fit Chrestien, ainsi  
que vous ouyrez bien tost. En ces  
assemblées donc, s'il y a quelques  
nouuelles d'importance, comme  
que leurs voisins leur veulēt fai-  
re la guerre, ou qu'ils ayent tué  
quelqu'vn, ou qu'il faille renou-  
ueller alliance, &c. Lors messa-  
gers volent de toutes parts pour  
faire la plus generale assemblée,  
qu'ils peuuent de tous les confe-  
dererz qu'ils appellent *Ricmanen*,  
qui sont quasi tous ceux de mes-  
me langue. Neantmoins souuent  
la confederation s'estēd plus loin,  
que ne faict la langue, & contre  
ceux

ceux de mesme langue, s'esleuant quelquefois des guerres. En ces assemblees aussi vniuerselles se refout ou la paix, ou trefue, ou guerre, ou rien du tout, ainsi qu'arrive souuent és deliberations, où y a plusieurs testes sans ordre, & subordinatiō, d'où lon se depart plus confus souuent & des-vny qu'on n'y estoit venu.

Leurs guerres ne se font quasi que de langue à langue, ou de pays à pays, & tousiours par surprinse & trahison. Ils ont l'arc & le pauois, ou targue, mais ils ne se mettēt iamais en bataille rāgée, au moins de ce que i'en ay peu apprendre. Et de vray ils sont de leur naturel paoureux & couards, quoi qu'ils ne cessent de se vanter, & font leur possible d'estre censés, & auoir le nom de Grand cœur. *Meskir Kameramon*, Grand cœur chez eux, c'est toute vertu.

Si les offenses ne font pas de peuple à peuple, ains entre compatriotes, & cōbourgeois, lors ils se battent par entr'eux pour les petites offenses, & leur façon de cōbat est cōm' icy celle des femmes, de se voler aux cheueux : faisis par là, ils se luittēt & secoüent d'vne terrible façon, & s'ils font fort esgaux, ils demeureront tout vn iour voire deux sans se quitter iusques à ce qu'on les separe, & de vray pour la force du corps, & bras, ils nous font esgaux, le prenant de pareil à pareil, & si font plus adextres à la luiçte, & plus agiles à courir : mais ils n'entendent point à l'escrime des poings. I'ay veu vn de nos petits garçons faire fuir deuant soy vn Sauvage plus grād que luy d'vn pied : quād se mettant en posture de noble combattant, il fermoit le pouce sur les doigts, luy disant, Approche :

che : mais auffi, quand le Sauuage pouuoit le happer par le tronc du corps, il luy faisoit crier mercy.

Reuenant à mon propos les petites offenses & querelles font facilement appaifees par les Sagamos & communs amis. Et certes ils ne s'offensent guieres, qu'on sçache. Je dy, qu'on sçache. Car nous n'en auons rien veu, ains tousiours vn grand respect, & amour entr'eux. Ce qui nous donnoit vn grād creue-cœur lors que nous tournions les yeux sur nostre misere. Car de voir vne assemblée de François sans reproches, mespris, enuies, & noifes de l'vn à l'autre, c'est autant difficile, que de voir la mer sans ondes, ne fust dedans les Cloistres & Couuents, où la grace predomine à la nature.

Les grandes offenses, comme si  
quel

quelqu'un auoit tué vn autre, s'il luy auoit desrobé sa femme, &c. C'est à l'offensé de les venger de sa propre main : ou s'il est mort, c'est à ses plus proches parents, ce qu'arriuant personne ne s'en remuë, ains tous demeurent contents sur ce mot, *habenquedouic*, il n'a pas commencé, il le luy a rendu : quittes & bons amis. Que si le delinquant, repëntant de sa faute desire faire sa paix, il est receu d'ordinaire à satisfaction, moyennant presents & autres reparatiōs conuenables.

Ils ne sont nullement ingrats entr'eux, ils s'entredonnent tout. Nul oseroit esconduire la priere d'un autre, ny manger, sans luy faire part de ce qu'il a. Vne fois que nous estions allés bien loin à la pesche, passerent par là cinq ou six femmes, ou filles bien chargées & lasses : nos gents par courtoisie

toisie, leur donnerent de leur prinse, ce qu'elles mirent cuire tout aussitost dans vn chauderon, que nous leur prestasmes, à peine le chauderon bouilloit, que voicy vn bruit, que d'autres Sauvages estoient là qui venoyēt, alors nos pauvres femmes à s'enfuir viste dans les bois à tout leur chauderon demy cuit; car elles auoyent bonne faim. La raison de la fuite estoit pour-autant que si elles eussent esté veuës, il eust fallu par loy de ciuilité, qu'elles eussent faict part aux suruenants de leur viande, qui n'estoit point trop grande. L'on rit bien alors; et plus encores quand elles apres auoir mangé, voyants lesdits Sauvages venus aupres de nostre feu, firent semblant de n'y auoir pas touché, & de passer tout ainsi, que si elles ne nous eussent point veu au paruant, elles dirent à nos gents  
tout

tout bas où c'est qu'elles auoyent  
laissé le chauderon, & eux comme  
bens compagnons, cognoiffans le mystere  
sçeuvent bien seruir aux belles mines,  
& pour mieux aider au jeu, les pressoyent  
de s'arrester & gouster vn peu de  
leur pesche, mais elles ne voulurent  
rien faire, tant elles auoyent de haste,  
disants, *coupouba, coupouba*, grand  
mercy, grand mercy. Nos gêts  
respondirēt : Or allez de part Dieu,  
puis qu'avez si grand haste.



## CHAPITRE VI.

*De leurs Mariages & petit nombre  
de Peuple.*

**A**V cōtraire de nous, ils font  
en leurs mariages, non que  
le pere donne doüaire à sa fille  
pour la loger avec quelqu'vn; ains  
que

que le poursuiuant face de bons, & beaux presens au pere, à ce qu'il luy donne sa fille pour espouse. Les presents seront proportionnement à la qualité du pere, & beauté de la fille ; des chiens, des castors, des chauderons, & haches, &c. Mais la façon de cour-tiser, est bien sauuage : car l'a-moureux dès qu'il se professe pour tel, n'oseroit regarder la fille, ny luy parler, ny demeurer auprès d'elle, sinon par occasion, & lors il faut qu'il se commande de ne la point enuisager, ny donner aucun signe de sa passion, autrement il seroit la mocquerie de tous, & sa fauourie enrougiroit. Apres quel-que temps, le pere assemble la parētée, pour avec eux deliberer de l'alliance. Si le recherchant est de bon aage ; s'il est bon, & dispos chasseur, sa race, son credit, sa gail-lardise ; & s'il leur agrée, ils luy

F      allon

Vallongeront, ou accourciront, ou conditionneront le temps, et façon de sa poursuite, ainsi qu'ils auiſeront, au bout duquel temps pour les nopces y aura ſolemnelle Tabagie & feſtin, avec harangues, chants, & danſes.

Selon la couſtume du païs, ils peuuent auoir pluſieurs femmes ; neantmoins la pluſpart de ceux que j'ay veu n'en ont qu'une : pluſieurs des Sagamos pretendent ne ſe pouuoir paſſer de ceſte pluralité, non ja pour cauſe de luxure, (car ceſte nation n'eſt point fort incontinente,) ains pour autres deux raiſons, l'une à fin de retenir leur autorité, & puissance ayants pluſieurs enfans ; car en cela giſt la force des maiſons, en multitude d'alliés, & conſanguins : la ſeconde raiſon eſt leur entretien & ſeruice, qui eſt grand, & penible, puis qu'ils ont grande famille & ſuite,

fuitte, & partant requiert nombre de seruiteurs & mesnagers : or n'ont ils autres seruiteurs, esclaves, ou artifants que les femmes. Les pauüettes endurent toute la misere & fatigue de la vie : elles font & dresseent les maisons, ou cabannes, les fournissent de feu, de bois & d'eau, apprestent les viandes, boucannent les chairs & autres prouisions, c'est à dire les seichent à la fumée pour les conseruer ; vont querir la chasse ou ell'a esté tuée, cousent & radoubent les cauots, accommodent & tendent les peaux, les conroyent, & en font des habits, & des souliers a toute la famille ; vont à la pesche, tirent à l'auiron : en fin subissent tout le trauail, hors ce-luy seulement de la grande chasse: outre le soin & la tant oppresante nourriture de leurs petits. Elles emmaillottent leurs enfans

sur des petits ais, tels que sont ceux qui pendēt aux espaules des crocheteurs de Paris, les aisles en estāt ostees. Ces ais pendēt à vne large courroye attachée à leur front, & ainfi chargees de leurs enfans s'en vont à l'eau, au bois, à la pesche. Si l'enfant crie elles se mettent à danfotter & chanter, bersants ainfi leur petit, lequel cessant de plourer, elles poursuivent leur besongne.

Pour ces raisons doncques aucuns Sauvages veulent defendre leur Polygamie, allegans outre ce, qu'ils viendroyent autrement à defaillance par extreme paucité; ignorants la benediction du mariage Chrestien. Et partant est digne de plus grande louange ce leur insigne Membertou, qui quoi qu'il ait esté le plus grād Sagamo, le plus suiuy, & le plus redouté qu'ils ayēt eu de plusieurs sieclès,  
fi

si n'a-il voulu auoir plus que d'une femme à la fois, mesmes estant Payen, iugeant par instinct naturel, que ceste pluralité estoit & infame, & incommode à raison des riottes, qui en sourdent tousiours, tât entre les femmes, qu'entre les enfans de diuers listes.

Or les femmes, quoy qu'elles aient tant de peine, comme i'ay dit, si n'en sont elles pas plus cheries. Les maris les battent comme plaistre, & souuent pour bien leger subject. Vn iour certain François osa tancer quelque Sauvage, à cest'occasion: le Sauvage luy repliqua en cholere. Et quoy? Mais as-tu que voir dans ma maison, si ie bats mon chien? La comparaison estoit mauuaise, la responce estoit aiguë. Peu de diuorces arriuent entr'eux, & (comme ie croy) peu d'adulteres. Si la femmes'oublloit encela, ie ne pense pas qu'il

y allaft de moins que de la vie de tous les deux adulterans. La faute des filles n'est pastant estimée, ny elles ne perdent point pour cela de trouuer party ; c'est tousiours honte neantmoins.

Quant à l'exterieur habit, port & façon, les femmes & filles sont fort pudiques & honteuses, les hommes aussi ne sont point impudens, & sont fort mal edifiés, quād quelque fol François ose se iouer avec leurs femmes. certain esceruelé s'estant vne fois licentié en cela, ils vindrent aduifer nostre Capitaine qu'il reprimaft ses gêts, l'aduertissant que celuy n'auroit pas beaujeu, qui le recommenceroit, qu'on l'estendrait par terre. On dresse tousiours vne cabane à l'escart pour les femmes, qui ont leurs mois, car ils lesestimēt estre alors contagieuses.

Ils s'estonnent & se plaignent  
souuent

souuēt de ce que dès que les François hantent & ont commerce avec eux, ils se meurent fort, & se depeuplent. Car ils assurent qu'auant ceste hantise, & frequentation, toutes leurs terres estoient fort populeuses, & historient par ordre coste par coste, qu'à mesure qu'ils ont plus cōmencé à trafiquer avecques nous, ils ont plus esté rauagez de maladies: adjoustans que la cause pourquoy les Armouchiquoys se maintiennent en leur nombrosite, c'est à leur aduis, parce qu'ils ne sont point nonchalants. Là dessus ils alambiquent souuent leur cerueau, & tantost ils opinent, que les François les empoisonnent, ce qui est faux: tantost qu'ils donnent du poison aux scelerats, & peruers de leur natiō, pour s'en seruir à l'exécution de leur malice. Ceste posterieure coniecture n'est pas sans

exemple: car nous auons veu du reagal, & du sublimé entre leurs mains, lequel ils disoyent auoir acheté de certains Chirurgiens François, à fin de faire mourir tous ceux qu'il leur plairoit, & se vantoyent l'auoir ja experimé sur vn captif, lequel (disoyent-ils) estoit mort vn iour apres la prise. Autres se plaignent qu'on leur desguise souuent, & sophistique les marchandises, & qu'on leur vend des pois, febues, prunes, pani, & autres choses gastées? & que c'est cela qui leur corromp le corps, & dont s'engendrēt les dysenteries & autres maladies, qui ont coustume de les saisir en Automne. Ceste raison de mesme ne se propose pas sans productiō d'exemples, dont ils ont esté souuent sur le point de rompre avecques nous, & de nous faire la guerre. Certes il y auroit bon-besoin de  
pour

pouruoir à ces meurtres execrables, par remedes conuenables si lon en pouuoit trouuer aucun.

Neantmoins la principale cause de toutes ces morts & maladies n'est pas ce qu'ils disent : ainsc'est à leur honte ; que l'Esté nos nauires venus ils ne cessent de plusieurs semaines s'engorger outre mesure de plusieurs viandes non accoustumés. avec oisieté, d'y-urongner, & au vin adiouster encores l'eau de vie ; dont n'est pas de merueille si despous l'Automne suiuant, il faut qu'ils endurent des trenchées de ventre. Ceste nation est fort peu soucieuse de l'auenir, ainsi que tous les autres Americains, qui iouyssent du present : & ne sont pouffez au tra-uail, que par la necessité presente. Tandis qu'ils ont dequoy, ils sont tabagie perpetuelle ; chants, danfes & harangues : & s'ils sont  
en

en troupe, n'attendez pas autre chose ; il y a lors belles treues par les bois. Parler de reserves s'ils ne sont en guerre, sont propos de sedition. Ils auront faim l'Hyuer, leur dirés vous: *Endriex*, vous respondront: c'est tout vn; nous l'endurons facilement: nous passons les sept & huit iours, voire les dix aucunefois sans manger, si n'en mourons point pour cela. Toutesfois s'ils sont à part, & où leurs fēmes puissent estre creués (car les femmes sont par tout plus mesnageres) ils feront aucunesfois des magasins pour l'Hyuer, où ils se reserueront quelques chairs boucanées: quelques racines, du gland espeluché en noyaux, quelques pois, ou febues, ou pruneaux de la trocque, &c. La façon de ces magasins est telle. Ils mettent ces prouisions dans des sacs, qu'ils enueloppent dans des  
gran

grandes & amples escorces; lesquelles ils suspendent en l'air aux branches de deux ou trois arbres, liées par ensemble, à ce que les rats ny les autres bestes, ny l'humidité de la terre, ne les endommage. Viola leurs magasins. Qui les gardera? eux s'en allants: car s'ils demeuoyent, leurs magasins iroyent bientoft par terre; ils s'en vont doncques autre part iusques au temps de famine: Telles font les gardes, qu'ils y mettent. Aussi de vray ceste nation n'est point larronneffe. Pleust à Dieu, que les Chrestiens, qui vont à eux ne dōnassent en cela point de scandale. Mais aujourd'huy si on soupçonne aucun Sauuage d'auoir defrobé, aussi tost il vous mettra deuant le nez cette belle defense: *Nous ne sommes point larrons, comme vous, Ilinen auio aciquoan guiro derquir.*

Reuenants à la paucité de ce  
peuple,

peuple, il y a encores des autres raisons d'icelle, ceste-cy principalement: qu'en vne vie tant inegale, si difetteuse, & tant laborieuse, le naturel luy peut durer, s'il n'est bien fort; & le fort mesme y reçoit des accidents souuent, & heurts irremediabls. Leurs femmes aussi à cause du grand trauail, ne sont pas si fecondes: car c'est le plus, si elles enfantent de deux en deux ans. Aussi ne pourroyent elles nourrir leur fruit, si elles accouchoyēt plus souuent; veu mesmes qu'elles alactent leurs enfans iusques à trois ans, si elles peuuēt. Leur couche ne dure guieres, deux heures: souuent en chemin elles se deliurent, & vn peu apres reprendront leur trauail comme deuant.

Je me suis enquis souuent, combien grand pourroit estre le nombre de ce peuple: I'ay trouué par la

la Relation des Sauvages meſmes, que dans l'enclos de la grande riuere, dès les Terres Neufues iufques à Chouacoët, on ne ſçauroit trouuer plus de neuf ou dix mill' ames. Regardez la carte, & ie vous en donneray le denombrement. Tous les Souriquoys 3000. ou 3500. Les Eteminquois iufques à Pentegoët, 2500. Dès Pentegoët iufques à Kinibequi, & de Kinibequi iufques à Chouacoët 3000. Les Montaguets 1000. Viola enuiron dix mill' ames, & ie crois que c'eſt pour le plus. Les autres peuples ne nous sôt pas cogneus. Aduifez combien veritablement, & emphatiquement a parlé le S. Eſprit par la bouche d'Ifaye deces pauvres Sauvages diſperſez, ſoubs la metaphore propre & conuenable d'vn grād vergier, ou par terre ſauuagin, & foreſtier. *Il ne fait que florir encores, ſur le temps de la recolte,*

G dit-

dit-il, *Il germe, quana il deuroit estre venu à maturité : Il le faut lors émonder, & tailler; C'est pourquoy ses fruiets sont delaissez aux oyseaux des montagnes & bestes de la terre : Les oyseaux jucheront sur luy tout l'Esté ; & toutes les bestes de la terre byuerneront sur luy.* Car certainement, ce pauvre peuple, comme vn grand plan de sauageons mal nez, & de mauuaise venuë, quand par le laps & experiance des siecles, il deuroit estre venu à quelque perfection des arts, sciences, & raison : Qu'il en deuroit auoir produict fruiet abundant en philosophie, police, mœurs, & commoditez de la vie; qu'il deuroit estre ja disposé à la maturité du S. Euangile, pour estre recueilly en la maisõ de Dieu: voilà qu'on ne le voit finon cheitif & rare, donné la pasture des corbeaux, hiboux & cocus infernaux: & la curee maudite des renards,

nards, ours, fangliers, & dragons spirituels. O Dieu de misericorde ! n'aurez vous point pitié de ce defastre ? ne ietterez vous point vos yeux de douceur sur ce pauvre defert ? Benin, & pieux laboureur, faiçtes que la prophetie, qui fuit se verifie en nous en nostre âge. *Encetēps là present sera apporté au Seigneur des Armées par le peuple rompu, & deschiré, par le peuple terrible, apres'qui n'en y a point d'autre ; La nation attendāte, attendante, & mesprisee, de qui les fleuves ont gasté la terre ; au lieu où est inuoqué le nom du Seigneur des Armées à la montagne de Sion.* Ainfi soit-il.



## CHAPITRE VII.

*De la medecine des Sauvages.*

**I**L est assuré, que les disettes grandes suffoquent l'esprit, & l'oppressent de leur importun & tyrannique service, en sorte qu'à peine peut-il revenir à soy jamais, ou se regaillardir en quelques gentiles considerations: non pas même songer aux autres moindres necessitez pour leur aller au deuant, ou les alleguer; pre-occupé toujours & violenté par les plus fortes. Nous voyons cecy en nos pauvres Sauvages, lesquels pour ne viure qu'au iour à l'journee, & par consequent toujours asseruis à la crainte de la faim, premiere, & plus forte necessité de toutes, n'ont moyen de cultiver leur esprit en la recherche des sciences

sciences; non pas même de se pourvoir des arts, & industries pour l'aïfance, & ameliorement de la vie, ny pour fournir aux autres defauts, quoy que bien presfants. A cefte cause donc ils manquent non feulement de routes lettres & beaux artifices; ains auffi (chofe miserable) de medecine, soit pour l'entretienement de leur fanté, soit pour le fecours de leurs maladies, finon en ce peu que ie diray.

Ils entretiennent leur fanté (l'Esté principalement) par l'vfage des estuées & fueurs, & du baigner. Ils se feruent auffi de friction, après laquelle ils s'oignent tout le corps d'huyle de loup marin. Ce qui les rend fort fascheusement puants à qui n'y est accoustumé. Neantmoins cefte onction fait, que le chaud & le froid leur en font plus tolerables, que leurs

cheueux ne sōt prins par les bois, ains glissent, que la pluye & mauuais temps ne leur nuit à la teste, ains coule en bas & iusques aux pieds. Item, que les mouchérons, (qui là sont cruels en Esté, & plus qu'on ne croiroit) ne les tourmentent point tant és parties nuës, &c. Ils vīent aussi du petun, & en boient la fumée, de la façon commune en France. Celà leur profite sans doute, voire leur est du tout nécessaire, veu les grandes extrēitez qu'ils endurent de froid & mauuais temps, de faim, & de repletion ou satureté, mais aussi beaucoup de maux leur en aduenient; à cause de leur excés en celà. c'est tout leur deduit quā ils en ont, & de certains François aussi bien que d'eux, qui s'y accouinent, tellement que pour boire de ces fumées, ils vendroyent leur chemise. Tous leurs deuis,  
trai-

traictés, bien-veignements, & caresses se font avec ce petun. Ils se mettēt en rond à l'entour du feu, deuisants, & se baillants le petunoir de main en main, & s'entretenants en ceste façon plusieurs heures avec grand plaisir. Tel est leur goust, & coustume.

Or ceux qui professent entre eux la medecine, sont les mesmes, qui maintiennent l'estat de la Religion, sçauoir est, les *Autmoins*, qui en charge représenteroyent nos Prestres d'icy, & nos Medecins. Mais en verité, ils ne sont Prestres, ains vrais forciers; ny Medecins, ains Triacleurs mensongers, & trompeurs. Toute leur science est en la cognoissance de quelque peu de simples laxatifs, ou astringents, chauds ou froids, lenitifs, ou corrosifs, pour le foye, ou pour le roignon; & le hasart de bonne fortune, voilà tout.

Mais leurs malices, & tromperies font grandes, desquelles ie vous presenteray icy vn eschantillon ; vous asseurant n'y auoir rien de feint, ou controué en tout ce que ie vous en raconteray, quoy qu'il semble incroyable.

Le Sauuage, se sentant mal extraordinairement, se couche tout au long du feu; lors on dit; *Ouëscouzy. Ouëscouzy.* Il est malade. En son temps on luy donnera sa part de ce qu'on aura rousty, boüilly, ou trainé par les cendres; tout ainsi qu'aux autres, car de luy chercher ou apprester quelque chose de particulier, ils n'en ont point l'usage. Si donc le malade mange ce qu'on luy aura baillé, bon prou luy face; sinon, lon dira, qu'il est bien malade. Et apres quelques iours (si lon peut) on mandera querir l'*Autmoin*, que les Basques appellent *Pilotoys*, c'est à dire, sorcier.

cier. Or ce *Pilotoys*, ayant considéré son malade; le soufflé, & resoufflé avec ie ne sçay quels enchantements; vous diriés que ces vents pectoraux doiuent dissiper la cacochymie du patient. Qu'es'il voit apres quelques iours, que pour tout son boursoufflement le mal ne disparoit point, il en trouue bien la cause à son aduis, c'est dit-il, pour-autant que le Diable est là, au dedans du malade, le tourmentant, & empeschant la guérison. Mais qu'il faut l'auoir le mauvais, l'enleuer de force, & le tuer. Lorstous se preparent à ceste heroïque action que de tuer Belzebut: Et l'*Autmoïn* les aduertit d'estre bien sur leurs gardes: car il se peut biē faire que cest audacieux se voyant mal mené par luy, se ruë sur quelqu'un de la troupe, & l'estrange là. Pour ceste cause il distribue à chascun son acte de la fable:

fable: mais elle seroit trop longue à raconter, car elle dure bien trois heures.

Le sommaire est, que le Ion-gleur enfoiit dans vn creux bien profond en terre vne cheuille, à laquelle il attache vne corde. Puis ayant fait diuers chants, danses & hurlements sur le trou, & sur le malade, qui n'en est pas loin, tel qu'il y en auroit assez pour estourdir vn homme bien sain; il prend vn'espee toute nuë, & s'endemenes si furieusement çà & là, qu'il en suë à grosses gouttes par tout le corps, & baue comm' vn cheual. Sur quoy les spectateurs estant ja intimidés: luy d'vn effroyable & vrayement energumonique ton, redouble les denonciations, et mugiffemens, qu'on se garde, il est en fougues le Satan, il y a du grand danger. A ce cry les pauvres abusez deuiennēt pasles, à demy

à demy morts comme linge, & tremblent comme la fueille sur l'arbre. En fin cest affronteur s'escrie d'un autre accent plus gaillard. *Ilen a le maudit cornu: Iele vois là tout estendu aux abois, & pantelant dedays la fosse.* Mais courage; il le faut auoir du tout, & l'exterminer entierement. Adonc le monde present bien-aïse, & tous les plus robustes de grande ioye, se iettent à la corde pour enleuer Satan, & tirent, tirent. Mais ils n'ont garde de l'auoir: l'Autmoin ayāt trop biē fiché la cheuille. Ilstirēt encore vn' autrefois tant qu'il peuuēt, mais pour néant. Tandis le Pilotoy de temps en temps va descharger ses blasphemés dessus la fosse, & faisant semblant de donner à l'ennemy d'enfer de grandes estocades, deschauffe peu à peu la cheuille, laquelle en fin à force de tirer s'arrache, apportant  
auec

avec soy quelques badineries, que le charlatant auoit attachée au bout, comme des ossements pourris de mouluë, de roigneures de peaux chargées de fiente, &c. Alors ioye par tout; il a esté tué le meschant Lucifer. *Nepq. Nepq.* Tenez, en voyez-vous les marques? O victoire! vous guerirez, malade; Ayez bonne esperance, si le mal n'est pas plus fort que vous: ie veux dire, si le Diable ne vous a ja blessé, à mort.

Car icy est la derniere Scene de la farce. L'Autmoin dit, que ja le Diable estant tué, ou bien blessé, ou du moins dehors, ie ne sçay, où bien loin: Il reste à sçauoir s'il aura point laissé le malade blessé à mort. Pour deuiner cela il faut qu'il songe: aussi a-il bon besoin d'aller dormir: car il est fort travaillé: cependant il gagne temps pour voir les crises de sa maladie.

Ayant

Ayant bien dormy, & songé, il re-  
 uoit son malade, & selon les pro-  
 gnostiques, qu'il recognoit, il le  
 prononce deuoir, ou viure, ou  
 mourir. Il n'est ja si sot de dire,  
 qu'il viura, s'il n'en a des prorre-  
 tiques affeurez: Il dira doncques  
 qu'il mourra, par exemple dans  
 trois iours. Or oyez maintenant  
 vne belle façon de verifiser ses  
 propheties. Premièrement le ma-  
 lade dés qu'il est ainsi iugé à mort  
 ne mange point, & lon ne luy  
 donne rien plus. Que si le troi-  
 siesme iour venu il ne meurt point  
 encores, ils disent, qu'il y a ie ne  
 sçay quoy du Diable, qui ne le  
 permet pas expirer à son aise: par  
 ainsi on s'en court à l'ayde: Où ?  
 A l'eau. Quoy faire? En apporter  
 des pleins chauderons. Pourquoi?  
 Pour la luy verser toute froide  
 dessus le vêtre, & ainsi luy estein-  
 dre toute chaleur vitale si aucune

H. luy

luy reste. Il faut bien qu'il trespasse le troisieme iour, puis que s'il ne veut mourir de foy, on le tuë.

Le Pere Enemōd Massé se rencontra vne fois en vn tel badinage, & en conuainquit manifestement la piperie, & fausseté. Mais on ne sçauroit dire combien peut la coustume, & l'authorité ja preiugée, encores mesmes contre les demonstratiōs oculaires. Car toutes vos raisons, & apportez-en mille si vous voulez, sont biffées, par ce seul traict, qui leur est en main. *Aōti Chabaya*, c'est (disent-ils) la façon de faire des Sauvages. Vous visez de la vostre, nous de la nostre. Chacun prise ses merceries, mais en despit de ces malencontreuses predictions Autmoinales nous en auons veu par la grace de Dieu, qui sont eschappez & reuenus en santé, par le bon soin & cure

cure des François, comme *Membertou*, que Monsieur de Potrin-court retira d'une toute telle mort, & depuis de nostre temps son fils *Astodin*. Ce qui a grandement decredité ces defastrez Magiciens, & a ouvert les yeux à ceste pauvre Gentilité, à la grande gloire de nostre Sauueur, & consolation de ses seruiteurs.

Pour la cure des playes, les Autmoins n'y entendent guieres plus : car ils ne scauent que succer la bleffure & la charmer, y appo- sant quelques simples au rencontre de la bonne aenture. Cependant la cōmune opinion est, qu'il faut faire plusieurs & bons presents à l'Autmoin, à celle fin qu'il aye meilleure main : car, disent-ils, cela y fait beaucoup en toutes fortes de symptomes. Lesmesmes Pilotoy's ont aussi ce priuilège, que de receuoir de tous, & de ne

H 2 don

dōner à personne; Ainfi que s'en  
 venta vn faux vieillard, audiēt P.  
 Enemond Maffé. C'est vne bel-  
 le exemption de taille, que ceste-  
 là: Ne rien donner, & receuoir  
 tout.

---

### CHAPITRE VIII.

*De leur Testament, leurs obseques, &  
 enterrement, & de leur Religion.*

**L**E malade ayant esté iugé à  
 mort par l'Autmoin, ainfi  
 que nous auons dit : Toute la pa-  
 rentée, & les voyfins s'affemblēt,  
 & luy, au plus haut appareil qu'il  
 peut, fait la harangue funebre :  
 recite ses gestes, donne des ensei-  
 gnements à sa famille, recomman-  
 de ses amis : enfin, dit à Dieu.  
 Voyla tout leur testament : Car  
 de dons, ils n'en font point, ains  
 tout au contraire de nous, les sur-  
 uiuants

uiuants en font en mourant, ainſi qu'ouyrez. Seulement faut excepter la Tabagie, parce qu'elle eſt vne rubrique generale qu'il faut obſeruer par tout, à fin que les ceremonies ſoyent ſelon le droit.

Doncques, ſi le mourant a quelques prouiſions, il faut qu'il en face Tabagie à tous ſes parents, & amis. Cependant qu'elle cuit, les aſſiſtants luy font reciproquemēt leurs preſents en ſigne d'amitié, des chiens, des peaux, des fleſches, &c. On tue ces chiens pour les luy enuoyer au deuāt en l'autre monde. Leſdits chiens encores ſeruēt à la Tabagie, car ils y trouuent du gouſt. Ayant banqueté, ils commencent leurs harengues de commiferatiō, & leurs Adieus pitoyables, que le cœur leur pleure, & leur ſaigne de ce que leur bon amy les quitte & s'en va; mais qu'ils'en aille hardimēt, puis

H 3. qu'il

qu'il laisse de beaux enfans, qui feront bons chasseurs, & vaillants hommes : & des bons amis, qui bien vengerôt les torts qu'on luy a faitcs, &c. Ce train dure iusques à ce que le trespasant expire, ce qu'arriuant ils iettēt des crys horribles, & est chose furieuse, que de leurs Nænies, lesquelles ne cessent ny iour, ny nuit, quelque fois durēt toute vne sepmaine; selon que le defunct est grand, & que les complorants ont de prouision. Si la prouision defaut entierement, ils ne font qu'enterrer le mort, & different ces obseques, & ceremonies à vn autre temps, & lieu, au bon plaisir du ventre.

Cependant tous les parents & amis se barboüillent la face de noir : & prou souuent se peignent d'autres couleurs; mais c'est pour se faire plus beaux & iolis; le noir leur est marq̄ du dueil & tristesse.

lls

Ils enterrent leurs morts en ceste façon. Premièrement ils emmaillottent le corps, & le garrottent dans des peaux; non de son long, ains les genoux contre le ventre, & la teste sur les genoux tout ainsi que nous sommes dans le ventre de nostre mere. Apres, la fosse estant faicte fort creuse, ils l'y logent, non à la renuerse ou couché comme nous: ains assis. Posture en laquelle ils s'aimēt fort, & qui entr'eux signifie reuerence. Car les enfans, & ieunes, s'affient ainsi en presēce de leurs peres & des vieux qu'ils respectent. Nous autres nous en rions, & difons, que c'est s'asseoir en guenon, eux prisent ceste façon & la trouuent commode. Depuis le corps logé, & n'arriuant pas à fleur de terre pour la profondeur de la fosse; Ils voutent la ditte fosse auec des bastons, à cel-

le fin que la terre ne retombe dedans, & ainsi couurent le tombeau au dessus. Si c'est quelqu'illustre personnage, ils bastissent vne forme de Pyramide, ou monument à tout des perches liées par ensemble: aussi cupides de gloire en cela, que nous en nos marbres, & porphyres. Si c'est vn homme, ils y mettent pour enseignes & marque son arc, ses flesches, & son pauois: Si vne femme, des cueilliers, des *matachias*, ou iouyaux, & parures, &c.

L'ay pensé m'oublier du plus beau: c'est qu'ils inhument avec le defunct tout ce qu'il a, comme son sac, ses fleches, ses peaux, & toutes ses autres besongnes & bagage, & encores ses chiens, s'ils n'ont esté mangés. Voire les vivants y adioustent encores plusieurs telles offrandes pour amitié. Estimés par là, si ces bonnes  
gens

gens font loing de ceste maudite auarice, que nous voyons entre nous; laquelle pour auoir les richesses des morts, desire & pourchasse la perte, & trespas des viuantz.

Ces obseques ainsi faictes, ils s'en fuyent du lieu, & hayssent deslors toute la memoire du mort. S'il arriue, qu'il en faille parler, c'est sous vn autre nom nouveau. Comme par exemple Sagamo Schoudon, estant mort, il fut appellé le Pere; Membertou nommé le grand Capitaine. Et ainsi du reste.

Or toute leur Religion, pour le dire en vn mot, n'est autre qu'es forceries & charmes des Autmoins, tels que nous vous auons recité cy deuant, parlants de leurs maladies. Ils ont beaucoup d'autres semblables sacrifices faicts au Diable, pour auoir bonne fortune

ne à la chasse, pour la victoire, pour le bon vent, &c. Ils croyent aussi aux songes, à fin que nulle sorte de folie ne leur manque. Aussi, dit-on, que souvent ces Necromantiens de Pilotoys provoquent des spectres, & illusions aux yeux de ceux qui les croyent, faisant paroître des serpents & autres bestes, qui entrent & sortent de leur bouche tandis qu'ils harenguent : & plusieurs autres semblables traicts de Magicien. Mais ie ne me suis jamais rencontré en tels spectacles. On nous donnoit aussi à entendre deuant qu'arriuer là, que le malin esprit tourmêtoit sensiblement le corps de ces pauvres gēts auāt le baptesme, & non apres; ie n'ay rien veu de tout cela, ny ouy dire estant sur le lieu, quoy que ie m'en sois fort enquesté. Ce que ie mets icy, à fin de rembarrer les  
faux

faux tesmoins de Dieu, comme les appelle S. Paul : c'est à dire, ceux qui racontent des faux miracles pour honorer Dieu. Combien que l'escruiain du factum, qui a controuué tel mensonge, n'auoit pas dessein d'honorer Dieu, en auançant ces miracles : ains de charger les Iesuïtes cômēt que ce fust.

Les Sauuages m'ont bien souuent dit, que du temps de leurs Peres, & auant la venuë des François, le Diable les maistinoit fort, mais qu'il ne le faict plus maintenant, comm'il appert. Membertou aussi m'a assureé qu'estant encores Autmoin (car il l'auoit esté, & fort celebre) le Diable s'estoit apparu souuētesfois à luy : mais qu'il l'auoit quitté, ayant fort bien cogneu qu'il estoit meschant, parce qu'il ne commandoit iamais que de mal faire. Voila tout ce que i'en ay peu apprendre.

Ils

Ils croyent vn Dieu, ce disent-ils : mais il ne sçauent le nommer que du nom du Soleil *Niscaminou*, Ny ne sçauent aucunes prieres, ny façon de l'adorer. Vn ieune Autmoin interrogé par moy sur cela, respondit : Que quand ils estoient en necessité il prenoit sa robe sacrée, (car les Autmoins ont vne robe precieuse, exprès pour leurs Orgies) & se tournant vers l'Orient disoit, *Niscaminou hignemoüy ninem marcodam* : Nostre Soleil, ou nostre Dieu, donne nous à manger. Qu'apres cela ils alloÿt à la chasse, & s'olontiers avec bõheur : autre chose ne me sceust il dire. Il stiennent l'immortalité de l'ame, & la recompense des bons & des mauuais, cõfusement & en general; mais ils ne passent point plus auant en recherche ny soucy, comment cela doit estre, occupés tousiours & preoccupés ou  
des

des necessitez de la vie; ou de leurs vs & coustumes. Voila brievement le plus principal de ce que i'ay peu appercevoir de ces nations, & de leur vie.

Mais si ores nous venons à sommer le tout, & apparier leurs biēs, & leurs maux avec les nostres, ie ne sçay si en verité ils n'ont point bonne raison de preferer (comm'ils font) leur felicité à la nostre, au moins si nous parlons de la felicité temporelle, que les riches & mondains cherchent en ceste vie. Car si bien ils n'ont pas toutes ces delices, que les enfans de ce siecle recherchent, ils sont frâcs des maux qui les suiuent, & ont du contentement, qui ne les accompagne pas. Il est vray, neantmoins, qu'ils sont purement, & absolument miserables, tant parce qu'ils n'ont aucune part en la felicité naturelle, qui est en la con-

I tem

templation de Dieu, & cognoiffance des chofes grandes, & perfectiō des parties nobles de l'ame, comme principalemēt parce que ils font hors la grace de noſtre Seigneur I E S V S - C H R I S T , & le chemin du falut Eternel.



## C H A P I T R E IX.

*Quel moyen il y peut auoir d'aider ces Nations à leur falut eternel.*

**V**Ous auez ouy iufques icy, quel est le naturel des terres de la nouvelle France, & les façons, arts, & couſtumes principales des habitans. Or maintenant le tout bien confideré, en fin, ie croy, que le resultat de toutes les opinions, aduis, experiences, raifons, & coniectures des Sages ne pourroit eſtre guieres que ceſtuy-

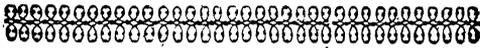
ceſtuy-cy, ſçauoir eſt, qu'il n'y a point d'apparence de iamais pouuoir cōuertir, ny aider ſolidement à ſalut ces Natiōs, ſi lon n'y fonde vne peuplade Chreſtienne, & Catholique, ayant ſuffiſance de moyens pour viure, & de laquelle toutes ces contrées dependent, meſmes quand aux prouiſions, & neceſſités du temporel. Tel eſt le reſultat, & concluſion des aduis.

Or comment eſt-ce que ſ'y pourroit dreſſer, fournir, & entretenir ceſte colonie, & peuplade? Ce n'eſt point icy le lieu d'en miner, & articuler les chefs. Seulement aduertiray-ie, que c'eſt vne grande folie à des petits compagnons, que de ſ'imaginer des Baronnies, & ie ne ſçay quels grands fiefs, & tenements en ces terres, pour trois ou quatre mille eſcus, par exemple, qu'ils auront à y foncer. Le pis ſeroit, quand

ceste folle vanité arriueroit à gens qui fuyent la ruine de leurs maisons en France: car à tels conuoteux infailliblement aduendroit, non que, borgnes ils regneroient entre les aueugles, ains qu'aueugles ils s'yroient précipiter en la fosse de misere, & possible feroient-ils au lieu d'un chasteau Chrestien, vne cauerne de larrons, vn nid de brigands, vn receptacle d'escumeurs, vn refuge de pendarts, vn atelier de scandale, & toute meschanceté. Qui seroit lors plus en peine à vostre aduis? ou des gens de bien & craignants Dieu, se trouuans enueloppés emmy telle compagnie, ou telle compagnie se trouuant liée, & contrainte par des gens de bien entremeslez? Il y auroit des secouffes infailliblement des vns contre les autres, & Dieu sçait, quelle en pourroit estre l'yffuë.

Aussi

Auffidel'autre costé; si ne faut-il point tant exaggerer les despenfes, difficultez, & inconueniens possibles, qu'on en desespere les moyens, & bon euenement. Car à la verité, pourueu qu'il y eust du mefnage & bonne conduite; i'estime qu'il y a plusieurs maisons particulieres dans Paris, & autre part, qui ont les moyens esgaux à l'entreprinse, voire & sans grandement incommoder leurs affaires par deçà; si Dieu leur en donnoit la volonté.



CHAPITRE X

*De la necessité, qu'il y a de bien Catechiser ces peuples auant que les baptiser.*

**C**EST contre nature en quelque espece que vous le

I 3 vou

voudrez prendre, que l'enfant aussi tost né, aussi tost se nourrisse, & soustienne de soy-mesme: car en fin, ce n'est pas en vain que les mammelles grossissent aux meres pour vn temps. Aussi est ce contre raison ce que quelques vns se font imaginez iusques icy: qu'il n'est point necessaire de faire autre despense apres ceste peuplade, que nous establissons en la nouvelle France, sinon pour du commencement y porter, & loger nos gens: estimans du reste qu'ils y trouueront assés de quoy s'entretenir, soit par la trocque, soit autrement. Cela est vouloir faire naistre des enfants avec les dents & la barbe; & introduire des meres sans mammelles, & sans lait: ce que Dieu ne veut pas. Il y faudra tousiours despenser les premières années, iusques à ce que la terre suffisamment cultivée,

tiuée, les artifices introduicts, & les mefnages accommodés, le corps de la colonie ait prins vne iuste accroiffance, & fermeté: & à cela faut se refoudre. Or tout de mefme, faut proceder pour le tēporel; auffi conuient-il le faire, & à femblable proportion pour le fpirituel. Bien catechifer, instruire, cultiuer, & accouftumer les Sauages, & avec longue patience, & n'attendre pas, que d'vn an, ny de deux ils deuiennent Chresttiēs, qui n'ayēt besoin ny de Curé, ny d'Euesque; Dieu n'a point faict encores de tels Chresttiens, ny n'en fera, comme ie croy. Car nostre vie spirituelle depend de la Doctrine, & des Sacrements, & par confequent de ceux qui nous adminiftrant l'vn & l'autre, selon son institution saincte.

Mais fi par tout il faut diligement Catechifer les peuples auāt

que les introduire dans l'Eglise; & leur communiquer le Sacrement de regeneration; c'est en ces lieux, où sur tout il le faut. La raison est, parce que ces Canadiens sont vagabonds (comme nous auons dit,) & ayans leur vie çà & là sans arrest; & qui partant ne pourront assister ordinairement ny à messes, ny à prieres ou offices publics, ny frequenter sermons, ny receuoir les sacrements, ny auoir des Prestres avec eux: comment est ce donc que vous voulez qu'ils se puissent entretenir en la foy & grace de Dieu, s'ils nesõt bien instruits, & au double des autres? Car nous, qui viuons entre les troupes des Religieux, & sous la garde de tant de Pasteurs, & en l'affluence de tant de bons liures, exemples, loix & police, à peine le pouuons nous, qui sommes vieux, & pour le dire ainsi,  
natura

naturalifés Chreftiens, comment le pourront-ils faire tout nouveaux qu'ils font, feuls, fans garde, fans lettres, fans institution, fans couftume ? Or de dire que c'est affés d'engendrer, fans penfer comment on donnera l'entretien, c'est iufte ment dire, que c'est bien fait de donner vie, pour l'oster avec cruauté, ce qui n'est pas acte de Pere, ains de pire que meurtrier. Tout de mefme en est-il en la regeneration spirituelle, laquelle se fait par le Baptesme. Car la donner, fans pourvoir à la nourriture du regeneré, c'est faire ce qu'a dit nostre Sauueur ; chaffer le Diable d'une maifon, à celle fin qu'icelle estant balliée, & parée, l'ennemy dechaffé y rentre de nouveau, non ja feul, ains accompagné de fept autres, pires que luy, & par ainfi faire que le miserable regeneré foit apres son Baptesme.

ptesme en plus piteux estat de beaucoup, qu'il n'estoit deuant qu'estre baptisé. D'auātage la pratique a des-ja mōstré cesteneceffité de bien catechiser auant le Baptesme en vn pais où la gēt n'estoit point Sauuage, ains ciuile; non coureuse, mais arrestee; non abandonnee, ains sur-veillee de Pasteurs, sçauoir est, au Peru & Mexique. Car au commencement on y baptisa fort facilēmēt. Qu'en aduint il? On se trouua subitemēt sur les bras, plustost vne Synagogue de Samaritains, qu'vn'Eglise de fidelles. Car ces tost Baptisez venoyent bien à l'Eglise, mais ils y marmotoyent leurs anciennes idolatries. Ils chommoient les festes commandées; mais en faisant leurs anciens sacrifices, danfes, & superstitions, ils alloient à la sainte Communion, si l'on vouloit, mais ç'estoit sans sçauoir ny *Credo*,  
ny

ny *Confiteor*. Et au fortir de là, s'en alloyent enyurer, & chanter au Diable leurs sorceries accoustumées. Quel remede à ces malheurs? Quelle couuerture à ces infamies? O qu'il a fallu que ceux-là ayent sué, qui sont suruenus depuis: là où facilement, & en peu de temps cest'yuraye eust peu estre defracinée dès le commencement, en bien labourāt le chāp auant que l'ensemencer. Je veux dire, en gardant l'ancien vsage de l'Eglise de donner le Baptesme referuément, ayant premieremēt des Postulans & Requerans, & puis des Catechumenes, & à la parfin des Baptisés. Aussi le maistre de toute Sapience à dit tressagement: *Que la terre fructifie premierement l'herbe, puis l'espy, & en fin le plein froument en l'espy.* Ioseph Acosta a tres bien remarqué la faute, que i'ay dite cy deuant, & elle n'est

n'est point excusable apres le iugemēt formel & sentence de l'Eglise. Voyez le Canon, *Ante baptismum. de consec. distinct. 4.* & les suiuaus.

Certes ie suis marry de le dire, & m'en tairois fort volontiers, n'estoit la necessité, qui me contraint, à cause que, ou par malice, ou bien par ignorance lourde, on accuse les Iesuites en chose, où toutesfois ils ont paru estre vrayement sinceres, & cōstants seruiteurs de Dieu. Car il est vray qu'iceux arriués en la nouvelle France, ils trouuerēt qu'on y auoit ja baptisé (à ce qu'on disoit) enuiron quatre vingts personnes, mais ils n'eurent auoir la liste, quoy qu'ils misent peine de la recouurer. Or rēcontrants aucuns de ces nouveaux baptizez, ils tafcherent à recognoistre leur portée, & recongneurent pour tout, qu'ils ne sçauoyent

uoyent pas mesme faire le signe de la Croix; aucuns ignoroyent leur nom de Baptesme, & interrogés s'ils estoient Chrestiens, ils faisoient signe de n'auoir iamais ouy ce mot. Ils ne sçauoyent point de prieres, ny de creance, & ne monstroyent aucun changement du passé, retenoyent tousiours les mesmes forceries anciennes, ne venās encores à l'Église q̄ comme les non baptisés, c'est à dire aucunes fois, par cōpagnie, ou curiosité, & assez indeuotemēt. Voire quelques François nous rapportoyent, que quand ils estoient à part ils se mocquoyēt insolēment de nos ceremonies, & qu'au fonds, & à les bien sonder, ils n'auoyent prins le Baptesme, que pour vne marque d'estre amis des Normans, car ainsi nous appellent-ils. On exceptoit de ce nombre, le grand Membertou, car de vray cestuy-

K           là

là estoit Chrestien de cœur, & ne desiroit rien tant que de pouvoir estre bien instruit, pour instruire les autres. Les Iésuites dōc, apperceuans tout cecy, se resolurent de ne point baptiser aucun adulte, sinō apres que selon les Saints Canons, il auroit esté bien initié, & catechisé. Car le faire autremēt ils recognoissoyēt fort bien estre non seulement vne prophanation du Christianisme, ains aussi vn'injustice enuers les Sauvages. Car puis que c'est iniustice d'induire quelqu'un à signer vne promesse ou serment obligatoire sans luy donner à entendre les conditions auxquelles il s'astraint: combien plus le fera-il de pouffer vn hōme de sens, & d'age competent à faire profession solemnelle de la loy de Dieu, (ce qui se faict par le Baptisme,) sans qu'il ait esté iamais au parauāt nouice, ny qu'on luy

luy ait donné à entendre les regles & deuoirs de saditte profession? Les Sauuages n'ont point esté si hebetés, qu'ils n'ayent fort bien sceu nous reprocher cest' iniustice, d'autant qu'apres ces baptesmes, que nous auons dit, comme les Iesuites requeroient, qu'ils quittassent la Polygamie, & vécussent Chrestienement, puis qu'ils s'y estoient obligés; ils leur dirent, que nous estions de meschantes gents, qui leur voulions faire accroire qu'ils eussent cōtrakté à des conditions, lesquelles ils n'auoyent iamais entendu, ny peu entendre. A ces causes dōc. les Iesuites dilayants le Baptesme de ceux, qui le desiroient, se mirent avec toute diligēce possible à traduire en Canadois l'oraïson Dominicale, & la salutation de l'Ange, le Symbole, & les Commandements de Dieu, & de l'Eglise

avec vne petite explication des Sacremens, & quelques oraifons, car c'estoit toute la Theologie, de laquelle ils auoyent besoin. Si n'y eust-il moyen d'en venir à bout; nō pas d'un tiers, ou quart de tout cela, ainsi que nous monstrerons tantost.

Cependant voicy vn grād murmure, qui s'eleue entre nos François, de ce qu'on ne baptisoit point. Car nous sommes en vn siecle, auquel, qui scait lire, est à son opinion, grand Theologien: & qui a le moindre soin de son ame, est à son aduis le plus apte pour regir l'Eglise de Dieu, & pour entreprendre sur les oingts du Sauueur. Cecy n'est point tolerable, (disoient-ils, ainsi que le *Factum* le professe) ces gens cy sont inutiles: Il en faut escrire en Frāce: & autres menaces, lesquelles ils vindrent faire au P. Biard, lequel

lequel tafcha de les appaifer, & entre autres chofes leur dit : Mes amys, fi les Iefuites euffent esté conuoyteux de vaine gloire, vous leur monftrez la route, qu'ils deuoient tenir ; de toft baptifer le plus de gens, qu'ils euffent peu ; parce qu'il y a bien à prefumer, que ces conuerfions eftans íceües en France, les Imprimeurs de Paris n'euffent pas esté plus negligents, ny les Colporteurs plus enrôüez à crier telles nouuelles par les rues de la ville en leur recommandation. Mais à Dieu ne plaife, (difoit-il) que nous voulions fembler Apoftres, n'estans que miferables pecheurs ; ny que nous voulions acquérir le bruißt de bons méfnagers, & diligens feruiteurs, en diflipant l'heritage de noftre Maiftre. On mefdira de nous, nous le fentons prou : ne croyez pas que nous foyons fi ftupides.

Mais il ne faut non plus laisser le bien pour l'infamie, que l'entreprendre pour les loüanges. C'est à Dieu à qui nous seruons, & à la maison de qui si nous deuõs apporter aucun fruit, c'est en patience, car ainsi l'a-il dit, *Il apportera fruit en patience.* Nous baptisons les petits enfans, comme vous voyez de la volonté de leurs parens, & sous l'esperance, que nous aurons moyen de les instruire, quand ils viendront à l'usage de raison. Les aagez, qui meurent, nous les baptisõs aussi, les catechifants du mieux que nous pouuõs & que le temps le permet; Quant aux autres, qui sont hors le peril de mort, nous les baptiserons aussi, quand par vostre ayde nous les pourrons instruire en leur langage, & qu'eux nous scaurõt respondre. Car il faut que le baptisé adulte responde luy-mesme, & non

non le parrain pour luy. Aydez-nous, & priez pour cela selon vostre grand zele, & ne vous tourmentez, pensants qu'ils periront, s'ils n'ont receu le Baptême : car aussi bien periront-ils, & pirement, s'ils l'auoyent receu sans bonne disposition : comme si apres le Baptême, ils meurent en peché mortel, ils perissent : Que si vous repliquez, qu'apres le Baptême leurs pechez leur seront pardonnez par la seule contrition, en cas qu'ils n'ayent point de Prophetes pour se confesser ; Aussi vous dy-ie, que par la mesme detestation de leurs pechez, avec la volonté de recevoir le Baptême, ils seront sauuez, en cas qu'ils ne rencontrēt aucun qui puisse le leur appliquer. Partant vous voyez, que la premiere chose, que nous taschons de leur apprendre, c'est la maniere de se conuertir à dieu de tout leur

cœur par vraye contrition, & desir, de s'vnir, & incorporer avec nostre Sauueur IESVS-CHRIST. Car c'est vne disposition pour receuoir le Baptesme mesme: & elle est telle, qu'elle suffit à salut, quand on ne peut receuoir le Sacrement par effect. Il est vray, nous auons la jambe fort pesante pour monter mesme ce premier degré; mais courage par vos prieres, Dieu nous renforcera de son S. Esprit. Telles & autres semblables raisons furent pour lors deductes par ledit P. Biard, & ont esté souuent repetées depuis, sans que iamais on s'en soit voulu contenter; marque infaillible, que lon cherchoit quelque autre chose, que raison.

Or à l'occasion des Colonies, & de leur bon establissement, duquel nous parlions; nous sommes deualez sur le propos du Catechisme

me, & sur la defense des Iesuites: non sans necessité à mon aduis, ny sans profit bien grand. Ores, puis que nous auons fait mention du *Factum*, escrit contre lefdits Iesuites, & qu'il nous faudra d'ores-en-auant coup sur coup, en conuaincre les mensonges: c'est icy à nous d'exposer, quel est ce *Factum*, qui son Escriuain, & quelles causes il se dit auoir eu de fortir au monde.



## CHAPITRE XII.

*A quelle occasion les Iesuites allerent en la Nouvelle France, l'an 1611. & ce que les François y firent dès l'an 1608. iusques à leur venue.*

**N** Ous auons cy-deuant discouru des terres, & peuples de la Nouvelle France, & parlâtes du

du moyen de pouuoir ayder ces Nations: à ceste occasion nous sommes tombez sur le *FaËtum* escrit, & publié contre les Iesuites. Or d'autant, que ce difamateur, & factieux (ainsi le nommeray-ie d'ores-en-auant,) commençant dés l'embarquement des Iesuites, les poursuit, comme à la trace en Canada par boys, & riuieres, mer, & terres, de iour & de nuit, en tous leurs voyages & demeures, espiant par tout de tirer sur eux à couuert & proditoirement quelques impostures, & calomnies. A ceste cause il nous faut de necessité reprendre mesmes erres pour defendre l'innocence, & rapporter au vray ce qui est de leurs actions, & deportements: ainsi que i'ay promis de faire en l'Auant-propos. Et jaçoit qu'à cest'occasion nous serons contraincts souuent de particulariser plusieurs  
petits

petits affaires, non guiere bien conuenables à la grauité d'un hystoire, ny à la dignité d'un Lecteur honorable; toutesfois i'estime que de ceste mienne diligēce on pourra tirer trois grands fruiçts, outre la recognoissance de la verité d'avec les fraudes, & bourdes, qui de soy mesme seroit fort profitable.

Le premier emolument, que le sage Lecteur en tirera est, que de la pratique, actions, voyages, & accidents, que nous luy specifierons l'un apres l'autre, il recognoistra beaucoup mieux, ce qui est de ces terres, de leur naturel, du moyē de les aider, & les accidēs de telles expeditions & enterprinſes.

Le second qu'il recontera tāt d'euēnements, & si diuers, tant de fortunes, & incidents avec leurs moments & articles, que sa prudēce pourra beaucoup s'y former.

Car

Car en verité, c'est tout autre chose que philosopher en these, & de practiquer en hypothese: de mouler ses idees en chambre, & d'ésclore ses actions entre les hōmes: de faire son compte sur la liberté du genre, & se trouuer puis apres afferuy au lieu, temps, personnes, & mille petits incidents, mais qui estreignent bien fort; de nul prix, mais qui souuent neantmoins font changer de resolutiō, & de fortune. Or c'est en l'exercice de ces particulieres circōstances, & pratique, qu'on acquiert la prudence; non en vne veuë, & recognoissance sommaire, & vniuerselle.

Le tiers fruit sera de recognoistre vne vrayement paternelle, douce & admirable prouidence de Dieu sur ceux, qui l'inuoquent, & se fient en luy parmy les hazards, & varietés de ceste vie,

vie, tels qu'on en verra icy beaucoup. Ces trois profits, à mon aduis, pourront bien contre-balancer la lōgueur du temps, qui s'employera en ceste lecture.

Mais à celle fin, que le tout s'entende mieux, il nous conuient retourner à ceux, qu'auons ja dés si longtems laiffes: sçauoir est, aux François, qui retournerent de Canada en leur pays, l'an 1607.

Il vous a esté raconté, comme sur la fin de ladicte année 1607. tout le train du sieur de Monts s'en reuint en France, & fut lors ceste nouvelle France entieremēt abandonnée des François. Neantmoins l'an suiuant 1608. le sieur de Monts constitua son Lieutenāt le sieur Champlain, & le manda descouurer au long de la grande riuere S. Laurens; Champlain y fit vaillamment, & fonda l'habitation de Kebec. Mais quant aux

L            faicts,

faicts, voyages, & descouertures dudit Champlain, il n'est ja besoin, que ie les vous crayonne, puis que luy mesme les a si bien & si au long depeint en ses liures.

Or le sieur Iean de Biencourt, appellé de Potrin-court auant que le sieur de Monts partist de la nouvelle France, luy demanda en dôn Port Royal. Le sieur de Monts le luy accorda, moyennant, que dans les deux ans prochains ledit de Potrin-court s'y transportast avec plusieurs autres familles pour le cultiuer, & habiter ainsi qu'il promettoit de faire. Doncques l'an 1607. tous les François estants reuenus (ainsi qu'a esté dict,) le sieur de Potrin-court presenta à feu d'immortelle memoire Henry le Grand la donation à luy faicte par le sieur de Monts, requerant humblemēt sa Majesté de la ratifier. Le Roy eust

eust pour agreable ladicte Re-  
 queste, & proiettant en soy de  
 puiffamment remettre sus ceste  
 François peuplade, dit au P. Co-  
 ton, qu'il vouloit se seruir de leur  
 Compagnie en la conuersion des  
 Sauvages. Qu'il en escriuit au P.  
 General; & qu'on designast au-  
 cuns, qui se disposassent à ces vo-  
 yages. Qu'il les appelleroit au pre-  
 mier temps; promettant dès lors  
 deux mille liures pour leur entre-  
 tien.

Le Pere Coton obeit à sa  
 Majesté, & bien tost par tous les  
 Colleges de la France fut en-  
 tendu, qu'on en deuoit choisir  
 quelques vns pour ceste mission.  
 Plusieurs se presenterent pour  
 estre de la partie, comme est la  
 coustume en telles expeditions  
 beaucoup penibles, & peu ho-  
 norables; & entre autres se pre-  
 senta le P. Pierre Biard, ensei-

gnant pour lors la Theologie à Lyon, Dieu voulust que ledit Pere fut choisi, & enuoyé à Bourdeaux sur la fin del'an 1608. Parce qu'on pensoit à Lyon, que le project d'un Prince tant efficace, ayant esté signifié dès tant de mois, l'execution n'en pouoit estre que bien proche. Mais le P. Biard fut autant deceu du lieu, que du temps. Car à Bourdeaux on fut estonné, quand on ouyt ce pourquoy il y venoit. Nulle nouvelle d'embarquement pour Canada, ouy bien du debris, & desroutte passée, de laquelle chacun philosophoit à sa façon. Nul apprest, nul bruit ou nouvelle.

Sur la fin de l'an suiuant 1609. Le sieur de Potrin court vint à Paris, où sa Majesté ayant sceu, que contre son opinion ledit sieur n'auoit bougé de France (car le Roy le croyoit auoir passé la mer aussi tost

toſt apres auoir obtenu la confirmation de Port Royal.) Il ſe faſcha cōtre luy. Dequoy le dit ſieur fort touché, reſpondit, que puis que ſa Maieſté auoit ceſt affaire tant à cœur deſlors il prenoit congé d'elle, & que de ce pas il s'en alloit mettre ordre à ſ'equipper pour ſon voyage. Or le P. Coton, qui eſtoit en peine pour le Pere Biard, & pour la grande ſemonce, qu'il auoit faiçt au nom du Roy, ayant ſceu le congé prins du ſieur de Potrincourt, l'alla trouver, & luy offrit compaignied'aucuns de ſon Ordre. Il receut reſponſe que mieux ſeroit d'attendre l'an ſuiuant ; qu'auffi toſt eſtât arriué à Port Royal il renuoyeroit ſon fils en France ; & qu'avec iceluy toutes choſes eſtant mieux diſpoſées, ceux-là viendroyēt, qu'il plairoit au Roy d'enuoyer. Sur ce il partit de Paris, & conſuma tout

l'Hyuer à se preparer.

L'an suiuant 1610. il s'embarqua sur la fin de Feurier, & n'arriua que bien tard à Port Roÿal, sçauoir est sur le commencement de Iuin, où ayant assemblé le plus de Sauvages qu'il peut, il en fit baptiser enuiron 24. ou 25. le iour de la saint Iean, par vn Prestre appellé Messire Ioffé Flesche, surnommé le Patriarche. Peu apres, il renuoya en France le sieur de Biencourt son fils, aagé d'enuiron 19. ans, pour apporter ces nouuelles du baptesme des Sauvages ; & rapporter bien tost secours : car on estoit assez mal pourueu, pour passer l'Hyuer contre la faim.

Le moyen de pouuoir trouuer secours estoit vne association, qu'il auoit contractée avec le Sr. Thomas Robin, dit de Coloignes, fils de famille, & en puissance de pere ; par laquelle association il conuenoit

uenoit entre eux, que ledict de Coloignes fourniroit l'habitation de Port Royal durant cinq ans, de toutes choses necessaires, & feroit abondamment pour pouuoir trocquer avec les Sauuages; & que moyennant ce, il auroit les émoluments, qu'il seroit icy trop ennuyeux de raconter.

Ledicts de Coloignes, & Bien-court arriuerent à Paris le mois d'Aouſt ſuiuât, & par eux on sceut en Court ces Baptesmes, & nouvelles conuerſiōs que nous auons dit. Tous en furent bien-aïſes; mais le mal fut, que ceſte feſte ne ſe trouua pas eſtre celle des eſtreines.

Or Madame la Marquiſe de Guercheuille, comme entre ſes autres rares & ſingulieres vertus, elle eſt ardamment zelée à la gloire de Dieu, & conuerſion des ames: voyant vne ſi belle occa-

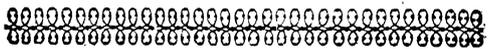
L 4      ſion,

fiſion, demanda au Pere Coton ſi à celle fois aucuns de leur compagnie ne s'en iroyent point à la nouvelle France. Le Pere Coton reſpondit, qu'il s'eſtonnoit fort du ſieur de Potrincourt, qui luy auoit promis, que renuoyant ſon fils il appelleroit ceux de ſon ordre, qui auoyent eſté deſtinés par le Roy; & ce nonobſtant il ne faiſoit aucune mention d'eux, ny par ſes lettres, ny par ſes commiſſions. Madame la Marquiſe voulut ſçauoir comm'alloit tout cet affaire, & s'en enquit du ſieur Robin: qui reſpondit, que toute la charge de l'embarquement luy auoit eſté baillée, mais qu'il n'auoit point de commiſſion particulière pour les Ieſuites; neantmoins qu'il ſçauoit aſſez, que le ſieur de Potrincourt ſe ſentiroit fort honoré de les auoir aupres de ſoy, que pour leur entretenement luy meſme

mesme s'en chargeroit, comme il faisoit aussi du reste de toute la despense : vous n'en ferés point chargé respōdit madame la Marquise, parce que le Roy les defraye. Et avec tel propos enuoya ledit de Coloignes au P. Christoffe Baltasar Prouincial. Lequel sur ces promesses manda au P. Pierre Biard, (qui lors estoit à Poictiers,) de venir à Paris, & luy fut donné pour compagnon le P. Enemond Massé, Lyonois. Eux deux ainsi destinés à ce voyage de Canada, s'abboucherēt avec les sieurs Robin & Biencourt, & partie faicte le rendez-vous fut assigné à Dieppe au 24. d'Octobre de la mesme année 1610. Car en cetemps là disoyent-ils, tout sera prest, si le vent, & la marée le font.

Ainsi les Iesuites furent bien-tost enconche. Car la Royne leur fit deliurer cinq cents escus promis

mis par le feu Roy, & adiousta vne fort honorable recommandatiō de bouche. Madame la Marquise de Vernueil les meubla richemēt d'vtenfiles & habits sacrés pour dire Messe; Madame de Sourdis les fournit liberalement de linge, & Madame de Guercheuille leur aumosna vn bien honneſte viatique. Ainſi garnis ils ſe rendirent à Dieppe au temps assigné.



### CHAPTIRE XIII.

*Les contradictions, & difficultés, qui s'esleuerent à Dieppe: Et comment elles furent rompuës.*

**L**A perſecutée, & triomphāte Dame, que S. Iean vit en ſon Apocalypſe, ſçauoir eſt, l'Egliſe de Dieu, ou encores myſtiqquement toute ame eſleuë, *Cru-*  
*ciatur*

*ciatur ut pariat* ; endure beaucoup de conuulsions, & tranchées, à pouuoir enfanter. Aussi la conception, & le proiect de toute bonne œuvre a besoin de grace. Car en fin sans ceste semence, & germe celeste nos cœurs ne peuuent rien concepuoir, ny former d'organique, fecond & viuant. Mais quand ce vient à esclorre le bon œuvre, ieveux dire, quand le terme de ce pieux enfantement de vertu approche, lors il semble que tout conspire à la suffocation de ceste diuine creature, lors faut-il sentir des douleurs, & trāses, que Satan suscite, & craindre plustost d'vn auortemēt infructueux, qu'auoir esperance d'vn heureux accouchement. Les Iesuites ont experimenté cecy partout, & nommēmēt aux effets salutaires, qu'ils ont desiré produire à la conuersion de la nouvelle France. Nous  
auons

auons dit cy deuant, que l'assignatiō leur auoit esté baillée à Dieppe au 24.<sup>e</sup> d'Octobre, qu'en ce temps-là le nauire deuoit estre cōme l'oiseau sur la branche n'attendant rien plus, que de voler. Mais bien loin de conte: Ils trouuerent à Dieppe, que le nauire n'estoit pas seulement radoubé. De plus, à leur arriuée grād bruit parmy la Reforme. Car le sieur Robin, qui (comme nous auons dit) soustenoit, toute la charge de l'embarquement, auoit donné cōmission à deux marchands de la Pretenduë, appellés du Chêne & du Iardin, de vacquer aurdoub & cargaison du nauire sous promesse de fatis-faire à leurs vacations, & parties, & ensemble de les affocier à quelque part du profit, qui reuiendroit de la traicte de pelleterie, & de la pesche des molues. Or les Marchands n'auoyent

uoient guieres auancé de la besongne iusques à lors, ie ne sçay pouꝛquoy : & dés lors mesme ils commencerent encores à reculer. Car ils s'opiniastrerent, iurants par leur plus haut-iuron, que si les Iesuites deuoyent entrer dans ce nauire, ils n'auoyent que faire d'y rien mettre. Qu'ils ne refusoient point tous autres Prestres, ou Ecclesiastiques, voire qu'ils s'offroiēt à les nourrir ; mais que pour des Iesuites: infociable antipathie.

On escriuit de cecy en Cour : & la Royne māda au sieur de Cigoigne, Gouverneur de Dieppe, qu'il fit sçauoir aux surintendans Conistoriaux estre de sã volonté, ce que son feu Seigneur, & mary auoit projecté de son viuant, sçauoir est, que les Iesuites allasēt en ses terres de la nouvelle France, & partant, que s'ils s'opposoyent à ce voyage, ils se bandoyent con-

M tre

tre son intention , & bon plaisir. Mais pauvre esperon. Nos Marchands n'en auācerent point d'un pas, & à faute d'argent les sieurs Biencourt, & Robin estoient cōtraincts de passer sous leur barre: qui à ceste cause leur promirent, & iurerent, que iamais les Iesuites n'entreroient dans leur nauire. Sous ceste promesse les Marchāds se mirent à equipper, veu mesmement, que les Iesuites n'estoyent plus deuant leurs yeux, car ils s'estoyent retirez à leur College d'Eu.

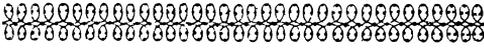
Or madame la Marquise de Guercheuille ayant ouy ce mespris formel des volontés de la Royne, comme ell'est d'un cœur genereux, s'indigna que des petits mercadants fussent esté si outrecuidés; & partant estima qu'il les falloit punir iustement en ce qu'ils ont de plus sensible, c'est qu'on

qu'on se passast d'eux. Ayant doncques sceu, que tout ce que lesdits Marchands pourroyēt auoir fourni n'eust sceu monter plus haut de quatre mille liures, elle ne se desdaigna point (à fin que plusieurs eussent part à la bonne œuure) de faire vne queste par tous les plus grands Princes, & Seigneurs de la Cour ; moyennant laquelle ceste dicte somme de quatre mille liures fut bien-tost cueillie.

Or la dicte Dame s'auisâ, comm'ell'est fort prudente, que ceste dicte somme en payant les Marchands, qui auoyent faict la carguaifon, & les deboutant de toute affociation, pourroit encores faire deux grands biens pour la nouvelle France. Le premier que ce seroit vn bon fonds pour y perpetuellemēt entretenir les Iesuites, sans qu'ils fussent à charge au sieur de Potrincourt, ou autre

quelconque, où qu'il fallust tous les ans retourner pour eux à la queste. Le second que parainfi le profit des pelleteries, & pesche, que ce nauire rapporteroit, ne reuiendroït point en France pour se perdre entre les mains des Marchands, ains redonderoit sur Canada, & là veu qu'il demeueroit en la possessiō, & puissance des sieurs Robin, & Potrincourt, & s'employeroit à l'entretien de Port Royal, & des François y residants. A ceste cause fut conclud, que cest argent ayant esté mis, & employé au profit de Canada, les Iesuites auroyent part, & associatiō avec les sieurs Robin, & Biécourt, & partageroyent avec eux les emolumets, qui en prouïendroyēt; le gouvernement & debite desdictes marchandises demeurant riere lesdits Robin, & Biencourt, ou leurs Agents. Voila le contract d'affo

d'associatiō duquel l'on a tāt crié iufques à l'enrouēment, si avec caufe, on le peut voir. Dieu face, qu'on ne crie iamais contre nous avec plus de raifon.



#### CHAPITRE XIV.

*Le voyage, & l'arriuée à Port Royal.*

**F** Amais forte marée n'arriuua plus à propos à nauire as-fablé pour le degager des basses eaux, & le remettre en haute mer pour gaigner pais, que l'associatiō des Iesuites se rencontra propice au sieur Robin, pour auoir cōmodité de fournir sō vaisseau de Canada, & le deliurer des barres, entre lesquelles il se trouuoit arresté. Car il estoit fils de famille, & partant vous pouuez estimer qu'il n'auoit pas les millions à commā-

M 4 de

dement ; son pere auffi n'auoit que faire d'entendre aux nauigations d'outre-mer, ayāt tout fraichement entrepris le grand party du fel, qui requiert vn fonds, & vne occupatiō si grande, que chacun ſçait. Le diſcecy, parce que le factieux eſcriuain, iugeāt mal des benefices de Dieu, impute aux Ieſuites, que le ſieur de Biēcourt ne partit pluſtoſt de Dieppe pour la nouvelle France, eſtāt neatmoins le contraire : car à leur occaſion lon trouua de l'argēt pour mettre viſte la voile au vent : ce qu'on ne pouoit faire ſans cela. On deſmare donques le vingt fixieme de Ianuier l'an 1611, avec d'autāt plus de reſiouiffance, que les diſputes & l'attente auoyent cauſé d'ennuy. Encores partit-on trop toſt, pour arriuer ſi tard : car on cōſuma quatre moysen la nauigation ; & alla-on ſurgir premiere-  
ment

ment à Campseau, à cause dequoy on fut contraint puis apres de costoyer la terre avec surseance en plusieurs endroits. Ceste coste iusques à Port Royal est d'environ six vingts lieües.

En nostre route nous eufmes le rencontre du sieur Champlain, qui tiroit à Kebec parmy les glaces sur la fin du moys d'Auril. Ces glaces estoient monstrueuses, car en aucuns endroits la mer estoit toute couuerte, autant qu'on pouuoit estendre la veüe. Et pour passer à trauers, falloit les rompre avec barres & leuiers apposez aux escobilles, ou bec du nauire; elles estoient d'eau douce & auoyent esté charriées plus de cent lieües auant en haute, & pleine mer par la grande riuere S. Laurens. En aucuns endroits apparoissoient des hauts, & prodigieux glaçons nageants, & flottans, esleuez de

trente & quarante brasses, gros, & larges cōme si vous ioigniez plusieurs chasteaux ensemble, & comme vous diriez, si l'Eglise nostre Dame de Paris avec vne partie de son Isle, maisons, & palais alloit flottant dessus l'eau. Les Holādois en ont bien veu de plus enormes & prodigieux à Spitbergen, & au destroit de Vbaigats, si ce qu'ils en ont publié est veritable. Nous ariuāmes à port royal le 22. de Iuin de la mesme année 1611. le S. iour de la Pentecoste.

Mais auant que mettre pied à terre difons vn mot touchant l'estat auquel les Iesuites ont vescu pendant le voyage. Car quoy que ce soyent choses de peu de consequence elles sont toutesfois necessaires pour fermer la bouche au mensonge. La verité doncques est, Premièrement, qu'il n'eurent aucun seruiteur en tout ce voyage,

ge, sinō leurs propres pieds, & bras: s'il falloit lauer leur linge, si nettoyer leurshabits, si les rapiecer, si pour uoir à aultres necessités ils auoyent priuilege de le faire eux mesmes aussi biē que le moindre. Secondement ils ne se mesloyent d'aucun gouuernement, ny ne faisoient aucun semblant d'auoir point de droict ou puissance dans le nauire; le sieur de Biencourt faisoit tout, seul maistre, & absolu: laquelle forme d'humilité ils ont tousiours cōtinuée depuis à port Royal. Leurs ordinaires exercices estoient de chanter le seruice diuin les Dimanches, & festes, avec vne petite exhortatiou ou fermō: tous les iours le matin, & soir ils assembloyēt toute la troupe pour la priere, & le Carefme par l'exhortation, trois fois seulemēt la semaine. Leur conuersation estoit telle, que le capitaine Iean d'Au-

ne

ne & le pilote Daud de Bruges, tous deux de la Pretenduë en rēdirent tēsmoignage auec grande approbation au sieur de Potrin-court, & ont deposé souuent depuis dans Dieppe, & autre part, qu'ils auoyent cogneu lors les Ieuites pour tout autres, qu'on ne les leur auoit figuré auparauant, sçauoir est pour gens honnestes, courtois, & de bonne conuention & conscience.



## CHAPITRE XV.

*L'estat, auquel estoit le sieur de Potrin-court lors de cest'arriuée, & son voyage aux Etechemins.*

**L**A ioye de l'arriuée fut grāde de d'vn costé, & d'autre. Grande aux arriuants à cause de leur desir, & de l'ennuy supporté en vne si longue nauigation :  
mais

mais bien plus redoublée au fleur de Potrincourt, qui auoit esté en de grandes peines, & apprehensions durant tout l'Hyuer. Car ayant eu avec soy vingt & trois personnes, sans prouisions suffisantes pour les nourrir, il auoit esté contrainct d'en cōgedier aucuns pour s'en aller avec les Sauvages, viure avec eux : aux autres le pain auoit manqué six, ou sept sepmaines durant, & sans l'assistance des mesmes Sauvages, ie ne sçay si tout ne leur eust miserablement failly. Or le secours, que nous leur apportions n'estoit quasi que, comme l'on dit, vn verre d'eau à vn bien alteré. Premièrement parce que nous estions treute-fix en nostre equipage, lesquels adioustez à 23. hōmes, qu'il y auoit, cinquāte neuf bouches se retrouoyent tous les iours à sa table. Et Membertou le Sauvage  
par

par dessus, avec sa fille, & sa se-  
quelle. En apres nous auions de-  
meuré quatre mois sur mer : &  
par ainsi nos prouisions estoient  
fort diminuées, veu mesmement,  
que nostre vaisseau estoit fort pe-  
tit, sçauoir est de cinquante, ou  
soixante tonneaux, & plus proui-  
sionné pour la pesche, que pour  
autre chose. A cest'occasion donc  
ce fut à Monsieur de Potrincourt  
de penser plustost comm'il ren-  
uoyeroit promptement ceste si  
grandefamille, de peur qu'elle ne  
consumast tout, que non pas de  
procurer la trocque, & la pesche,  
esquelles neantmoins gisoit tout  
l'esper de ressource pour vn se-  
cōd voyage. Si ne pouuoit-ils'em-  
pescher totalement de troequer ;  
car il falloit faire de l'argent, &  
pour payer les gages de ses serui-  
teurs, & pour estant en France, al-  
ler, & venir.

Aces

A ces fins doncques il partit dans ce sien nauire, quelquesiours apres avec quasi toutes ses gens, pour aller en vn port des Etechemins, appellé la Pierre Blanche, à 22. lieuës de Port royal droict à l'Oüest. Il esperoit de trouuer là quelque secours de viures au moyen des nauires François qu'il sçauoit y trafiquer. Le P. Biard l'y voulut accompagner, à fin de reconnoistre le pays, & disposition des Nationaires, ce quiluy fut accordé. Ils y trouuerent quatre vaisseaux François, vn appartenāt au sieur de Monts, vn rochelois, vn Maloüin, ou de S. Malo, dedu Pont Graué, auquel commandoit vn sien parent appellé Capitaine la Sale, duquel nous parlerons tātoft ; & vne barque aussi Maloüine, il se faut souuenir de ces quatre vaisseaux pour bien entendre ce qui suit.

N Le

Le sieur de Potrincourt appellant vn chacun de ces quatre l'vn apres l'autre leur fit recognoistre son fils pour vice-Admiral: puis leur demanda aide, remonstrant les necessités, auxquelles il auoit esté réduit l'Hyuer passé, promettant de les rembourser en France. chacun contribua. Mais Dieu par doint aux rochelois, car ils tromperent la Gabelle, donnant des barils de pain gasté pour du bon.

Cependant que tout cecy se traffquoit, le P. Biard ouyt, que le ieune du Pont estoit à terre avec les Sauuages, que l'année prochainement passée il auoit esté fait prisonnier par le sieur de Potrincourt, d'où s'estant euadé subtilement, il auoit esté contrainct courir les bois en grande misere, & lors mesme il n'osoit aller à son nauire, de peur qu'il n'y fust saisi. Le P. Biard ouyant tous ces accidents

dents, supplia le sieur de Potrin-court d'auoir esgard aux grands merites du sieur du Pont le pere, & aux belles esperances qu'il y auoit du fils; adioustant que vrayement c'estoit bien estre malheureux, si les François courants au bout du monde pour conuertir les Sauuages, y venoyent perdre leurs propres concitoyens. Le sieur de Potrin-court se flechist à ces remonstrances, & permit au dit P. Biard d'aller chercher le ieune homme avec promesse, que s'il pouuoit l'induire à venir librement, pour faire la reuerence au dit sieur de Potrin-court, aucun mal ne luy seroit fait, & tout le passé seroit mis sous les pieds, & enseuely. Le Pere y alla, & fut heureux en son effort, car il amena ledit du Pont au sieur de Potrin-court, & paix, & reconciliation faite, on tira le canon. Du Pont

en action de graces, & pour l'edification des François, & des Sauvages voulut se confesser le iour suiuant, & faire ses Pasques, car il ne les auoit point faictes de cest' année là. Aussi les fit-il avec fort bon exemple de tous, au bord de la mer, où se chantoit le seruice. Ses deuotions acheuées il supplia le sieur de Potrin-court de permettre que le P. Biard vinst dîner à son nauire, ce qui luy fut accordé. Mais le pauvre inuitât ne sçauoit pas quelle defferte l'attēdoit. Car ie ne sçay cōment son nauire luy fut faisi, & emmené. Lequel pour le faire court, luy fut rendu à la sollicitation instante dudit P. Biard, qui en auoit le cœur tout tranfi. En quoy le sieur de Potrin-court se mōstrafort quiteable. Et voulut obliger ledit Pere, qui luy en sçaura gré à iamais.

C H A



## CHAPITRE XVI.

*Le retour du sieur de Potrin court en France, & la difficulté d'apprendre la langue des Sauvages.*

**N**Ous auons expliqué cy deuant la necessité, laquelle pressoit le sieur de Potrin court de renuoyer tost ses gēs en Frāce. Or ie voulut les reconduire luy mesme en personne, à fin de plus efficacement donner ordre à toutes choses, & principalement à vn prochain raitaillement: car sans iceluy ceux, qu'il delaiissoit à Port Royal, estoient sans moyen de passer l'Hyuer, en manifeste danger d'estre trouffés par la famine. Pour ceste cause donc il partit enuiron la my-Iuillet de la mesme annee 1611. & arriua en France sur la fin du mois d'Auost prochain

fuiuāt: il laiffa fon fils en fa place, le fieur de Biencourt, avec vingt & deux perfonnes, en contant les deux Iefuites, lefquels voyants que pour la conuerfion des Payens la langue du pais leur eftoit totalement neceffaire, fe refolurent d'y vaquer en toute diligence. Mais on ne fçauoit croire les grandes difficulés, qu'ils y rencontrèrent: parce principalement, qu'ils n'auoyent aucuns interpretes, ni maîtres. Le fieur de Biencourt, & quelques autres y fcauoyēt bien quelque peu, & affez pour la trocque, & affaires communes; mais quand il eftoit queftiō de parler de Dieu, & des affaires de religion; là eftoit le faut, là le cap-nō. Partant ilseftoyent contraints d'apprendre le lāgaged'eux mefmes, s'enqueftāts des fauuges comme il appelloyēt chafque chofe. Et la befongne n'ē eftoit point fort penible, tandis que

que ce qu'on demandoit se pouvoit toucher ou monstrier à l'œil; vne pierre, vne riuere, vne maison; frapper, sauter, rire, s'asseoir. Mais aux actions interieures, & spirituelles, qui ne peuuent se demonstrier aux sens, & aux mots, qu'on appelle abstracts, & vniuersels; comme croire, douter, esperer, discourir, apprehender, vn animal, vn corps, vne substance, vn esprit, vertu, vice, peché, raison, iustice, &c. En cela il falloit ahaner, & fuer, là estoient les tranchées de leur enfantemēt. Ils ne sçauoyent par quel endroit le prendre, & si en tentoyent plus de cent; il n'y auoit geste, qui exprimast suffisamment leur conception, & si ils en employoyent dix mille. Cependant nos messers de Sauages à fin de se donner du passetemps, se mocquoyent liberalement d'eux; tousiours quel-

que fornette. Et à fin que la moquerie fust encores profitable, si vous auies vostre papier, & plume pour escrire, il falloit qu'ils eussent deuant eux le plat remply, & la seruiette deffous. Car a tel treprier se rendent les bons oracles: hors de là, & Apollon & Mercure leur defaillent: encores se faichoyent-ils, & s'en alloient quād on les vouloit retenir vn peu long temps. Qu'eussiez vous fait là dessus? Car de vray ce trauail ne peut estre apprehendé, que par ceux, qui l'experimentent. En apres comme ces Sauuages n'ont ny religion formée, ny police, ny villes, ny artifices, les mots aussi, & les paroles propres à tout cela leur manquent; Sainct, Bien-heureux, Ange, Grace, Mystere, Sacrement, Tentation, Foy, Loy, Prudence, Subiection, Gouvernement, &c. D'où recouüerés vous

vous tout cela qui leur manque ?  
Ou cōme vous en passerez-vous ?  
O Dieu que nous deuisions bien à  
nostr'aïse en France. Et le beau  
estoit, qu'après qu'on s'estoit rom-  
pu le cerueau à force de deman-  
des, & recherches, comme lon se  
pensoit en fin d'auoir bien rencō-  
tré la pierre philosophale ; on  
trouuoit neantmoins puis apres,  
que l'on auoit pris le phantōsme  
pour le corps, & l'ombre pour le  
solide : & que tout ce precieux E-  
lixir s'en alloit en fumée. Souuent  
on s'estoit moqué de nous au  
lieu de nous enseigner, & aucu-  
nesfois on nous auoit supposé des  
paroles des-honestes, que nous  
allions innocemment preschotāt  
pour belles sentences l'Euan-  
gile. Dieu sçait, qui estoient les  
suggesteurs de tels sacrileges.

Vn expedient se presenta aux  
Iesuites pour se depestrer heureu-  
sement

fement de ces embrouïllements, & entraues. C'estoit d'aller trouver le ieune du Pont duquel on apportoit nouvelle, qu'il s'estoit resolu d'hyuerner à la riuere S. Ieā, à quelques dix-huict, où vingt lieuës de Port royal. Car d'autāt que ledit du Pont auoit ja long temps vescu au pays, & mesmes à la Syluatique parmy les Originaires, on disoit de luy, qu'il entendoit fort biē la lāgue. Et ne falloït point douter, qu'au moins il scauroit propremēt expliquer les demandes pourtirer des sauages la responce à propos: ce qui estoit necessaire pour coucher par escrit vn petit Catechisme, & instruction Chrestienne. Le P. Biard donc se resolut d'aller chercher ledit du Pont, se determinant de plustost passer la Baye Françoise dans vn cauot, deuant que de ne se seruir de ceste occasion de bien faire.

Mais

Mais le fleur de Biencourt s'op-  
 posa fort à ceste deliberation, en-  
 trant à ceste occasion en de grāds  
 ombrages, aufquels il fallut ceder,  
 pour auoir paix.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooo  
 ooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE XVII.

*Vn voyage fait à la riuere de S. Croix,  
 & la mort de Sagamo  
 Membertou.*

**S**V R la fin du mois d'Aouſt  
 de la meſme année 1611. le  
 fleur de Biencourt ayant eu nou-  
 uelles, que le nauiere du Capitaine  
 Plaſtrier de la ville de Honſieur  
 faiſoit peſcherie au Port aux Co-  
 quilles, à vingt vne lieuë de Port  
 Royal vers l'Oueſt: il ſe delibera  
 de l'aller trouuer, à celle fin de luy  
 recommander vn de ſes gens, qu'il  
 renuoioit en France avec lettres,  
 pour

pour presser le secours attendu, & représenter l'estat pitoyable auquel on estoit. Le P. Biard l'accompagna; & ils rencontrèrent ce nauire tant à propos, que s'ils eussent tardé d'un demy quart d'heure, la commodité en estoit perduë: car j'ai faisoit voyle pour reuenir en France. Estans dedans, nous apprinsmes que le Capitaine Platrier s'estoit resolu de passer l'Hyuer en l'Isle sainte Croix, & qu'il y estoit resté lui cinquieme. Ceste nouvelle fit prendre resolution au sieur de Biencourt d'aller à Sainte Croix de ceste mesme tirade, auant que le Capitaine Platrier eust moyë de se fortifier: car il vouloit tirer de luy le Quint de toutes ses marchandises, & traicte, parce qu'il hyuernoit sur le pays. L'Isle Sainte Croix est à six lieües du Port aux Coquilles, au milieu d'une riuere.

Doncques

Doncques le fleur de Biencourt y vint, accompagné de huit personnes, & y entra en armes, ayant laissé le P. Biard en vn bout de l'Isle, sur des rochers attendant l'euement, parce que ledict Pere auoit conuenu avec ledict fleur, qu'en cas d'aucune inuasion, ou actes de guerre, ou force contre les François, il seroit delaiué en quelque lieu à l'escart, en telle façon, qu'vn chacun peust sçauoir, qu'il estoit amy de tous les deux partys, & qu'il s'entremettrait fort volontiers pour accorder les differents, mais nullement pour estre partialiste.

Dieu mercy, tout passa heureusement : Platrier nous traicta le mieux qu'il peut : Et à son ayde le fleur de Biencourt recouura vne barque, laquelle estoit au Port aux Coquilles, avec laquelle il s'en retourna à Port Royal, où

O on

on trouua nouuelle befongne : car Henry Membertou, le Sagamo des Sauuages, qui premier d'iceux auoit receu le S. Baptesme, estoit venu de la Baye sainte Marie, pour se faire penser d'une maladie, qui l'auoit surprins. Le pere Enemond Massé l'auoit logé dans sa petite Cabane, au liect mesme du P. Biard, & là le seruoit comme vn sien pere & domestique. Le P. Biard trouuant ce malade dans son liect, fut bien ayse de l'occasion de charité, que Dieu luy enuoyoit : Et tous deux se mirent à le seruir de iour, & de nuit, sans qu'autre quelconque les y soulaageast, hors l'Apoticaire nebert, qui apportoit des medecines, & viandes qu'il luy falloit dōner. Vne de leurs plus grandes peines estoit de tāt couper & apporter de bois qu'il en falloit pour le iour, & la nuit : Car la nuit commençoit à estre  
bien

bien frilleuse, & tousiours il falloit bon feu, à cause de la mauuaise fenteur, d'autant que c'estoit la dysenterie. Au bout de cinq, ou six iours de tel seruice, la femme, & la fille dudit Membertou vindrent à luy, à cause dequoy le P. Biard pria le sieur de Biencourt de faire changer le malade en quelque autre des cabanes de l'habitation, puis qu'il y en auoit deux ou trois vuides; parce qu'il n'estoit ny beau, ny bien feant que des femmes fussent iour, & nuit en leur cabane: & moins encores qu'elles n'y fussent, estans la femme, & la fille du malade. D'autre part, la cabane estoit si petite, que quand on y estoit quatre assemblez, lon ne s'y pouuoit tourner.

Ces raisons estoient par trop euidentes, mais ledict sieur ne fut pas d'aduis, qu'on remuast le malade en aucune des cabanes de

l'habitation, ains luy en fit dresser vne au dehors, où le malade fut transporté. Ce changement ne luy profita point : car il deteriora déllors manifestement, & mourut quatre ou cinq iours apres. Ce neantmoins les Iesuites ne māquerēt iamais de l'aider, & assister, luy fournissant toutes choses à leur possible : & le seruants iusques à sa mort. Ce bon Sauuage s'estant confessé, & receu l'extreme-onction dit au sieur de Biencourt, qu'il vouloit estre enterré avec ses peres & progeniteurs. Le P. Biard resista fort à ceste proposition, l'admonestant ne luy estre loisible estant Chrestien de vouloir estre enterré avec des Payēs damnés; veu mesmes qu'en cela il bailleroit vn grand scandale, d'autant que les Sauuages oyants, & voyants qu'il n'auroit voulu estre enterré avecques nous; facilemēt  
entre

entreroient en soupçon qu'il n'auroit esté Chrestien, que par apparence. En tout cas, que tout cela sembleroit tousiours vn mespris de la sepulture Chrestienne, &c. Le sieur de Biencourt repliqua pour Membertou qu'on feroit benir le lieu, & qu'on l'auoit ainsi promis audit Membertou. Le P. Biard respondit, que cela ne se pouuoit faire: d'autant que pour benir ledit lieu il faudroit deterrer les Payens y enseuelis, ce qui seroit pour se faire abominer de tous les Sauuages, & sentiroit par trop son impieté. Les raisons ne seruoient de rien, parce que le malade estimant que le sieur de Biencourt fust de son costé, persistoit en sâdeliberation. Le P. Biard pour leur donner à entendre que cest affaire estoit plus important, qu'ils ne pensoient, leur denonça, que cest enterrement se feroit

fans luy, & qu'il le leur donnoit à entendre dés lors, protestant qu'il renonçoit à tous tels confeils, & resolutions, & sur ce s'en alla. Toutesfois, à ce que le malade ne pensast, que ce qu'estoit deuoir & charité ne fust cholere; il reuint en moins d'un'heure apres, & retourna seruir le malade comm'au parauant. Dieu fauorisa son bon dessein, car le matin suiuant le Sauvage de soy mesme changea d'aduis, & dit vouloir estre enterré au commun cemetiere des Chrestiens, à fin de tesmoigner à tous sa foy, & pouuoir estre participât des prieres, qu'il y auoit veu faire. Il mourut en fort bō Chrestien, & son decés contrista fort les Iesuites, car ils l'aimoyent, & estoient aimés de luy reciproquement. Souuent il leur disoit: Apprenés tost nostre langage: car quand vous l'aurés apprins vous  
m'enfei

m'enseignerez, & moy enseigné deuiendray prescheur cōme vous autres, nous conuertirons tout le pays. Les Sauuages n'ont pas memoire d'auoir eu iamais vn plus grand Sagamo ny plus autorisé. Il estoit barbu comm'vn François. Et pleust à Dieu, que tous les François fussent autāt auisés & discrets comm'il estoit. Telest le recit veritable de la maladie, & mort de Membertou. Sur lequel iene m'amuseray pas plus long temps à refuter les calomnies du factieux; estant assez & icy, & par tout conuaincu. Parquoy ie raconte la verité du fait sans perdre le temps à combattre les larues.



qui nous attendoit au pas de l'Hiuer. Sa barque fut trop tard equipée pour vne si longue traicte : car nous ne fufmes prests qu'au troisieméd'Octobre ; & encores voulust-il aller à la riuere Sainct Iean auant que de prēdre ceste route.

La riuere de sainct Iean est au Norouest de Port Royal, y ayant entre-deux la Baye Françoise, large de 14. lieuës. L'entrée de ceste riuere est fort estroicte, & tresdangereuse : car il faut passer au milieu de deux roches, desquelles l'vne iette sur l'autre le courant de la marée, estāt entre deux aussi viste qu'vn traict. Apres les roches suit vn affreux, & horrible precipice, lequel si vous ne passez à propos, & quand il est comblé doucemēt, de cent mille barques vn poil n'eschapperoit pas, que corps & biens tout ne perist.

Le ieune du Pont & le Capitai-

ne

ne Merueille s'estoyent alléloger à quelques fix lieuës auant dedans ceste riuere S. Iean, n'estants en tout que sept ou huit, tous Maloüins. Le sieur de Biencourt vouloitexiger d'eux le Quint de toutes leurs marchandises, pource qu'ils residoyent dansle pays, cōme il a esté dict, à ceste cause il auoit entrepris ce voyage. Nous estions en tout seize François & deux Sauvages, qui nous conduisoient.

Or comme nous nauignons cōtremont, estants ja presque à vne lieuë & demy de l'habitation des Maloüins sur le commencement de la nuit ; vn signacle nous apparut, qui nous espouuanta. Car lecielrougifestextraordinairement à costé del'habitation desdits Maloüins, & puisla rougeur se decoupant en longs fuseaux, & lances s'en alla fondre droict dessus ceste maison.

maison. Cela se fit par deux fois. Nos Sauvages voyants ce prodige crierēt en leur langage. *Gara gara : Maredo.* Nous aurons guerre, il y aura du sang. Les François faisoÿēt aussi des Almanachs là dessus chacun selon son sens. Nous arriuafmes au deuant de leur habitation ja la nuit toute close, & n'y eust autre chose pour lors, sinon que nous les saluames d'un coup de fauconneau, & ils nous respondi- rent d'un coup de pierrier.

Le matin venu, & les prieres accoustumées faictes, deux Malouïns se presenterent à la riue, & nous signifient, qu'on pouuoit aborder pacifiquement ; ce qu'on fit. On sceut d'eux que leurs Capitaines n'y estoÿent point, ains s'en estoÿent allez bien haut contre la riuere, depuis trois iours, & qu'on ne sçauoit quand ils reuiendroyent. Cependant le P. Biard s'en

s'enalla preparer son Autel, & celebra la saincte Messe.

Après la Messe le sieur de Biécourt posa vn corps de garde à la porte de l'habitation, & des sentinelles tout à l'entour. Les Malouïns furent bien estonnés de ceste façon de faire. Les plus timides s'estimoient estre perdus, les plus courageux en escumoyent & despitoyent.

La nuit venue, & ja closé, le Capitaine Merueille s'en reuint à son logis, ne sçachant rien de ses hostes. La sentinelle l'oyant approcher cria son *qui voila ?* Le Malouïin, qui pēsoit que ce fust quelqu'un des siens, répondit se moquant, mais qui voila timesme? Et tousiours pourfuiuoit auançant. La sentinelle tout de bon luy delascha son mousquet contre. Et bien merueille fut que Merueille ne fut ny tué ny blessé. Mais il fut bien

bien estonné, & plus encores voyant aussi tost des gens d'armes sur soy l'espée nuë, qui le faisirent & emmenerēt dans la maison, comme vous pouuez penser en tel accident, que font gens de pouldre & de corde; leurs crys, leurs menaces, & leurs faict̃s. Le pauvre homme ne se trouuoit point bien de sa personne ja dës plusieurs iours, & lors il estoit tout harassé du chemin. Plusieurs inconueniës de perte, & de maladie luy estoiet arriuez ceste année là, comme pour l'accabler; Partant se voyant ainsi tombé comme dans vn abyssme subitement, il ne scauoit où il estoit. Il se coucha aupres du feu tout de son long, se lamentāt: les gardes estoient tout à l'entour deluy. Le P. Biard voyant la confusion en laquelle estoit toute la maison, & n'y pouuant donner ordre se mit à prier Dieu au pied

P d'vn

d'un banc, qui estoit contre vn des lits assez loin du feu. Merueille, ayant eu quelque respit pour sentir ses miseres, & se recognoistre, & ayant apperceu le P. Biard qui prioit, se leuant subitement en sursaut, tout troublé, & à coup s'alla ietter à genoux auprès dudit Pere, à qui neantmoins il n'auoit iamais parlé auparauant, & luy dit: Mon Pere, ie vous prie confessez-moy, ie suis mort. Le P. Biard se leua pour le consoler, s'apperceuant bien, qu'il estoit troublé; Tout le corps-de-garde tourna les yeux de mesme sureux, & chacun aduisoit autour de soy s'il y auoit rien à craindre. De fortune, ou à dessein, comme que ce soit, ie n'en sçay rien, vn certain eceruelé va trouuer à deux bons pas de Merueille vn poiçtrinal tout chargé, amorcé, le chien abatu, & s'escria: O le traistre! il auoit enuie  
de

de se faifir de ce poytrinal, & faire quelque coup. Le Malouïn refpondit, que cela ne pouuoit eſtre, parce que dés fa venuë il auoit toufiours eſté en leurs mains ; & partant il eſtoit impoſſible, qu'il euſt préparé, ny meſmes veu ce poytrinal, & que quand meſmes il l'eufſt veu, qu'il en eſtoit trop loin pour s'en faifir ſans eſtre préuenü. Mais nonobſtant tout ſon dire, il fut garrotté, luy, & trois de ſes gens, qui ſembloyent eſtre les plus mauuais.

Merueille eſtoit garrotté les mains derriere le dos, & ſi eſtroictement que ne pouuant prendre aucun repos, il ſe lamentoit fort pitoyablement. Le P. Biard en ayant compaſſion pria le ſieur de Biencourt de faire deſlier ceſt affligé, lequel il plegeoit corps pour corps, alleguant que ſi on ſe craignoit dudit Merueille, qu'on l'en-

ferrast dans vn des liëts faictz à la Chartreuse, & qu'il se tiendroit à la porte, à fin de luy empescher la sortie; Que si on entendoit du remuemēt, qu'on frappast sur luy aussi tost que sur l'autre. Le sieur de Biencourt accorda au P. Biard sa demande, & Merueille fut deliè & confiné dans vn des liëts, le P. Biard estant à la porte.

Or quelle fut ceste nuit, ie ne vous le sçauois expliquer: car elle passa toute en alarmes, en escopetērie & impetuositē de quelques vns, telles, qu'à bon droit pouuoit-on craindre que les prognostiques veus au ciel la nuit precedente n'eussent lors leurs effects sanguinaires en terre. Le P. Biard fit promesse de ramenteuoir ce benefice toute sa vie, s'il plaisoit à Dieu de brider ces esprits mutins, & meurtriers, qui sembloiēt d'estre estachés & voler par dessus

deffus la maison attendans leur curée. Dieu par fa bonté l'exauça, & les feruentes prieres du Capitaine Merueille, car certes il mōstra vn cœur vrayement Chrestiē dès qu'il fut à part deslié, ne cessant quasi toute la nuict de louer, & benir son Createur, nonobstant toutes les algarades, qui luy furēt faiçtes. Et le matin venu il se confessa, & fit son bon-jour luy & trois de ses gents avec vne grande tranquillité d'esprit. De vray c'est vn exemple bien rare, & bien excellent à qui sçait estimer la vertu.

L'après-difnee le P. Biard demanda congé d'aller trouuer du Pont, sous promesse du sieur de Biencourt, que tout bon traictement luy seroit faiçt. Mais comme ledit Pere fut à vn quart de lieüe; de soy-mesme le dict du Pont arriva, & toutes esmotions furent accoifées. Le sieur de Biencourt em-

prunta la barque de Merueille, & l'emmena avec foy, & vn des Malouïns, qui despuis mourut de maladie à Port Royal.



## C H A P I T R E   X X I .

*Le voyage de Quinibequi, & le retour  
à Port Royal.*

**N**Ovs auons remarqué peu au parauant, que ce voyage à la riuere S. Iean, n'estoit qu'un destour du plus grand entreprins aux Armouchiquois pour auoir du bled. Comme donc nous eussions ainsi transigé avec les Malouïns, nous mismes la voile au vent, prenans la route des Armouchiquois. Auant que partir, le sieur du Pont & Merueille prièrent le P. Biard de vouloir demeurer avec eux; mais il leur respondit,

dit, que pour lors il ne pouuoit faire, d'autant que cene luy seroit point beau de quitter le sieur de Biencourt en vn voyage tant perilleux : Et qu'il importoit à sa charge de recognoistre les gens, & disposition des lieux ; & peu à peu domestiquer le sens des Sauuages à la veüe, vs, & façon du Christianisme, les visitant, & leur en donnant quelq; goust de pieté, bien que ce ne fust qu'en passant. Mais qu'il esperoit avec la benediction de dieu, le voyage accompli de venir passer l'Hyuer avec eux : & avec leur ayde composer son Catechisme. A quoy il pria le sieur du Pont de se preparer, s'enquerant des Sauuages de la propriété des mots, qui peuuent correspondre à ceux de nostre langue, & Religion. Et à fin qu'il le peust faire commodément, il luy laissa vne explication bien ample des

principaux articles de nostre sainte Foy.

Nous arriuasmes à Kinibequi sur la fin d'Octobre. Kinibequi est vne riuère proche des Armouchiquoys à quarantetrois degrez, & deux tiers d'eleuation, & au Suroüest de Port Royal, à soixante dix lieües, ou enuiron. Elle a deux emboucheures bien grandes, distantes l'vne de l'autre au moins deux lieües, elle a aussi plusieurs bras, & Isles, qui la decourent. Au reste, belle & grande riuere, mais nous n'y vismes point de bonnes terres, non plus qu'à la riuere S. Iean. On dit toutesfois qu'en haut, loin de la mer, elles y sont fort belles, & le sejour agreable, & que les peuples y labourent. Nous ne montasmes pas plus auant de trois lieües, nous tournoyames par tant de vireuoltes, & sautames tant de precipices, que

que grand miracle de Dieu fut que ne perismes plusieurs fois. Aucuns de nos gens s'escrierent par deux diuerfes fois, que nous estions perdus ; mais ils crierent auant le temps ; Nostre Seigneur en soit beny. Les Sauuages nous emmielloyent de l'esperanced'auoir du bled ; puis ils changerent la promesse du bled en trocque de castors.

Or pendant qu'on faisoit ceste trocque, le P. Biard s'en estoit allé en vne Isle proche, avec vn garçon pour celebrer la saincte Messe. Les Sauuages à l'occasion de la traicte qui se deuoit faire, se ietterent fort aidement, & à la foule dans nostre barque ; de curiosité (comme i'estime) pource qu'ils ne voyent pas souuēt tels spectacles. Nos gens auoient peur, que ce ne fust malice, & que sous couleur de trocque, ils ne se voulussent  
saisir

faisir de la barque: aussi s'estoyent ils armez, & barricadez, à fin de n'estre surprins voyant donc, que nonobstant leurs menaces, & crieries, ils ne cessoient d'entrer à la file, & que ja ils estoyent bien trente sur le tillac, ils cuiderent que tout à fait c'estoit à bon jeu qu'on les vouloit surprendre: & ja couchoiēten iouë pour tirer. Monsieur de Biencourt a souuent dit, & souuent repeté despuis, qu'il eut plusieurs fois sur la langue de crier, tuë, tuë: Mais que ceste consideration le retint, que le Pere Biard estoit à terre, qui ne falliroit d'estre massacré si lon meffaisoit à aucun Sauvage. Ceste consideration obligea le P. Biard, & nous sauua trestous: car si lon eust commēcé la charge, il n'est pas croyable, qu'on eust iamais peu eschapper la chaude chole & furieuse poursuite des Sauvages dedās une riuere

riuiere, qui a tant de tours, & retours, & fouuent bien estroicts, & perilleux : outre que de cent ans apres ceste coste n'eust peu estre reconciliable, ny hospitaliereaux François, tant les Sauvages eussēt eu ceste offense dessus le cœur. Dieu doncques nous sauua par ceste consideration. Et de là tous Capitaines retiendront de n'estre point trop subits aux executions de perilleuse suite. Or les Sagamos s'apperceuaus d'eux mesmes de la iuste apprehension, ou leurs gens pouffoient nos François, se prindrent à les retirer hastiue-ment, & mirent ordre à la confusion.

Ce peuple ne monstre point d'estre meschant, quoy qu'il aye deffaiēt les Anglois, qui vouloient habiter parmy eux l'an 1608. & 1609. ils s'excusoient à nous de ce faict, & nous racontoient les outrages

trages, qu'ils auoyent receu desdicts Anglois, & nous flattoient: difans qu'ils nous aymoient bien, parce qu'ils ſçauoient, que nous ne fermions point nos portes aux Sauuages comme les Anglois, & que nous ne les chaffions pas de noſtre table à coups de baſton, ny ne les faiſions point mordre à nos chiens. Ils ne font point larrons, comme les Armouchiquoys, & font les plus grands harangueurs du monde. Ils ne font rien ſans cela. Le P. Biard les alla voir par deux fois: & (ce qu'il faiſoit par tout) pria Dieu en leur preſence, & leur mōſtra des images, & marques de noſtre creance, lesquelles ils baiſoient volontiers, faiſants faire le ſigne de la ſaincte Croix à leurs enfans, qu'ils luy offroyent, à fin qu'il les benift: & oyoient avec attention grande, & reſpect ce qu'on leur annonçoit. Le mal eſtoit

estoit, qu'ils ont vne langue toute diuerse, & falloit qu'un Sauvage seruist de truchement, lequel sçachant bien peu de la Religion Chrestienne, se bailloit neantmoins du credit enuers les autres Sauvages; & à voir sa contenance, & ouyr son long parler, il faisoit grâdement du Docteur: si bien ou mal, ie m'en rapporte.

Nous fusmes à Kinibequi iusques au quatre, ou cinquieme de Nouembre, saison ja trop auancée pour passer outre selon nostre premier dessein: c'est pour quoy le sieur de Biencourt se mit au retour d'autant qu'il pensoit estre moindre mal de souffrir l'Hyuer, & la disette à Port Royal, y estans bien logés, & chauffés, & attendâts la misericorde de Dieu; que non pas de risquer sur mer en vn temps de tempestes, parmy des Barbares & ennemis, ayants

Q

enco

encores de plus la faim à craindre ; car nos prouisions commençoyēt fort à faillir : ainſi donc nous adreſſaſmes à Pētegoet pour nous en retourner à Port Royal.

A Pētegoet nous trouuaſmes vn'afſemblee de quatre vingts cauots Sauuages, & vne chaloupe. C'eſtoit en tout enuiron trois cents ames. De là nous repaſſaſmes à l'Isle S. Croix, où Platrier nous donna deux barils de pois, ou de febues: l'vn & l'autre nous fut vn bien grand preſent.

Icy le P. Biard ſupplia le ſieur de Biencour de le faire paſſer à la riuier S. Ieā à ce qu'il peuſt aller trouuer du Pont & trauailler au Catechiſme, ainſi qu'ils auoyent conuenu au depart. Mais ledit ſieur ne luy vouluſt point accorder ſa requeſte, ſinon aux conditions, qu'il entretinſt & nourriſt avec ſoy les matelots, qui le condui

duiroient iufques au Printemps fuiuant ; Condition totalement impoffible. Ainfi falluft qu'il laiffaft fon Catechifme, & s'en reuint avec les autres à Port Royal à fon grand regret.

Tandis que nous eftions en voyage aucun n'estoit refté dās l'habitation de Port Royal, finon le P. Enemond Maffé, & vn ieune Parisien, appellé Valentin Pageau. Ledit Pere viuoit en Hermitte bien auftere, ne voyant aucun, finon quelque fois deux, ou trois François, qui labouroyent à deux lieuës de là : & fi par fortune, quelque Sauuage paffoit. Le P. Biard tomba peu apres fon retour en vne legere maladie, mais lente, & chronique, qui donna fubiect de charité audit Pere Enemond.

On leur auoit assigné vn garçon pour les aider en leurs neces-

Q 2 fités;

fités; & ils l'auoyent accommodé bien honnestement: mais il les quitta au gros des neges, & au cœur de l'Hyuer.

Les neges commencerent le 26. de Nouembre, & auec elles (ce qui faschoit le plus) le retranchement des viures. On ne donnoit à chaque personne pour toute la sepmaine, qu'environ dix onces de pain, demy liure de lard, trois escuellées de pois, ou de febues, & vne de pruneaux. Les Iesuites n'en eurent iamais plus, ny autrement qu'un chacun de la troupe. Et est mensonge tres-impudente ce que le Factieux allegue du contraire.

Pendant tout ce temps les Sauvages ne nous venoyēt point voir, sinon rarement quelques vns de la maison de Membertou, pour nous apporter quelque present de leur chasse. C'estoit lors bonne feste,

feſte, & jouine: nos gens en repre-  
noient vn peu de courage. Ce qui  
faſchoit le plus, eſtoit l'ap-  
prehenſion du temps, quand on confi-  
deroit l'eſtendue lōgue des mauuais  
moys, qu'on auoit à paſſer.

Les Ieſuites taſchoient, & en  
priué, & en public de conſoler  
tous, & vn chacun parmy ceſte  
miſere. Et aduint, que le troiſieſ-  
me Dimēche apres Noël, auquel  
on lit l'Euangile *Vinum non habent*:  
Le P. Biard exhorta la Compagnie  
à bien eſperer, & prendre la glo-  
rieuſe vierge Marie pour aduoca-  
te enuers ſon miſericordieux Fils,  
en toutes neceſſitez, & ſpirituel-  
les, & corporelles, eſtant ainſi, que  
par ſon interceſſion iamais le vin  
de conſolation ne manque à ceux  
qui l'ont pour hoſteſſe & pour  
mere. Le ſeruice finy, le P. Biard  
ſ'adreſſant au ſieur de Biécourt,  
& luy monſtrant les compagnōs,



*Nouvelle France, & le secours qu'elle y moyenna.*

**L**E sieur de Potrin court estât reuenu en France au mois d'Aouſt del'an 1611. ainſiqu'a eſté dit cy deuant, eſuentoit de tous coſtés la trace, & le moyen de pouuoir ſecourir ſes gêts, leſquels il ſçauoit ne pouuoir long temps durer ſans renfort, & raitaillement nouueau. La peine eſtoit de trouuer quelque bon Æole, Roy des Autans Burſins, qui les vouluſt donner, non comme ils le furent à Vlyſſes, liés dans le cuir pour ne ſouffler pas, ains deliés, & de bon cours pour bouffer dans les voiles, car ſans cela point de nauire ne ſçauoit auancer. Or conſiderant que Madame la Marquiſe de Guercheuille affectionnoit extremement la conuerſion des Sauuages; qu'ell'auoit

ja procuré des aumosnes aux Iesuites, à laquelle ils faisoit fort bō accueil, & voyāt que plusieurs rares vertus brilloient en elle, il cuida qu'elle pourroit bien encliner à ceste bonn'œuvre. Il luy en parla, & ladicte Dame respondit, que volontiers ell'entreroit en l'association que le sieur Robin, & les Iesuites auoyent auecques luy pour le secours de Canada, moyennant que ce fust de la bonne volonté des associés, & qu'elle les aideroit trestous de bonn'affectiō. Vous pouuez estimer si les Iesuites deuoient resister à ceste proposition, ou si le sieur Robin en estoit malcontent, à qui ja Canada ne pesoit que trop. Ainsi donc contract fut passé d'association. Ladicte Dame estant à ce autorisée par le sieur de Liencourt premier Escuyer de sa Majesté, & Gouverneur de Paris son honnoré

ré & digne mary. Par ce contract estoit arresté qu'icelle Dame dōneroit présentement mille escus pour la cargaison d'un nauire, & moyennant ce ell'entreroit en part, & des profits que le dit nauire rapporteroit du pays, & des terres que sa Majesté auoit donné audit sieur de Potrincourt, ainsi qu'il est amplement porté dans la minute. En ce contract, le sieur de Potrincourt se reserue Port Royal & ses terres, & dit n'entendre point, qu'il entre en diuision, ny communication des autres Seigneuries, Caps, Haures, & Provinces, qu'il donne à entendre d'auoir audit pays, outre Port Royal. Or Madame la Marquise somma ledit sieur de Potrincourt de produire les papiers & instrumens, par lesquels il constast de ces siennes appartenances & domaine si grand; il s'excusa, disant, qu'il

qu'il les auoit laiffé en la nouvelle France. Ceste reſponſe fit ſoupcōner ladiçte Dame & comme, elleſt prudente, engin ne luy manqua pas pour ſe garder d'eſtre ſurpriſe: car elle fit avec le ſieur Pierre du Gua, dit de Monts, qu'il luy retrocedaſt tous les droicts, actiōs, & pretenſiōs qu'il auoit, & auoit oncques eu, en la nouvelle France à cauſe de la donation à luy faiçte par feu Henry le Grand. Item d'autre part, elle impetra lettres de ſa Majeſté à preſent regnant, par leſquelles donation luy eſt faiçte de nouueau de toutes les terres, ports & haures de la nouvelle France dés la granderiuiere, iuſques à la Floride, hormis ſeulement Port royal. Et en ceſte façon celuy qu'on euſt penſé eſtré le plus fin ſe retrouua contre ſon opinion ferré & confiné comm'en priſon dedans ſon Port royal;

royal, parce qu'en vérité, il n'a, ny n'a iamais eu autres terres, Caps, ny aures, Isles, ny continent, sinon Port Royal, & sa coste: Là où maintenant ladicte Dame tient tout le reste par double titre, sçauoir est, & de donation ou cession du sieur de Monts, & de donation nouvelle faicte par sa Majesté à présent regnant.

Or icelle craignant, que son argent ne fist naufrage auât que de monter sur mer, elle l'auoit confié entre les mains d'un Iesuite coadiuteur, qu'on enuoyoit à la nouvelle France pour aider les Prestres qui ja y estoient. Le Iesuite deuoit con signer cest argent à Dieppe entre les mains d'un marchand, quil'employast en l'achept de victuailles, marchandises, & affretement; mais il fut trop à la bonne foy. Car à la requisition du sieur de Potrin court il s'en laissa tirer

tirer quatre cēts escus fans autre caution, que d'en retirer vne cedula. Ainsi il n'y eust que six cents escus employez en tout cet affretement; Emplete bien digne de Canada.

Cen'est pastout. Lesieur de Potrincourt cōmit à l'administratiō du nauire, & maniemēt desaffaires vn certain sien seruiteur, appellé Simon Imbert, anciennement tauerrier à Paris, & alors cherchant parmy les bois de la nouvelle France de quoy payer ses creanciers. Le nauire appartenoit à vn Capitaine, appellé Nicolas l'Abbé, de Dieppe, honneste, & sage personne. Ce nauire donc ainsi équipé & freté partit de Dieppe le 31. de Decembre au le plus fort del'hyuer, & paruint heureusement à Port Royale 23. de Ianuier en l'an suiuant 1612. n'ayant consumé que deux moys en chemin.

CHA



## CHAPITRE XXI.

*Le commencement des disputes entre le sieur de Biencourt, & les Iesuites, & les causes d'icelles, l'accusation, qu'on fit de Gilbert du Thet, & sa defense.*

**L**A ioye fut grande aux se-  
cours de ceste arriuee de  
nauire pour l'estroite necessite  
ou ils se retrouoyent, & les fra-  
yeurs, qu'ils auoyent conueu de  
l'aduenir. Mais ceste resiouissance  
ne fut pas longue, le sieur de Bien-  
court n'estant point a son aise des  
que Simon Imbert, luy eust portee  
nouuelles de l'association faicte  
avec Madame la Marquise de  
Guercheuille. Or parce que le  
Iesuite Gilbert du Thet, estant  
dans le nauire, quoy qu'il ne se  
fust mesle des affaires, toutesfois

R n'a

n'auoit pas esté si borgne (comme l'on dit) qu'il n'y eust toujours veu d'un œil; comme il en auoit charge, & commandement. Iceluy doncques pour s'acquitter de son deuoir, & garder le droit, s'en alla trouuer le sieur de Biencourt, en presence du P. Biard luy-dit, Qu'il s'esmerueilloit bien fort, que Simon Imbert ayant eu l'administration de tout l'embarquement, ceneantmoins il n'auoit apporté aucun roolle, ny charte-partie, ny memoires de ce qui auoit esté embarqué, ny où, ny comment l'argent de Madame la Marquise auoit esté employé. Qu'il deuoit bien l'auoir fait au moins pour iustification de sa probité, & bonne foy mesmes, puis qu'il apportoit plusieurs marchandises qu'il aßeuroit estre à luy en propriété, & desquelles on pourroit auoir soupçon, qu'il se fust accom

commodé au detriment de la dicte Dame, & d'eux. Qu'ils ne vouloyent point l'accuser auant que de l'auoir trouué coupable, neãmoins qu'auant auffi de le reconnoistre non coupable, il y auoit bien de quoy s'enquerir en tout cela, & mesmes de ce qu'il auoit vendu à Dieppe du bled, qui luy auoit esté dōné pour l'embarquement: chose qui tournoit au grand preiudice del'habitation, laquelle defailloit principalement en victuailles. Item, qu'il comptoit sept barrils de Galette despensez durant le voyage, & il ne disoit rien que de ces sept il y en auoit deux, qu'vn certain Robert de Rouën auoit fourny pour sa part: car en ceste façon il ne falloit pas compter sur la compagnie sept barrils, ains cinq tant seulement. Qu'on supplioit ledit sieur de s'enquetter de tout l'affaire pru-

demment, & s'y conduire tousiours comme nous deuous par tout, avec charité, & retenuë. Telle fut la simple remonstrance, que luy fit le Iesuite, & le sieur de Biencourt a souuent depuis rendu tesmoignage, qu'on ne luy pouuoit indiquer ce mesnage, avec plus de modestie que lon fit. Neantmoins au lieu de faire ce dequoy on l'auoit requis, & à quoy il estoit tenu, il s'en alla rapporter le tout audit Simon Imbert, adioustant que le Iesuite coadiuteur l'auoit accusé.

Or quels conseils furent prins là dessus, & quelles menées, ou pretensions, ien'en scay rien. Tant y a, que comme de petites exhalaisons & vapeurs, qui au commencement ne sont rien, s'eleuent d'espaisses nuees, vents furieux, & horribles tempestes qui à traict de temps s'effarouchent & gastent

gastent les cāpagnes & moissons :  
 Ainsi dece peu de cause par l'agi-  
 tation de l'esprit malin se grossit  
 en vn tourbillon malencontreux  
 de discorde, qui a dissipé, & raua-  
 gé tous les fruicts, & les esperan-  
 ces de ce premier essartemēt. Car  
 Imbert luy depeignit l'association  
 faicte avec la Dame Marquise de  
 de Guercheuille comm'vn moyen  
 inuenté par les Iesuites, à fin de  
 l'expulser hors de ses amples Sei-  
 gneuries de Canada.

Or les Iesuites n'estants point  
 aises de se voir loger en si ioly pre-  
 dicament, par deux fois en pre-  
 sence du sieur de Biencourt, &  
 de toute l'habitation conuainqui-  
 rent de fausseté ledit Imbert par  
 les tesmoins mesmes qu'il alle-  
 guoit : & en la secōde le prefferent  
 tellement qu'il fut contrainct de  
 dire qu'il auoit esté yure quand il  
 auoit ainsi parlé. Desquelles veri-

tés & innocence, y a bons & authentiques actes, & tesmoignages faicts & rendus iuridiquemēt à Dieppe par deuant le Magistrat, apres le retour du nauire.



CHAPITRE XXIII.

*Vn voyage du Pere Enemond Mafé & vn autre du P. Biard.*

LA reconciliation ayant esté faicte du depuis, & toutes choses pacifiées, les Iesuites ser'adonnans à l'estude, & apprentissage du langage Sauuaginois, estimerent vn bon moyen de s'y cōtraindre, & d'apprendre mieux les vs, façons, & vie du pays, s'ils alloient, & demeuroient avec les naturels, errants, & courants avec eux par moñts & vallées; & viuants à leur mode quant au ciuil,

uil, & corporel. Ils s'offrirent à Louys Membertou, pour en ceste façon demeurer avec luy, s'il luy plaisoit l'agreer: ce qu'il accepta fort volontiers. Le P. ENÈMOND Massé, comm'il est courageux, voulut que cest' entreprinse fust pour luy; aussi fut-il iugé plus propre à cela par la cōmune voix de ceux de l'habitation, à cause de son industrie, & engin practic, idoine de trouuer tous remedes à tous inconueniens. Ils'en alla dōc avec Louys Membertou, & sa famille, au delà de la Baye Françoisè à la riuere S. Iean, & commença son nouuiat de ceste vie Nomadique, bien aspre de vray, & de fort essay.

Ceste vie est sans ordre, & sans ordinaire, sans pain, sans sel, & bien souuent avec rien; tousiours en courses, & changements, au vent, à l'air, & mauuais temps,

R 4 pour

pour toict, vne meschante cabane: pour reposer, la terre: pour reposer les crys, & chants odieux: pour remedes, la faim, & le trauail. C'estoit à la verité, vne regle bien forte. Ledit P. Enemond, à fin de garder par tout l'honnesteté religieuse auoit amené avec soy vn ieune garçō François biē gaillard, quil'aidoit, luy assistoit par tout, & luy seruoit à la messe. Mais & maistre & seruiteur tous deux se trouuerent bien tost rudement examinés par vne diete si distemperée; tout leur en-bon-point decheut; leurs forces, couleur, & gaillardise; les iambes leur deuindrent grosses & pesantes, les esprits affopis, & succeda vne fieure lente: laquelle toutesfois se passa bien tost: & depuis peu à peu ils prindrent ply, & reuindrent au-cunement à leur vigueur. Le Pere Enemond y pensa perdre la veuē  
fans

fans aucun mal des yeux: L'atrophie à mon aduis causoit ceste debilité des sens, & des esprits.

Ce temps pendant, le P. Biard demouroit à Port Royal, ayant pris avec soy vn Sauvage, lequel il nourrissoit, & s'en seruoit comme de maistre en langue Sauuagine. Il le nourrissoit, dis-jé, de ce qu'il auoit peu espargner de son ordinaire, & mesme le seruoit, parce que les Sauvages, ou de paresse, ou plustost de hautaineté de courage ne se daigneroyent faire aucuns seruice, comme d'aller à l'eau, au bois, à la cuisine, &c. d'autant que, disent-ils, cela appartient aux femmes. Il entretint donc ce Sauvage, & fut son apprêtif au lāgage trois semaines durant, mais il ne peut plus long temps, faute d'auoir dequoy le nourrir, ce qui luy fut fort grief, parce que ce Sauvage estoit de  
bon

bon naturel, & demouroit avec luy bien volontiers.

Or tandis que le P. Enemond estoit malade entre les Sauvages, arriua vn plaissant rencontre. Le dit Pere s'étant cabané à part pour cause de sa maladie, Loys Membertou le vint trouver fort en peine (comm'il monstroit,) & luy dit : Escoute Pere. Tu t'en vas mourir, ie le deuine. Escry donc à Biencourt, & à ton frere, que tu es mort de maladie, & que nous net'auons pas tué. Ie m'engarderay bien (dit le P. Enemond :) car possible apres que i'auois escrit la lettre, tu me tuerois, cependant tu porterois ta lettre d'innocence, que tu ne m'auois pas tué. Icy le Sauvage reuint à soy, & se recogneut (car il n'est pas lourd :) & se prenant à rire. Bien donc (dit-il,) prie Iesus que tu ne meure pas, à fin qu'on ne nous accuse de t'auoir

uoir faict mourir. Auffi fais-je, dit le P. Enemond, n'aye peur, ie ne mourray pas.

Sur la fin d'Aouſt d'icell' année 1612. le ſieur de Biencourt voulut aller à la Baye des Mines, à 21. ou 22. lieuës de Port Royal: de vray il y alloit bien mal en coche, dans vne pietre chaloupe, n'ayant que pour huit iours de viures, & manquant de toute autres prouiſions. Le P. Biard neantmoins s'offrit à l'accompagner, parce que ledit ſieur promettoit de s'enqueſter, & rechercher nouvelles du P. Enemond, duquel ja dés deux mois nous n'auions rien ouy, & nous nous craignons fort, qu'il ne fuſt tombé en quelque inconuenient, ou maladie.

Or quoy que ſi mal prouiſionnés, toutesfois nous n'allafmes pas ſeulement à la Baye des Mines: ainſi auffi à Chiniſtou; Champlain appelle

appelle ceste Baye, la Baye de Genes. A ce Chiniétou y a de fort belles, & grandes prairies à perte de veuë, plusieurs riuieres se deschargent dans ladicte Baye, & par aucunes d'icelles on monte bien haut pour aller à Gachepé. Les Sauuages de cest endroit peuuent monter à soixante, ou quatre vingts ames, & ne font point si vagabons, que les autres, soit pource que le lieu est plus retiré, soit qu'il est plus abondant en chasse, n'estant point de besoin d'en sortir pour viure. Le pays est pour la pluspart agreable; & à mon aduis, de grande fertilité s'il estoit cultiué. Il est dans le quarente six degré d'eleuation polaire.

A nostre retour de la dicte Baye Dieu nous preferua euidentement deux fois emmy la tempeste. Et la troiesme fut celle que  
ie

ie m'en vais raconter. Nous n'auions apporté que pour huit iours de viures, & ja y en auoit quinze de nostre despart. Le mauuais temps nous tenoit au delà de la Baye des mines, du costé de la riuiere S. Iean, si le contrastre ou contrarieté de vents eust duré, c'en estoit fait, il falloit mourir de faim, car nous n'auions rien. La nuit venuë le P. Biard persuada à la compagnie de faire vn vœu à nostre Seigneur, & à sa benoïste Mere, que s'il leur plaisoit nous donner vent propice, les quatre Sauvages qui estoient avec nous se feroient Chrestiens. Les Sauvages en furent bien contans, & ainsi le vœu fut fait. Le matin venu, le vent fut esueillé tel qu'il le nous falloit, & à son ayde nous trauerfâmes la dicte Baye, qui est de huit & lieües de large. Or arriuez à terre du costé de Port Ro-

S  
yal

yal le vent nous manqua. Et si auions marée contre nous & quinze lieües iufques à Port Royal.

A ceste caufe le fieur de Bien court nous quitta, aymant mieux s'en aller à pied avec les Sauuages : Mais il fut trompé, car auffi toft, qu'il nous eust delaiſſez, le bon temps nous reuint a l'aide du quel, & du bon courage des compagnons, nous arriuafmes ce meſme iour à Port Royal ; là où ledit fieur n'y reuint, que trois iours apres ayant prou paty. Or les Sauuages eſtoyent preſts à receuoir le S. Bapteſme, mais on n'auoit pas dequoy les nourrir quatre ou cinq iours, qu'il eust fallu pour les Catechifer. Car tout nous manquoit. On les differa iufques à ce que le nauire fut venu qu'on attendoit de iour à autre. Mais l'attente fut vayne, ainſi qu'ouirez. Et ainſi l'occafion de ce bien ſe perdit à  
noſtre

nostre grand regret.

Or le P. Biard reuenu à la maison comme il estoit bien aise d'auoir si merueilleusement euadé la mort, la faim & les orages; Aussi estoit-il en tristesse fort grande pour n'auoir sceu nouvelles aucunes de son cher Confrere le P. Enemond, qu'il aymoit vniquement. Mais Dieu le resiouyt pleinement ce mesme iour. Car comme si le rendez-vous leur eust esté donné à mesme assignation, il arriua ce mesme iour sur le vespre, sain & sauue, & chargé de merites & bonnes œuures: tant pour auoir beaucoup paty, comme pour auoir mis au Paradis quelquesames, qui estoient passées aussi tost apres le S. Baptesme. Devray il seurent tous deux grande occasion de benir d'un grand cœur leur bon Dieu, & Seigneur, qui les cōsoloit si paternellement,

& si oculairement les protegeoit  
en tout, & par tout.



## CHAPITRE XXIV.

*Ce qu'arriua l'Hyuer, & le Printemps  
suiuant, de l'an 1613.*



**L**E sieur de Biencourt  
s'attendoit totalement  
de receuoir secours de  
France auant Hyuer, voyre mes-  
me on auoit dit qu'il y auoit trois,  
ou quatre nauires en chemin, & ja  
recherchoit-on, où l'on pourroit  
loger tant & tant de biens, qui ve-  
noyent en flotte. Sur ceste con-  
fiance le sieur de Biencourt auoit  
trocqué quasi tout. Et partant se  
vit bien esbahy, quand à la Touf-  
saincts il se trouua hors de tout es-  
poir de secours pour ceste an-  
née là.

Or

Or les Iesuites, qui n'auoyent point mis cuire (comme l'on dit) sur ces imaginatiues attentes, auoyent referué dans leur magasin cinq grands poinçons de bled; quatre de pur froment, & vn d'orge qu'on leur auoit enuoyé de France pour leur particulier. Tout cela faisoit quatorze barrils de bon grain. Eux donc voyants la necessité du sieur de Biencourt, l'allerent trouuer, & luy offrirent leurs moyens de bonne volonté, & qu'il prinft tout leur bled, hors seulement deux barrils de froment, & vn d'orge, qu'ils se desferoyent referuer pour diuers accidens de necessitez, & maladies tant d'eux, que des autres. Quant au reste, qu'on n'innoueroit rien, ains à leur accoustumée ils receuroyent la distribution quotidienne à l'egal des autres. Le sieur de Biencourt accepta l'offre, & les

conditiōs, & selon icelles on commença de viure.

Ce pendant les Iesuites ayants Dieu pour appuy, ne perdoient point courage, ains selon la lumiere, & l'engin, qui leur estoit donné, pouruooyent à l'aduenir. Partant ils s'auiferent de bastir vne chaloupe, tandis que les autres demeuoyent au pres du feu à leur aise sans trauailler. Car ils preuooyent, que sans bateau, il leur conuiendroit mourir de faim apres deux mois que leur pourroit durer leur orge, parce qu'ils ne pourroyent aller sans bateau ny au gland, ny aux coques, ny aux racines, ny à la pesche, ny autre part, où seroit quelque esperance de queste. Parce que les chemins de ce país là sont les riuieres, & la mer.

Au commencement de ceste leur entreprinse de bastir vne chalou

chaloupe, on se mocquoit deux: car le cōducteur de l'œuure estoit leur garçon, qui n'en sçauoit pas plus qu'un apprentif: ses aides estoient deux Prestres, qui iamais n'auoyent faict ce mestier. Neantmoins, (disoit-on) le P. Enemond sçait tout faire, & au besoin il se trouuera bon Scieur d'ais, bon calfeutreur, & bō Architecte. Mais le P. Biard de quoy seruira-il à cela? Ne sçais-tu pas, (disoit l'autre,) que quand la chaloupe sera faicte, il luy donnera sa benediction. Ainsi causoient ils, & en auoyent beau loisir, aupres du feu. Mais les Iesuites ne perdoient point de temps à scier planches, à raboter ais, rechercher courbes, à faire estoupes des bouts de cordages qu'ils recouuroient, à courir les bois pour amasser de la resin. Que voulez-vous? A la my-Mars leur gaillarde chaloupe fut

dans l'eau équipée, parée, accommodée brauement avec l'admiration de ceux qui s'en estoient moquez ; & tout au contraire, le sieur de Biencourt, qui au commencement de l'Hyuer auoit eu trois bonnes chaloupes, à la fin ne s'en trouua du tout point, & fut contraint du bris d'icelles faire rauaude vn malotru bateau pour trois personnes au plus, qui n'eust sceu faire trois lieües continuellement en mer, qu'il ne fust pery, tant il faisoit d'eau.

Or la chaloupe estant preste, & appareillée, le P. Biard s'en alla premierement en haut contre la riuere avec leur seruiteur, & vn tiers qui se ioignist à eux, appelé Iean Baptiste Charpëtier. Ils allerent à la queste du gland, & des racines. Ces racines sont appelées en Sauuageois *Chiquebi*, & s'engendent volontiers aupres  
des

des chesnes. Elles sont comme des truffes, mais meilleures, & croissent sous terre enfilées l'une à l'autre en forme de chapelet. Il y en a beaucoup en certains endroits. Vray est qu'il est bien difficile d'aller aucune part où les Sauvages n'ayent déjà fouillé, par ainsi on n'en trouue guieres que des bien petites. Et encores faut-il bien travailler pour en viure vn iour.

Après auoir couru en haut contre la riuere pour les glands, & racines, ils'en alla à l'Eplan. Eplan ou Epelā est vn petit poisson cōme les fardines de roüē, qui venāt de la mer, fraye contre certains ruiffeaux sur le commencement d'Auril. Il y en a vn à quatre lieües de l'habitation de Port Royal, qui aucunes fois en fourmille tout en ce temps là. Pour ceste cause les Sauvages aussi s'y vont cabaner, & en vivent.

Après

Après l'Eplan succèdent les Harencs, qui frayent de mesme en vn autre riuere. Le P. Enemond Mafé entreprit ceste pesche des harencs, & apres celle-cy celle des molües, ja le mois de May estant venu. En ceste façõ, nous boutames le temps (comme l'on dit) avec les espaules; ou plus tõst avec les pieds & bras, trainants nostre miserable vie iusques à ce que le nauire arriua. Le voyage, & route duquel il nous faut reprendre de plus haut.

---

 CHAPITRE XXV.

*L'arriüee de la Sauffaye à Port Royal, &  
& de là, à S. Sauueur.*

**O**N dressoit en France vn equipage pour retirer les Ie-  
suites de Port Royal, & fonder  
vne

une nouvelle habitation de François en un autre lieu plus commode.

Le chef de cet équipage estoit le Capitaine la Saussaye ayant trente personnes, qui deuoient hyuerner sur le pays, en contant les deux Iesuites, & leur seruiteur qu'il deuoit prendre à Port Royal. Il auoit de plus avec soy deux autres Iesuites, le Pere Quantin, & Gilbert du Thet qu'il conduisoit : mais ils deuoient reuenir en France au cas que les deux de Port Royal ne fussent pas morts, de quoy on se doutoit. Tout l'équipage en contant les Matelots, montoit à 48. personnes. Le maître du nauire estoit Charles Florry de Habbe-ville, homme iudicieux, hardy & paisible. La Roynne de sa grace auoit cōtribué aux despenses quatre tentes ou pauillons du Roy, & quelques munitions

tions de guerres. Le sieur Simon le Maistre auoit vacqué serieusement à tout l'affretement & auitaillement. Et Gilbert du Thet, Iesuite coadiuteur, homme fort industrieux, nes'y estoit point esparné, de maniere qu'on estoit richement prouisionné de toutes choses pour plus d'un an. Outre les cheuaux, & les cheures qu'on y conduisoit ja pour commencement de mesnage. Le nauire estoit de cent tonneaux.

Cest equipage ainsi ordonné partit de Honfleur le 12. de Mars l'an 1613. & territ premierement au Cap de la Heue en la coste de l'Acadie, le 16. de May ayant consumé en son traiect deux mois entiers. Au Cap de la Heue ils dirent Messe, & dresserēt vne Croix, y apposants les armoiries de Madame la Marquise de Guercheuille, pour marque de possession prise

prinse en son nom. De là se remettans en mer, ils vindrent à Port Royal.

A Port Royal ils ne trouuerent que cinq personnes, sçauoir est, les deux Iesuites, leur seruiteur, l'Apothicaire Hebert, & vn autre. Le sieur de Biécourt & ses autres gens estoient tous bien loin, qui çà, qui là. Or parce que Hebert tenoit la place dudit sieur: on luy presenta les lettres de la Roynie, par lesquelles iussion estoit faicte de relascher les Iesuites, & leur permettre d'aller, où bon leur sembleroit: ainsi les Iesuites retirerent leurs hardes en bonne paix. Et tant ce iour-la, que le suiuant on fit la meilleur chere qu'on peut à Hebert, & à son compaignon, à fin que ceste venuë ne leur fust point triste. Au depart (quoy qu'ils ne füsēt point en disette:) on leur laissa vn barril de pain, & quel-

T  
ques

ques flaccons de vin, à ce que l'Adieu fust pareillement de bonne grace.

La contrariété des vents nous retint environ cinq iours à Port Royal, d'où s'esleuant vn prospere Nordest, nous partimes, en intention d'aller à la riuiera de Pentegoet, au lieu appellé *Kadesquit*, lieu qu'on auoit destiné pour la nouvelle habitation, & ayant à tel effect beaucoup de grâds auantages. Mais Dieu en disposa autrement. Car comme nous fumes au Suest de l'Isle de Menauo, le temps se change, & suruint en mer vne si espaisse brume, que nous n'y voyons pas plus de iour que de nuit. Nous apprehendions grandement ce danger, pource qu'en cest endroit y a beaucoup de brisants, & rochers, contre lesquels nous craignons de donner parmi les tenebres; le vent ne nous permet

permettant point de nous tirer hors, & nous mettre au large. Nous demeurâmes en ceste façõ deux iours & deux nuitcs, virants tantost d'un costé, tantost de l'autre comme Dieu nous inspiroit. L'affliction nous esmeut de faire prieres & vœux à Dieu à ce qu'il luy pleust nous deliurer du peril, & nous adresser à quelque bon lieu pour sa gloire. De sa bonté il nous exauça, car au soir nous cõmençames à voir les estoiles, & avec le matin les brouées se diffiperent. Nous nous recogneûmes être au deuant des monts deserts, Isle que les Sauuages appellent *Pemetiq*. Le Pilote adressa au costé Oriental de l'Isle, où il nous logea en vn beau, & grand port, & nous y rendîmes nos vœus, esleuants vne Croix, & chantans à Dieu ses louanges avec le sacrifice de la sainte Messe. Nous appellâmes

cé lieu & port Sainct Sauueur.



## CHAPITRE XXVI.

*A quelle occasion nous nous arrestames  
à Sainct Sauueur, la bonté  
du lieu.*

**O**R en ce Port icy de S. Sau-  
ueur grande contention  
s'esleua entre les Matelots, & no-  
stre equipage ou nous autres pas-  
sagers. La cause en estoit, parce  
que la charte partie, & l'accord  
passé en France portants, que les-  
dits Matelots seroyent tenus an-  
chrer en vn Port de l'Acadie, que  
nous leur nommerions; & là se-  
journer l'espace de trois mois:  
Ledit Matelots se maintenoÿt  
estre arriués en vn Port de l'Aca-  
die, & que partant ledit terme  
de trois mois deuoit courir dès  
cest'arriuée. On leur repliquoit  
que

que le Port n'estoit point celuy qu'on leur auoit nommé *Kadesquit*, & partant, que le temps ne courroit point auant qu'ils y fussent. Le Pilotes'opiniastroit là cōtre, maintenant, que iamais nauire n'estoit allé iusques à *Kadesquit*, & qu'il ne vouloit point se faire vn descouureur de nouvelles routes: il y auoit aussi faite, au nom del'Acadie, pour dire la Norrambegue, ce qui augmentoit la dispute: raisons deçà, raisons delà. Rien que plaidoyerie, mauuais augure de l'aduenir.

Sur ces contestes, des Sauuages nous firent de la fumée. Ce signal veut dire, qu'on les aille reconnoistre, si on a besoin d'eux, ce qu'on fit. Le Pilote par occasion leur dit, que les Peres de Port royal estoient en son nauire. Les Sauuages repliquerent, qu'ils verroyent bien volōtiers celuy qu'ils

auoyent cogneu y auoit deux ans, à Pentegoet. Ce cogneu, estoit le P. Biard qui les alla incontinent trouuer, & s'informât d'eux touchant la route de *Kadesquit*, leur signifia, qu'il s'y vouloit habiter. Mais (dirent-ils) si tu veux te loger en ces quartiers, que ne demores tu plustost icy avecques nous, qui auons bien vne autant belle & bonne place que *Kadesquit*? Et commencerent à luy raconter les louanges de leur demeure, assureants qu'elle estoit si saine, & si agreable, que quand les Sauvages sont malades autrepars, ils se font porter en ce lieu, & y guerissent. Ces benedictions n'esmouuoient pas beaucoup le P. Biard, parce qu'il sçauoit assez que les Sauvages ne manquoient point de ce en quoy quasi tout chacun abonde; c'est de sçauoir prifer ses denrées. Mais ils sceurēt  
bien

biē bander la machine pour l'enleuer. Car (dirent-ils) il faut que tu viennes: d'autant que Asticou nostre Sagamo-est malade à la mort, & si tu ne viens il mourra sans baptême, & n'ira pas au ciel. Tu en feras la cause, car pour luy il voudroit bien estre baptisé. Ceste raison ainsi naïvement deduite, fit estonner le P. Biard, & luy persuada totalement de s'y en aller, veu mesmes qu'il n'y auoit que trois lieuës à faire: & que pour tout il n'y entreuenoit pas plus grande perte de temps, que d'une apres disnée; ainsi il se mit dans vn de leurs cauots avec le sieur de la Mote Lieutenant, & Simon l'interprete, & s'en allerent.

Arriués aux cabanes d'Asticou, nous le trouuames malade voirement; mais non pas à mort, car ce n'estoit qu'un rheume, qui le tourmentoit: partant l'assurance de

ses forces nous donna beau loisir d'aller visiter ce lieu tant vanté, & meilleur que Kadefquit, pour vn'habitation Françoisé. Et de vray nous ne trouuâsmes point, que les Sauvages eussent eu mauuaïse raison de le haut louër, car nous mesmes nous en esmerueillions; & en ayants porté les nouvelles aux principaux de nostre equipage: & eux encores l'estants venu recognoistre tous vnanimēt consentirent, qu'il falloit s'arrester là, & ne pas chercher mieux, veu mesmement, qu'il sembloit que Dieu le nous disoit par les heureux rencontres, qui nous estoient arriüés, & par vn euident miracle, qu'il fit en la guerison d'vn enfant, de laquelle nous parlerons autre-part.

Ce lieu, est vne iolie colline esleuée doucement dessus la mer, & baignée à ses costés de deux fontai

fontaines; la terre y est effartée à vingt, ou vingt & cinq arpès, herbuë en quelques endroits presque à la hauteur d'un homme. Son aspect est au Midy & Orient, quasi à l'emboucheure de Pentegoet, & où se deschargēt plusieurs agreables, commodes, & poiffoneuses riuieres, le terroir y est noir, gras, & fertile; Le Port & Haure sont des plus beaux, qu'on puisse voir, & en endroit propre pour commander à toute la coste; le Haure spcialement est assureé comm'un estang. Car outre qu'il est reparé de la grande Isle des Mōts deserts, il l'est encores de certaines petites Islettes, qui rompent les flots & les vents, & fortifient son entrée. Il n'y a flotte, de laquelle il ne soit capable, ny si haut nauire, qui ne puisse s'approcher de terre pour descharger, iusques à la longueur d'un chable. Sa situation

tuation est à quarante quatre degrés, & vn tiers d'eleuation; position moins encores boreale, que celle de Bourdeaux.

Or estants descendus en ce dit lieu, & y ayans planté la Croix, nous commençames à trauailler, & avec le trauail commencerent aussi nos contestations, second signal, & prodige de nos mal-heurs. La cause de ces contestations, estoit d'autât que la Sauffaye, nostre Capitaine, s'amusoit trop à cultiuer la terre, & tous les principaux le pressoyent de ne point distraire en cela les ouuriers, ains de vacquer sans respit aux alogement & fortification, ce qu'il ne vouloit pas faire. De ceste cōtention en sourdirent des autres iustiques à ce que l'Anglois nous mit trestous de bon accord, ainsi que vous ouyrez tout maintenant.

C H A



dez s'ils ont bien dequoy nous quereller.

Or ces Anglois de la Virginie ont accoustumé tous les ans de venir aux Isles de Peucoit, qui sont à 25. lieües de nostre S. Sauueur à celle fin de se pourueoir de mouluës pour leur hyuer. S'y acheminants doncques selon ceste coustume en l'Esté de l'année de laquelle nous parlons 1613. aduint qu'en mer ils furent surprins de brumes, & broüillas, que nous auons dit cy deuant, s'espandre souuent l'Esté sur ces terres & mer. Pendant qu'elles durerent quelques iours, la marée les ietta insensiblement beaucoup plus loin au Nordest, qu'ils n'eussent pensé. Car ils estoient bien quatre vingts lieües plus auât dans la nouvelle France, qu'ils ne croyent, au pres de nostre port. Mais ne se cognoiffants point au lieu, à  
la

la mal'heure quelques Sauvages passerent par là, qui les allerent trouuer cuidants que ce fussent François qui nous cherchassent. les Anglois n'entendoyent rien en Sauvage: mais aux gestes, & façons de faire ils recogneurent assez qu'on leur faisoit signe, qu'il y auoit vn vaisseau là auprès, & qu'iceluy vaisseau estoit François, car ils entendoyēt le mot de Normandia, duquel il nous appellent: & aux ceremonies, que les Sauvages faisoient pour leur complaire, ils recognoissent, que c'estoyent ceremonies de courtoisie, & ciuilité Françoisse. Doncques les Anglois, qui estoyēt en necessité, & de viures, & de tout; deschirez, demy-nuds & ne questans que proye; s'enquirent diligement combien grand estoit nostre vaisseau, combien nous auions de Canons, combien de gens, &c.

V Et

Et ayants eu réponse suffisante, & qui leur plaïsoit, firent vn cry ioieux demonstrants, que c'estoit bien ce qu'ils cherchoyent, & qu'on les menast à nous : car ils ne desiroyent autre. Aussi ne faisoient-ils, mais ce n'estoit pas en la façon, que les Sauvages l'entendoient : car les Sauvages estimoient que ce fussent aucuns de nos bons amis, estants en grande peine de nous : & qui d'amitié desirassent surtout de nous voir. Par ainsi vn d'entre eux demeura dans leur nauire pour les conduire à nous ; ce qu'il fit le bon vent venu. L'Anglois dès qu'il nous découurit, commença à se préparer au combat, & ce fut alors que le bon homme de Sauvage recongneust, qu'il auoit esté trompé, donc il se print à plorer & lamenter sa faute, & maudire ceux qui l'auoyent ainsi deçeu. Souuent

uent depuis il a plouré, & demandé pardon de ceste sienne defadventure, & à nous & aux autres Sauvages; parce que les autres Sauvages vouloyent venger nostre mal'heur sur luy, pensans que de malice il en eust esté la cause.

Or nous, considerants ce nauire venir ainsi de loin à pleines voyles, ne sçauions que penser, si c'estoyent amis, ou ennemis, François ou estrangiers. A ceste cause le Pilote s'en alla au deuant dans vne chaloupe pour le recognoistre, tandis que les autres s'armoyent. La Sauffaye demeura à terre & y retint la plupart des hommes: la Mote Lieutenant, Ronseré Enseigne, & Ioubert Sergeant, & tous les plus deliberez allerent au nauire. Aussi estoit-celà où lon deuoit recognoistre les gens de bien.

Le nauire Anglois venoit plus viste qu'un dard, ayant le vent à souhait, tout paus de rouge, les pauillons d'Angleterre flottans, & trois tompettes & deux tambours faisant rage de sonner. Nostre pilote, qui estoit allé descourir ne reuint point à son nauire, parce (dit-il) que les Anglois auoyent le vent sur luy, & partant pour ne tomber en leurs mains, il s'en alla prendre le circuit d'une Isle. Tant y a qu'à ceste occasion le nauire se trouua destitué de la moitié de ses Matelots, & n'auoit autre gens de defense que dix en tout, encores n'y en auoit-il aucun de tous qui fust entendu aux combats de mer, hors le Capitaine Flory, qui de vray ne manqua ny de conduite ny de courage. Mais il auoit ny assez de temps pour se preparer, ny des gens, à cause de quoy il ne peut leuer l'anchre pour se  
defen

defengager: ce qu'est toutesfois la premiere chose qu'on doit faire és combats de la mer, combien qu'aussi en vain eust-on leué l'ancre, considéré que les voyles estoient empestrees. Car à cause que c'estoit l'Esté, & qu'on sejournoit au port sans crainte, on les auoit tendues en forme de berceau dés la Dunette iusques à la bite pour auoir ombre sur le tillac, d'où lon ne pouuoit les deffaire en si peu de temps. Mais ce malheur eust fort bonne chance: car a ceste occasion nos gents demeurèrent fort bien couuerts pendant le combat, de maniere que les Anglois n'en pouuans choisir aucun durant leur escopeterie, moins de gents furent ou tuez, ou blesez.

A l'approche, comme c'est la coustume de sommer, à dire, qui l'on est: Nos gens crièrent à la

Marinesque leur OO. Mais l'Anglois ne respondit en ce ton, ains d'un autre plus furieux, à grands coups de mosquet, & de canon. Il auoit quatorze pieces d'artillerie, & soixante soldats mosquetaires duits au nauigage, &c. venants à la charge sur les costez, sur le beau prè, à la dunette & où il falloit, à la file, & en ordre, aussi bien que gens de pied font sur terre.

La premiere escopeterie fut terrible du costé des Anglois; tout le nauire estoit en feu, & en fumée. De nostre part on respōdoit froidement, & l'artillerie estoit du tout muette. Le Capitaine Flory ciroit bien lasche le canon, lasche; mais le Canonier n'y estoit pas. Or Gilbert du Thet, qui de sa vie n'auoit esté paoureux, ny coüart, ouyant ce cry, & ne voyant personne, qui obeist, print la mesche & nous fit parler aussi haut que  
l'enne

l'ennemy. Le mal fut qu'il ne mira pas, que s'il l'eust fait, peut-estre y eust-il eu quelque chose de pis, que le bruit.

L'Anglois apres ceste premiere, & furieuse escopeterie mit son nauire de costé, & tenoit vn Anchre preparé pour accrocher nostre bite. Le Capitaine Flory fila du chable fort à propos, ce qui arresta l'ennemy, & luy fit tourner à costé: car il eust peur qu'en poursuivant on ne le voulust attirer sur des basses; despuis voyant nostre nauire à requoy, & s'estant rassuré, il recommença les approches avec escopeterie comme deuant. Ce fut en ceste seconde charge, que le Gilbert du Thet reçeut vn coup de mosquet dans le corps & tomba estendu à l'euers sur le tillac. Le Capitaine Flory fut aussi bleisé au pied, & autres trois autre part, ce qui fit faire signe, &

crier qu'on se rendoit. Aussi certès la partie n'estoit pas egale. A ce cry, l'Anglois se ietta dans son bateau pour venir à nostre nauire. Nos gents aussi par mauuais conseil, se ietterent dans le leur, pour faire à terre: car ils craignoient l'arriuée du victorieux. Le vainqueur fut plustost dans nostre nauire, qu'eux ne furent loin, & partant il se print à leur crier, qu'ils retournaissent, & pour les y contraindre tiroit sur eux. Dequoy espouuâtes deux de nos gēs se ietterent dans l'eau pour à mō aduis gagner terre à la nage, mais ils furent noyez, soit que ja ils eussent esté blesez, soit (ce qui est plus vray semblable) qu'ils fussent attaints, & percez dans l'eau. C'estoyent deux ieunes compagnons de bonne expectation, l'un de Dieppe, appelé le Moyne, l'autre dit Nepueu, de la ville de  
Beau

Beauuais: leurs corps ne comparurent que neuf iours apres. On eust moyen de les prendre & religieusement les enterrer: telle fut la prinse de nostre nauire.



## CHAPITRE XXVIII.

*Le pillage de nostre nauire, & de nos gents, les angoisses où nous estions.*

**L'**ANGLOIS victorieux s'en vint à terre, où estoient nos tentes, & alogements commencés, & fit rechercher nostre Capitaine de tous tous costés, disant, qu'il vouloit voir nos commissiōs; que ceste terre leur appartenoit, & que pour cela il s'estoyēt rués sur nous nous y trouuâts, neantmoins que si nous faisons apparoirre de nostre bonne foy, & que nous fussions là venus sous l'autorité de nostre

nostre Prince, qu'ils y auroyent esgard, ne voulants en rien controuvenir à la bonne confederation de nos deux Rois. Le malheur fut qu'on ne trouua point la Sauffaye, à l'occasion de quoy l'Anglois fin, & subtil se faisit de ses coffres, les crocheta industrieusement, & y ayant trouué nos commissiōs, & lettres rōyaux, les faisit; puis remettant toutes les besongnes en sa place, chascque chose tout ainsi qu'il l'auoit trouuée, referma lesdits coffres gentiment. Le lendemain la Sauffaye estant venu, le Capitaine Anglois, qui sçauoit fort bien sa leçon, l'accueillit humainement, & luy fit les premieres interrogats avec belles ceremonies: Puis vint au point: luy demandant ses commissiōs, à celle fin qu'il n'y eust aucun doute, quand reellement on verroit, & considereroit les paroles, & autorité

torité du roy nostre SIRE. La Sauffaye respondit que ses lettres estoient dans ses coffres. On luy apporta ses coffres, & auant qu'il les ouurist avec ses clefs, on l'aduisa qu'il regardast bien si personne y auroit touché: car quant à eux ils y alloient fort simplement. La Sauffaye recognoissoit tout estre en fort bon ordre, mais malheur! il n'y retrouuoit pas ses lettres. Icy le Capitaine Anglois chargea de mine, & de ton, & se refroidissant comm'il falloit, quoy donc (dit-il) vous nous imposez icy? Vous donnez à entendre qu'avez commission de vostre Roy, & n'en pouuez produire aucun témoignage? Vous estes des Forbās & Pirates trestous; vous meritez la mort. Et dès lors, il fit la part du butin aux soldats: En quoy il consuma toute l'apres-dînée. Nous de la terre considerions le guastillement

pillement de tous nos biens: car les Anglois nous laissoyent à terre, eux se tenants en mer, & ayâts ioints par ensemble nos vaisseaux au leur, car nous-en auions deux, sçauoir est nostre nauire, & vne barque construicte sur le lieu, & equippee de neuf. Nous estions reduits en piteux estat: mais ce n'estoit pas la fin. Le iour suiuant on vint à terre, & on nous pillà encores ce qu'y auions: non pas tout du commencement, ains à passades, & à chafque fois qu'on descēdoit à terre, tousiours quelque detrouffe de nos manteaux, habits, & autres choses. Vne fois on fit quelques violences, & atrocitez de traictement sur la personne de deux de nos gents, ce qui espouuanta tellemēt vne partie des autres, qu'ils s'enfuirent par les bois comme pauures bestes esgarées, demy nuds, & sans aucuns

aucuns viures, ne ſçachants ce qu'ils pourroyent deuenir.

Venons aux Iefuites. Il vous ay dit, que Gilbert du Thet fut outré d'une mouſquetade durant le combat. Les Anglois entrans dans le nauire le mirent entre les mains de leur Chirurgien & luy, & tous les autres bleſſés. Ce Chirurgien eſtoit Catholique, & recognu pour tel; & perſonne fort charitable, & qui nous a faiſt mille bons offices. Or le P. Biard ayant ſceu la bleſſure de Gilbert du Thet fit demander au Capitaine, que les bleſſés fuſſent portés à terre, ce qui fut accordé, & par ainſi ledit Gilbert euſt le moyen de ſe confeſſer, & de benir & louer Dieu iuſte, & miſericordieux en la Compagnie de ſes Freres, mourât entre leurs mains. Ce qu'il fit avec grande conſtance, reſignation, & deuotion;

X tion;

tion, vingt & quatre heures apres sa blessure, il eust son souhait, car au despart de Hontleur, en presence de tout l'equipage il auoit hauffé les mains, & les yeux vers le Ciel priant Dieu, qu'il ne reuint iamais plus en France, ains qu'il mourust trauaillât à la conqueste des ames, & au salut des Sauuages. Il fut enterré le mesme iour au pied d'vn grande Croix que nous auions dressée du commencement.

Les Iesuites n'estoyent iusques alors recognus des Anglois, sinon que pour Prestres. Or le P. Biard & le P. Enemond Massé s'en allerēt au nauire parler au Capitaine Anglois, & luy expliquerēt ouuertement comm'ils estoyēt Iesuites, venus en ces quartiers-là pour la cōuersiō des Sauuages, puis le supplierent par le sang de celuy, qu'il recognoissoit pour Sauueur, &  
par

par les misericordes qu'il en attendoit, qu'il luy pleust auoir pitié de ces pauvres François, sur lesquels Dieu luy auoit donné puissance, & qu'en leur misere il recognust combien les affaires de ce monde varient: qu'il luy pleust leur donner & leur moyenner retour en leur pays de France. Le Capitaine les ouyt fort paisiblement, & leur respondit avec pareil honneur: mais (dit-il) dissimulant, ie m'estonne fort comme vous autres Iesuites, lesquels on tient communement pour gens de conscience, & de Religion, vous vous retrouuiez icy, neantmoins en la compagnie des forbans, & picoreurs, gens sans adueu & sans loy, ny honneur. Le P. Biard respondit & preuua avec tant d'arguments, que toute leur troupe estoit de gens de bien, & recommandés par sa Majesté

tres-Chrestienne : & réfuta si per-  
empointement toutes objections  
contraires, que le Capitaine An-  
glois fut constrainct de faire fem-  
blant, qu'il s'y accorderoit, vaincu  
par ses raisons. Certes (adiousta-  
il) il y a bien eu de la faute, à ce  
que ie voy, d'ainfi perdre vos let-  
tres. Neantmoins ie traicteray de  
vostre retour avec vostre Capi-  
taine, & dès lors iusques au de-  
part, il fit tousiours manger à sa  
table lesdits deux Peres, leur mō-  
strant beaucoup de respect & hō-  
nesteté. Or il auoit vne espine au  
pied, qui le tourmentoit ; c'estoit  
le Pilote, & les Matelots, qui e-  
stoyent euadés, & desquels il ne  
pouuoit sçauoir nouvelles. Ce Pi-  
lote appellé le Bailleur, de la vil-  
le de Roüen, s'en estant allé pour  
reconoistre (ainfi que vous a esté  
dit) ne peut point retourner à  
temps au nauire pour le defēdre,  
& par

& partant il retira sa chaloupe à l'escart, & la nuit venuë print encores avec soy les autres Matelots, & se mit en sauueté hors la veuë, & le pouuoir des Anglois. De nuict il nous venoit trouuer pour auiser avecques nous ce qui seroit de faire. Il fit en particulier ce bon office aux Iesuites: car il vint trouuer le P. Biard, & le prenant par la main le coniura de ne se point meffier de luy, pource qu'il estoit de la Pretenduë, l'asseurant qu'il ne manqueroit ny à luy, ny a aucun des Peres: & qu'il supplioit Dieu, que tout ainsi il ne l'abandonnast point, comm'il le disoit de cœur sincere. Le P. Biard le remercia de bonne affection, & luy promit de se souuenir de ceste si bonne volonté: il luy dit neantmoins qu'il ne vouloit encores penser à soy, iusques à ce qu'il vit tous les autres en beau

chemin. Que lors il deuiendroit ce qu'à Dieu plairoit, admonnestant ledit Pilote de se garder de tomber és mains des Anglois: parce que le Capitaine buttoit fort à le pouuoir attraper. Ledit Pilote fit sagement son profit de cest aduertissement, & de celui des autres. Car de là à deux ou trois iours, il passa à la barbe des Anglois, comme se sauuant, & s'en allant chercher nauire, & leur disant que ce n'estoit pas pour ceste fois là, qu'il le falloit attēdre. Mais il se retira seulement derriere quelques Isles non loin de là pour y estre aux escoutes & considerer quelle fortune nous arriueroit. Cela fit à mon aduis, que le Capitaine Anglois se resolut plustost à ne nous pas faire pis, toutesfois il en auoit quelque volōté, ce que ie ne sçay. De vray par les coniectures de ce que nous auons experimenté

rimēté depuis, il estoit bien Capitaine fort sage & rusé, mais neātmoins gentil-homme ayāt le courage noble: ses gents aussi n'estoyēt point inhumains, ny cruels contre personne. de nous.

On ne sçauroit on croire les angoisses ausquelles nous estions en ce temps, car nous ne sçauions où donner de la teste. Du costé des Anglois, nous n'attendions que la mort, ou du moins la feruitude: aussi d'arrester sur le pays, & viure parmi les Sauuages à leur façon tout vn an entier, & tant de gens, nous sembloit estre vne mort bien longue. & miserable. Ces bons Sauuages ayants ouy nostre defastre s'en vindrent à nous, & nous offroyent leur possible, prōmettants de nous alimenter durant l'Hyuer, & mostrants vne grande cōpassion. Mais nous ne pouuions pas esperer mieux,

X 4 qu'ils

qu'ils n'ont. Aussi de trouver autres expedients en vn tel desert: nous n'en voyons point. Voicy en fin comme Dieu nous pourueut.



### CHAPITRE XXIX.

*Les expedients trouuez pour reuenir en France, & comme trente de nos gens y arriuerent apres plusieurs trauaux.*

**L**E Capitaine Anglois appellé Samuel Argal, & son Lieutenant, dit Guillaume Turnel, commencerent à traicter de nostre retour selon leur promesse avec nostre Capitaine la Sauffaye. Lés Anglois offroyent des conditions bien iniques, mais pour le faire court, la conclusion fut qu'vne

ne chaloupe nous restant de deux, q̄ nous en auions, ils nous en l'aiferoient vne, & qu'avec icelle nous allaffions où Dieu nous conduiroit. Le Capitaine Anglois, cauteleux qu'il est; voulut auoir vn escrit, signé de la main de la Sauffaye, par lequel il tesmoignast, que c'estoit de son choix, que ce parti auoit esté prins.

Ceste conclusion ouye, le P. Biard s'en alla trouuer le dit Capitaine, & luy representa, qu'ils restoyent trente personnes, & qu'il estoit impossible que tant de gens peussent estre entassez dans vn si petit vaisseau, tant s'en faut qu'ils peussent dans iceluy faire cent cinquante lieües, & trauerser des bayes de dix & douze lieües, comme il leur conuenoit faire, auant que trouuer aucun uire François, auquel ils se peussent refugier: que cela estoit manifeste

nifestement nous ietter à la mort, & au desespoir. L'Anglois respondit, q̄ la Sauffaye ne le croyoit pas ainsi: mais que si on vouloit descharger ladicte chaloupe, qu'il en ouuriroit bien vn moyen: qu'il conduiroit à la Virginie les artisans qui voudroyent y venir sous promesse, qu'on ne les forceroit point en leur Religion, & que, apres vn an de seruice, on les feroit repasser en France. Trois accepterent ceste offre.

Pareillement le sieur de la Motte dès le commencement auoit consenti de s'en aller à la Virginie avec ledit Capitaine Anglois, qui l'honnoit beaucoup, parce qu'il l'auoit trouué l'espée au poing, & voyoit en luy plusieurs autres bōnes qualitez, ce qui profitoit de beaucoup à toute nostre troupe. On luy auoit aussi permis de mener avec soy aucuns, qui de mesme

me seroyent asseurez sous sa fa-  
 ueur. Le Capitaine Flory se reso-  
 lut pareillement detenter la mes-  
 me fortune, parce qu'on luy don-  
 noit esperance qu'il y pourroit re-  
 couurer son nauire. Le P. Biard  
 pria, que quatre qu'ils estoyent,  
 sçauoir est deux Iesuites, & deux  
 autres fussent portez aux Isles de  
 Pencoit, & que là on les recom-  
 mandaist aux pescheurs Anglois,  
 qui y sont d'ordinaire, à celle fin  
 que par leur moyen ils peussent  
 repasser en France, ce que le Ca-  
 pitaine Anglois luy octroya fort  
 volontiers.

En ceste façon la chaloupe se  
 trouua competemment deschar-  
 gée, & toute nostre troupe fut di-  
 uisée en trois egales bandes : Car  
 quinze estoyent avec la Pilote :  
 quinze restoyent avec les An-  
 glois ; & quinze entroyent dans la  
 chaloupe accordée. De ces quin-

ze

ze le P. Enemond Mafé en estoit l'un, car le choix ayant esté baillé à la troupe de ceux, qui deuoient entrer dans la chaloupe à ce qu'ils peussent eslire de tous les trois Iesuites celui qu'ils aimeroient mieux pour leur faire compagnie; ce fut luy, qu'ils agreerent le plus.

Ceste chaloupe donc fut deliurée entre les mains de la Sauffaye, & dudit Enemond Mafé, Iesuite, que le Capitaine Anglois hōnora beaucoup. Il la liura quelque peu amonitionnée de viures, & autres prouisions. Mais nos pauvres gens furent bien en peine, quand il la fallut conduire: car ils n'estoyent pour tout, que deux, ou trois mariniers, & iceux n'auoient ny carte, ny cognoissance des lieux. En ceste destresse Dieu les secourut fort à poinct: car le Pilote, qui auoit mis ses gens en seurté,

feurté, defireux de ſçauoir en quel eſtat eſtoit le reſte de la troupe, ſe deguiſa en Sauuage & ſ'en vint eſpier ſur les lieux. L'Ange de Dieu le conduiſit par le bon endroit; car il rencontra tout à propos ceſte chaloupe, qui ſ'en alloit, & ne ſçauoit comment ceſte bonne fortune parut de ſi bon augure aux rencontres, qu'ils ſ'aſſeurerent dès lors, que Dieu leur vouloit faire miſericorde, meſmes que pour ſurcroit de grace, ils firent vne fort belle peſche de gros Aumars ou Canchres de mer, & les Sauuages leur donnerent liberalement force oyſeaux, & poiſſons, & de tout ce qu'ils auoyent avec grande ſignification de compaſſion.

En ceſte façon ils ſe vindrēt ioin-  
dre à la chaloupe des Matelots,  
& de compagnie gagnerent l'Isle  
de Menano. C'eſt' Isle eſt à l'em-

Y bou

boucheure de la Baye Françoise, & d'icelle iusques à l'Isle Longue, où falloit qu'ils trauerassent dix lieües de pleine mer fort fascheuses à cause des grandes marées, qui y courent, & bouillent : & de mal'heur, mauuais temps les retint icy huit, ou neuf iours. Leurs maux & apprehensions les firent recourir à Dieu par vœus, & prieres, qui furent exaucées, comme il parut par le beau temps qui vint selon leur souhait : à la faueur duquel ils paruiurent à l'Isle Longue, où pour tenir leur promesse ils plantèrent vne Croix, celebrerent la Saincte Messe, & firent vne processio. Là aussi Dieu leur auoit préparé vn magasin : car ils y trouuerent vn bon monceau de sel, que le sieur de Biencourt y auoit autrefois delaisé & pour l'employer ils firent vne fort bonne, & heureuse pesche. Ainsi pro-  
uision

uiffionnez ils passerēt au Cap Forchu, auquel lieu ils trouurent le Sagamo Louys Membertou, qui fit grand accueil au P. Enemond Mafé, & le vouloit retenir à toute force. Mais ledit Pere s'excusa sur la neceffité de ne point delaisser fa compagnie. Le Sauuage leur fit à trestous Tabagie d'vn Orignac, ce qui leur fit grand bien, & en doublerent plus ioyeuſement depuis le Cap de Sable. Eſtants ja proches du Port au Mouton, ils eurent au deuant d'eux quatre chaloupes de Sauuages, qui reuenoyent de la trocque. C'estoit Roland, & autres Sagamos, qui auſſi tost recogneurent ledit P. Enemond, & luy firent leurs liberalitez bien grandes certes: demie Galette de pain à chacun des cōpagnons, & vne entiere à luy. C'estoit le monde renuersé, les Sauuages fourniffoient du pain, aux

François gratuitement. Ce pain sembloit de la Manne à nos tribulez: car de trois semaines ils n'en auoyent mangé. Et pour le comble de iouhait, les Sauvages leur dirent, que non guieres loin de là y auoit deux nauires François, l'vn à Sezambre, & l'autre à Passepec. Ce qui fit diligenter nos Pelerins, à ce qu'ils ne les perdissent.

Ces deux nauires estoient Malloüins, l'vn appartenant au Jeune Dupont, duquel nous auons souuent parlé cy deuant, d'environ cinquante tonneaux seulement: le Capitaine Vible Bullo commandoit à l'autre, qui estoit de cent tonneaux, & (de bon augure) s'appelloit le Sauueur. Chacun de ces deux print sa moitié de toute la troupe, mais ceux du petit vaisseau pâtirent beaucoup: car tout leur defailloit: place, viures, eau: & furent horriblement agitez de  
 tempe

tempestes & contrarieté de vents: nostre meschef neantmoins arriva prosperemēt pour ce vaisseau, parce qu'il auoit perdu beaucoup de ses gens, & à peine s'en fut-ils peu reuenir sans ce recontre, & nouveau renfort des nos desbandez.

Au grand vaisseau, appelé *le Sauueur*, on fut mieux, mesmes que les Matelots furent si charitables, que de leur propre gré ils retrancherent leur ordinaire, & quitterent plusieurs honnes places pour accommoder leurs hostes. Le P. Enemond Mafé fut retiré en cestuy-cy, & le Pilote Alain Yeon luy fit beaucoup de charitez. Ils furent accueillis pareillement de tempestes, & experimenterent estre vray, ce qu'on dit du feu S. Elme, où Freres consolants, que quand ils apparoissent deux à la fois, c'est bon signe. Car deux ap-

parurēt vn quart d'heure sur leurs Antennes, & bien tost apres les bourrasques & furies de mer s'accoiferent.

Tous les deux nauires arriuerent en sauueté à S. Malo, quasi en mesme temps quoy que le Sauueur fust parti douze iours plus tard. La ioye, qu'ils receurent vous la pouuez estimer, repassant par la memoire les dangers dont ils se voyoyent eschapper. Le P. Enemond Mafé, & toute la troupe se loüent beaucoup de l'humanité & bon accueil, qu'ils receurent en ladicte ville de Saint Malo, de mon Seigneur l'Euesque, de Monsieur le Gouverneur, de MM. les Magistrats, Marchands, & generalement de tous.



neaux, & vne barque de douze tonneaux, laquelle pareillement ils tenoyét de nous, & ne la nous auoyent point voulu quitter, pour fournir à nostre retour. Ils remplirent ces trois vaisseaux de leurs gens, & nous partagerent entre eux. Le sieur de la Mote, le Capitaine Flory, & le reste d'une moitié faisant en tout huit personnes, furent logez en la Capitanesse, & les autres en nombre de sept, demeurèrent dans le nauire captif; duquel le Lieutenant Turnel estoit fait Capitaine.

Or pour commencement de malheur, on ne conduisit point les Iesuites aux Isles de Peucoit, selon la promesse, ains on les mena droit à la Virginie avec le reste de la troupe, laquelle on consolait par belles esperances d'autant que (disoit-on) le Mareschal de la Virginie, qui a toute char-

ge

ge, & autorité de iurisdiction, estoit grand amy des François, cōme ayant obtenu tous les principaux honneurs par la recommandation de feu Henry le Grand, & ayant esté son soldat, & son pensionnaire. Cela nous preschoit on souuent.

Mais nos prescheurs ne prenoyent pas leur texte de l'Euangile. Car ce beau Mareschal, qui à leur dire auoit le fil, & la trempe si François, ayant ouy nouvelles de nous, ne parloit que de harts & gibets, & de nous faire pendre trestous. L'espouuante nous en fut donnée, & aucuns en perdirent le repos, ne s'attendants plus qu'à monter ignominieusement par vne eschelle, & deualer miserablement par vne corde. Mais le Capitaine Argal se mōstra genereux à nous defendre: car il refiſta audit Mareschal, opposant la  
 foy

foy par luy donnée. Et comm'il se vid trop foible en ceste oppoſitiō; il publia nos commiſſions, & lettres Royaux, dont ie vous ay parlé cy deuant, qu'il auoit ſubtilement enleué des coffres de la Sauſſaye. Et c'eſt par ce moyen que nous auons ſceu qu'il auoit vſé de telle rufe, car autrement nous n'en euſſions peu rien deſcouvrir. Le Mareſchal voyant ces autoritez de ſa Maieſté tres-Chreſtienne, & la reſolution du Capitaine, n'oſa paſſer plus outre, ainſi apres quelques iours & quelques autres apprehenſions, on nous fit ſçauoir, que parole nous ſeroit gardée.

Or comment on nous la garderoit, & quel moyen on nous trouueroit de nous renuoyer en France, c'eſtoit vne grande queſtion. Le General, le Mareſchal & tous les Principaux chefs de la Virginie ſ'asſemblerent en Conſeil.

Sur

Sur icelle le resultat & conclusion des opinions fut de pis faire que iamais, puis qu'il leur sembloit d'en auoir le moyen. Car il fut ordonné que le Capitaine Argal avec les trois vaisseaux retourneroit en la nouuellé France, pilleroit, & raseroit toutes les fortresses, & habitations des François qu'il trouueroit en toute la coste iusques à Cap Breton : c'est à dire iusques au 46. degré, & demy : (parce qu'ils pretendent à tout tât de pays : qu'il feroit pendre la Sauffaye, & tous ceux de ses gens, lesquels il trouueroit estre demeurez dans ces confins ; pilleroit de mesme tous les vaisseaux, qu'il rencontreroit, trouuant toutes-fois moyen aux personnes de se pouuoir retirer en France : en cas qu'ils ne fissent point de resistance ; & qu'on nous mettroit nous autres vieux prisonniers en compagnie

pagnie de ceux à qui en ceste façon lon feroit grace de la vie. Telle fut la deliberation. Mais Dieu estoit par dessus, & cōme vous orrés, il en disposa autrement, quant à plusieurs articles.

Selon ceste conclusion, Argal reprint vn'autrefois la route de la nouvelle France, plus fort que deuāt, car il auoit trois vaisseaux, & avec meilleure esperance: parce que le butin, qu'il auoit faict sur nous luy accroissoit, & la cupidité & l'espoir. Il ne print cependant avec soy la moitié de nos gens, ie ne scay pourquoy. Dans son vaisseau estoit le Capitaine Flory, & quatre autres: dans celui du Lieutenant Turnel (qui estoit le nostre captif) les deux Iesuites, & vn garçon.

Le premiér lieu où ils tirèrent fut S. Sauueur. Car ils s'attendoyēt d'y trouuer la Sauffaye: & vn nauire

uire nouvellement venu. Ils furent trompez, d'autant que la Sauffaye estoit en France, ainsi qu'a esté dit: ils bruslerent nos fortifications, & abattirent nos Croix, en dressants vne pour marque, qu'ils se faiffoyēt du pays, comme Seigneurs.

Ceste Croix portoit le nom graué du Roy de la grande Bretagne. Ils pendirent aussi vn de leurs hommes, pour cause d'une conspiration au mesme endroit, où huit iours au parauant ils auoyent abbatu la premiere de nos Croix.

De sainct Sauueur ils adresserent à S. Croix, ancienne habitation du sieur de Monts, & parce qu'ils auoyent sceu, que le P. Biard y auoit esté, Argal vouloit qu'il les y conduisit, mais ledit Pere ne le voulut point, ce qui le mit entierement en la disgrace dudit

Z Argal,

Argal, & en grand danger de fa-  
vie. Ce neantmoins Argal roda  
tant en haut qu'en bas, & recher-  
cha tant tous leurs endroits, les  
confrontans avec les cartes, qu'il  
nous auoit prinſes, qu'en fin il la  
trouua de foy-mefme; il en enle-  
ua vn bon monceau de ſel, qu'il y  
trouua, bruſſa l'habitation, & de-  
ſtruiſit toutes les marques du nō  
& droict de France, ainſi qu'il  
auoit eu commandement.

CHAPITRE XXXII.

*La prinſe, & incendie de Port Royal,  
deux grands dangers du P. Biard.*

LE Capitaine Argal ayant rui-  
né ſaincte Croix; ne ſçauoit  
comment adreſſer, & faire voi-  
le à Port Royal ſelon la commiſ-  
ſion qu'il en auoit, d'autant qu'il  
dou

doutoit de s'aller engouffrer en si dangereuse plage sans conducteur bien cognoissant des lieux, & par l'exemple frais, qu'il auoit du P. Biard, il n'osoit attendre qu'aucun François l'y voulust conduire, ou l'y conseiller sincerement. A ceste cause il se mit en queste de quelque Sauvage, & fit tant par ses courses, embusches, enquestes, & industries, qu'il surprint le Sagamo, homme tresexperimenté, & entendant au fait du pays; à la conduite d'iceluy il vint à Port Royal. Or il y eust eu là sans doue de mal-heur pour le regard des François, parce que l'Anglois entrant à la Lune, dans le Port comm'il fit, & venāt anchrer à la veuë de l'habitation à plus de deux lieuës loïn, si les François eussent veillé, ils auoyēt beau moyen ou de se preparer au combat, ou de se delbagager: car à

cause de la marée, l'Anglois ne fut deuant l'habitation qu'à dix, ou onze heures du iour suiuant. Je ne sçay ce qu'on fit. Tant y a que l'Anglois mettant pied à terre ne trouua personne dans le fort, & vit des souliers & des hardes esparfes. Par ainsi il eust double ioye en ceste prinse: l'vne qu'il ne trouua aucune resistance, ce que iamais il n'eust pensé; l'autre qu'il rencontra vn assez bon butin, à quoy il ne s'attendoit pas.

Ce rencontre de butin non attendu, pensa couster la vie au P. Biard: voicy comment. Les Anglois ayant ja perdu beaucoup de temps à chercher sainte Croix: & despuis à attrapper vn Sauvage, qui fust leur conducteur, le Lieutenāt Turnel estoit d'aduis de laisser le voyage de Port Royal, & s'en retourner au plustost à la Virginie, alleguant pour raisons, que le lieu estoit

estoit tres-dangereux, & la saison par trop auancée (car c'estoit la fin d'Octobre,) & qu'au bout de tant de peines, ils n'y auroit point de profit, parce qu'on n'y troueroit rien, sinon misere, & la haine des François, qu'ils s'acqueroyent bien meritoirement par le bruslement qu'ils y alloient faire, sans recompense d'aucun emolument. Le Lieutenant Turnel auoit ouy ces raisons du P. Biard, avec lequel il prenoit souuēt plaisir de deuiser, & les estimoit fort valides. Or le Capitaine Argal ayant eu le bō-heur d'une facile entrée, & depuis dans Port Royal (ainsi qu'a esté dit) vn assez bon butin, en viures, hardes, & vtensiles dans l'habitation; il reprochoit à son dit Lieutenant, son conseil, & la croyance qu'il auoit eu au Iesuite: & mesmes pour ceste cause luy faisoit moindre part de la pro-

ye. Le Lieutenant en estoit en grande cholere, & d'autant plus qu'on l'auoit tousiours en reputation d'homme d'esprit, & de bon conseil, de quoy il se voyoit deceu à l'occasion comm'il pensoit, du Iesuite.

Or il y auoit vn Puritain Anglois, maistre du grand nauire, plus malin que tous les autres, diffimulé neantmoins, car ils faisoit les plus beaux semblants du monde : mais les autres Anglois nous aduertissoiēt de ne no<sup>b</sup> point fier en luy, d'autant qu'il estoit malignement enuenimé contre nous. Cestuy cy donc voyant son coup, persuadoit au Capitaine, & au Lieutenant, lesquels il voyoit esmeus, d'abandonner à terre le Iesuite, disant, qu'il estoit estoit indigne que les Anglois, luy donnassent des viures, puis qu'il les auoit voulu empescher d'en auoir,  
&

& mille autres raisons qu'il alleguoit. Je neſçay qui ſecouruſt tant à propos le Jeſuite en ce danger, que ſa ſimplicité. Car tout de meſme, que s'il euſt eſté bien fauoriſé, & qu'il euſt peu beaucoup enuers ledit Anglois, il ſe mit à genoux deuât le Capitaine par deux diuerſes fois, & à deux diuerſes occaſions, à celle fin de le flechir à miſericorde enuers les François du dit Port Royal eſgarés par les bois, & pour luy perſuader de leur laiſſer quelques viures, leur chaloupe, & quelque autre moyen de paſſer l'Hyuer. Et voyez combien différentes petitions on faiſoit audit Capitaine : car au meſme temps, que le P. Biard le ſupplioit ainſi pour les François, vn François crioit de loin avec outrages, & iniures tres indignes à haute voix, qu'il le falloit maſſacrer. Or Argal (qui eſt d'vn cœur

Z 4 noble,)

noble,) voyant ceste tant fyncere affection du Iefuite, & de l'autre costé ceste tant bestiale & enragée inhumanité de ce François, laquelle ne recognoissoit ny sa propre nation, ny biens-faiçts, ny Religion, ny estoit domtée par l'affliction & verges de Dieu, estima que ce luy seroit tousiours reproche, & impropre, si sans iugement, & sans auoir ouy parties, il venoit à delaisser pour vne accusation subtile, celuy à qui il auoit donné sa parole. Et par ainsi reietta tout ensemble, & la suasion del'Anglois, & la forcenerie du François, d'autant plus appaisé enuers le Iesuiste, que plus il le voyoit attaqué sans qu'il remarquaft en luy changement, ou alteration.

Or le dit Capitaine ayant enléué de Port Royal tout ce qui luy sembla commode, iusques aux  
ais,

ais, verroils, ferrures, & cloux; il y mit le feu. Chose certes bien pitoyable, car dans vn'heure ou deux on vit reduit en cendres le trauail & despense de plusieurs années & personnes de merite. Et plaife à nostre Seigneur que ce mesme feu ay tellement destruit tous les pechés, qui peuuent auoir esté commis en ceste place, que iamais ils ne resuscitent plus en aucune part, ny ne prouoquent la iuste & redoutable vengeance de nostre Dieu. L'Anglois (comme i'ay dit autre part) effaçoit par tout, tous monuments, & indices de la puissance Françoise: ce qu'il n'oublia pas icy iusques à faire vser du pic, & ciseau sur vne grosse & massiue pierre, en laquelle estoyent entaillés les nōs du sieur de Monts, & autres Capitaines avec les fleurs de lys. Ce faict, il leua l'anchre pour s'en aller; mais  
il

il fut retenu par le mauuais temps à l'emboucheure du Port trois, ou quatre iours.

Tandis qu'il feiournoit icy à l'Anchre, vn François de ceux dudit Port demanda de parler; ce quiluy fut accordé. Or entre las bōs affaires, que ce beau parlementateur vint traicter, fut de dire au Capitaine Anglois, qu'il s'esmerueilloit bien fort, comment il n'auoit pieça deliuré le monde du pernecieux Iesuite, qui estoit en ses nauires. Si ce n'estoit, peut-estre que le mal-heur l'y conseruast pour reuancher les François par quelque trahison meschante, que ledit Iesuite ioueroit à son coup, & occasion. Car c'estoit (disoit-il) vn vray, & naturel Espagnol, qui ayant commis plusieurs forfaitcs en France, à cause desquels il en estoit fuitif, leur auoit encores donné beau-  
coup

coup de scandales à Port Royal, & qu'il ne falloit aucunement douter, qu'encores ne fit-il pis aux Anglois. Argal oyant dire, que le P. Biard estoit naturel Espagnol, ne le pouuoit croire; mais on luy donna cest'accusation par escrit, & soubigné decinq ou six: & le pressoit-on fort à ce qu'il iettaft en terre à l'abandon ledit P. Biard. Mais tant plus qu'on l'en pressoit, tant moins l'Anglois y consentoit, parce que y consentant il ne pouuoit fuir le deshonneur d'auoir manqué de foy, & de iustice; là où le gardant pour la Virginie, il s'attendoit de l'y faire mourir en acquerant loüange de fidelité à son office, & de patience à supporter. Car en communiquant au Maréchal ceste deposition des François, & adioustant par dessus comme ledit Pere n'auoit voulu monstrier l'Isle S. Croix

Croix, & auoit tafché de diuertir les Anglois d'aller à Port Royal; il n'auoit garde defchapper des mains du Mareschal, desquelles à peine l'auoit-on peu arracher, lors mesme, qu'on n'auoit aucune prinse sur luy. Ainsi Dieu le voulut sauuer pour lors, & encore pl<sup>9</sup> merueilleusement despuis, comme vous orrez. Cependant vous remarquerez fagement iusques à quelle rage le malin esprit agite ceux, qui se vendent à luy, & combien il faut estre reserué à croire les delations & detractiōs, puis que le P. Biard auoit vesçu dans Port Royal, & auoit tousiours esté notoirement recogneu pour ce qu'il est, c'est à dire bon François naturel, & qui iamais ne fut en Espagne ny luy, ny son pere, ou mere, ou aucun de ses parens. Or que ce neantmoins vn François se soit trouué si possédé par l'esprit  
fan

fanguinaire, que pour le faire mourir il soit venu à l'imposturer si furieusement, & receuant le chastiment de Dieu n'en aye fait autre profit, que de se prostituer si desesperement à Sathan, & à calomnie, cela surpasse toute apprehension commune de malice, & à peine peut-on concevoir, qu'un homme puisse deuenir si vendu, & si desesperement afferui à peché.



CHAPITRE XXXI.

*Le depart de Port Royal, les diuerses auentures des nauires; & comme nous fusmes contraints de relascher aux Açores.*

**L**E neuuiesme de Nouembre de ceste année 1613. les Anglois partirēt de Port Royal en intention de s'aller rendre à

Aa leur

leur Virginie, & y iouir du butin l'hyuer suiuant. Or dés ce temps le Lieutenant Turnel, ne regardoit plus le P. Biard, que comme vn pendar abominable : il le detestoit encores d'auantage, quand il repenfoit au passé : car par le passé, il auoit faict estat de le priser, & l'aymer pour sa naïfue simplicité, & ouuerte candeur. Mais ayant veu le tesmoignage par escrit de tant de François, qui l'afseuroyent estre naturel Espagnol, & meschant homme, il aimoit mieux croire, que le Iesuite fust menteur, que non pas tant d'autres, qui l'accuoyent. Par ainsi il haïssoit d'autant plus irreconciliablement ceste si profonde & impenetrable diffimulation (comme il pensoit) d'un Espagnol, contrefaisant le François, laquelle luy, homme réputé pour accort, & bien aduisé, n'auoit sceu descouurir

urir en tant de temps; ains à laquelle il s'estoit laïssé surprendre iusques à vne familiarité, & amitié grande. Telle estoit la cholere du Capitaine Turnel, lequel d'ores en auant i'appelleray absolument Capitaine & non plus Lieutenant, parce que nous allons nous separer: escoutez comment.

Le second iour apres nostre depart, veille de S. Martin, vn si grand orage s'esleua, qu'il escarta nés trois vaisseaux en telle façon, que despuis ils ne se font point reueus ensemble; ains ont tiré trestous bien diuerses routes.

La barque n'a point comparu despuis, & nouuelles aucunes n'en ayant esté ouyes aucuns se doutent qu'elle soit perie, avec les six Anglois, qui estoient dedans.

La Nau Capitaneffe, où commandoit Argal, nonobstât le contraste, vint à port heureusement

à la Virginie dās trois sepmaines, ou enuiron. Le Mareſchal (duquel nous vous auons parlé cydeuant) ouyt fort volontiers du Capitaine Argal, tout ce qui s'eſtoit paſé, & attendoit en bonne deuotion le P. Biard pour luy toſt accourir les voyages, luy faiſant trouuer au milieu d'vne eſchelle le bout du monde; mais Dieu, maifre de la vie, & des puiffances diſpoſe à ſon bon plaifir de ſes creatures, & non à la fantafie du brashumain; prenant plaifir au tiltre, que luy donne ſon Pfalmiſte, d'eſtre le Seigneur, *qui deliure le pauure des mains des plus forts, & le deſtitué, de la uiſſance de ceux, qui le pillent*, comme ie m'en vais vous monſtrer, qu'il a faiſt.

Les deux Ieſuites, & vn garçon François eſtoient dans le nauire captif, ſur lequel auoit eſté commis le Capitaine Turnel; ce nauire

uire

uire separé d'avec Argal par la tēpeste en fut tant incessamment poursuiuy seize iours durant, que le Capitaine perdant esperāce de pouuoir aborder la Virginie, appella tous ses gens, & mit en deliberation, qu'est-ce qu'il faudroit faire pour sauuer leurs vies. Car de combattre les orages plus long temps pour ne se pas esloigner de ladicte Virginie, il n'y auoit point d'apparence, parce que on auoit dans le nauire des cheuaux prins à Port Royal, qui les ruinoient d'eau tant ils en beuoyent, les tourbillons rompoyēt tant de voiles, ausuents, & cordages, qu'il n'y auoit plus de quoy les refaire, & les viures estoient bien bas, hors la moluë seulement, de laquelle y auoit assez; mais de pain on n'en auoit eu, par l'espace de trois mois, que deux onces chasque iour pour te-

A a 3 ste,

ste; bien rarement trois: & si il en restoit fort peu. En ceste deliberation les mariniers furēt d'aduuis qu'il falloit soustenir encores quelques iours pour leur hōneur. Et (approbation de leur conseil) le bon temps leur arriua au iour suiuant, & les conduisit si auant qu'ils ne s'estimoient pas estre à plus de vingt & cinq lieuës de leur port.

Pour en confesser la franche vérité, les Iesuites ne prioient point pour ce bon temps, car ils sçauoyent assez où c'est qu'il les conuoyoit. Or Dieu, croy-ie, ayāt pitié d'eux, suscita vn gaillard, & fougueux suroüest, qui vint donner droict en face à nos Anglois, & les contraignist de mettre le nauire en cappe (comme l'on dit) de plier toutes les voiles, & de penser à leur conscience.

Le Capitaine voyant ceste rage

ge de vents, & de vagues ne voulut plus s'opiniastrer, ains conclud, qu'il falloit relascher aux Açores à 7. cents lieuës de là, pour s'y pourvoir de leurs necessitez, & attendre le bon temps. Il fit tourner le cap pour adreffer là, & aussi tost apres on tua les cheuaux qui nous auoyent gasté & consumé nostr'eau, de maniere qu'elle estoit toute infecte, & puante, & encôres la donnoit on en bien petite mesure. Mais la chair de cheual estoit fort bonne, au goust des Iesuites.

Or durant ces furieuses, & horribes tempestes, comme tous auoyent bien occasion de penser à leur conscience, Dieu particulièrement dispoit le Capitaine. De maniere, qu'une fois bien repentant, il appella le P. Biard, & luy tint ces discours, que ie vais inferer quasi de mot à mot : car ce

Capitaine parloit bon François, & beaucoup d'autres lāgues vulgaires, outre le Latin & le Grec, qu'il entendoit bien, homme de grand esprit, & qui a bien estudié: P. Biard, (disoit-il) Dieu est courroucé contre nous, ie le voy biē; il est courroucé contre nous, di-je, mais non pas contre vous; contre nous, parce que nous vous sōmes allez faire la guerre, fans la vous premierement denōcer, ce qu'est contre le droit des gens. Mais ie proteste, que ç'a esté contre mon auis, & mon gré. Ie n'eusse sceu, qu'y faire, il me falloit suiure, i'estois seruiteur. Ainsi ie vous dy, que ie voy biē que Dieu est courroucé contre nous, mais non pas contre vous, ains à l'occasion de vous: car vous ne faictes que partir. Le Capitaines'arrestāt icy, vo<sup>9</sup> poués estimer si le Iésuite manqua de respōdre à propos. Le Capitaine

pitaine, le prit d'un autre endroit, mais, P. Biard (dit-il) c'est chose estrange, que vos François de Port Royal vous accusent ainsi. Le Pere respondit, Mais mōsieur, m'aués-vous iamais ouy mesdire d'eux? Nenny, dit-il; ainsi'ay fort bien remarqué que quand on mesdisoit d'eux & deuant le Capitaine Argal, & deuant moy, tousiours vous les aués defendus, i'en suis bon tefmoin. Monsieur (dit le Pere) prenez argument de là, & iugés, qui a Dieu, & la verité de son costé; ou les mesdifants, ou bien les charitables. Je l'entends bien, dit le Capitaine: mais, Pere Biard, la charité ne vous a elle point fait mentir, quād vous me disiez, que nous ne trouerions que misere à Port Royal? Le Pere repartit, Pardonnez moy, monsieur, vous priant de vous souuenir, qui ie ne vous ay dit  
finon

finon que moy estant là, ie n'y auois veu, & trouué que misere. Cela seroit bon, dit le Capitaine, si vous n'estiés Espagnol, comme l'on dit que vous estes, car l'estât, ce que vous desirés tant de bien aux François n'est pas pour amour que vous leur portés, ains pour haine des Anglois. A cecy le Pere Biard respondit fort au long: mais il ne luy peut iamais defraciner cest'opinion, disant, qu'il n'estoit point croyable, que cinq, ou six François constitués en affliction eussent voulu signer vne fausse accusation contre vn leur concitoyen Prestre: n'y ayants autre profit que de le faire perdre, & par ce moyen satis-faire à leur maudite passion.

Je vous ay fait ce recit à fin que la suaue disposition de la diuine prouidence sois recogneuë, & que vous entendiez, cōme Dieu alloit

alloit preparant peu à peu le cœur du Capitaine. Car il se trouua biē perplex; & luy & ses gens, quand il se virent pres des Açores. La cause en estoit, parce que ces Isles sont habitées des Portugais Catholiques; par ainsi les Anglois consideroyent, que venants à y anchrer, il faudroit souffrir la visite du nauire. Que si en la visite on descouuroit les Iesuites que c'estoit faict d'eux, parce qu'on deliureroit lesdits Iesuites, comme Catholiques: & qu'eux feroient pendus, ou pour le moins mis à la cadene comme voleurs de Prestres.

Le remede à ce mal estoit facile, faisant faire ausdits Iesuites vn faut dans la mer. Neantmoins comme ie vous ay monstré, la crainte de Dieu s'estoit resueillée, qui combattoit pour eux. Nostre Seigneur en fin, qui les  
prote

protegeoit aux prieres de sa glorieuse Mere, fit que le Capitaine se resolut de les cacher au fonds du nauire, esperant que cela suffiroit pour seurté: comme il suffit aussi, mais la bōne foy des Iesuites y aydant, ainsi que vous entendrés tout à cest'heure.



## CHAPITRE XXXII.

*Comme le nauire fut visité aux Açores,  
& la bonne foy, que les Iesuites  
garderent aux Anglois.*

**L**A main de Dieu estoit euidemment sur les Iesuites pour les proteger, ainsi que vous auez peu apperceuoir par cy deuant: Et fut manifeste en vn autre danger, qu'ils passerent; que nous ne racontons pas icy, pour n'estre longs, auquel neantmoins

moins ils confessent d'auoir eu plus de peur, qu'en beaucoup d'autres, & non sans cause. Ceste protection diuine se monstra encores clairement en ce quell'osta l'apprehension du peril au Capitaine. Car s'il eust preueu les grands dangers qu'il courut puis apres, ie ne sçay s'il eust esté assez conscientieux, ou ses gens pour ne se point resoudre au meurtre, auant que de tomber aux perplexités, aufquelles ils furent reduits, en ceste façon.

Ils arriuerent à l'Isle de Faéal, qui est vne des Açores, & ne se pensoyent à leur arriuée, que d'anchrer aupres de la ville, d'enuoyer leur batteau pour se charger d'eau, de laquelle ils auoyent principalement besoin, & acheter quelque peu de biscuit, & autres necessitez plus pressantes. En ceste façon il estoit fort facile

Bb de

de cacher les Iesuites, parce qu'on ne visite gueres, que fort legerement ceux qui sont loin de terre, & puis la visite passée : tout le peril est passé. Ceste consideration fit resoudre tant facilémēt le Capitaine à ne pas vsfer de cruauté. Mais la fortune trouua bien autres tours, & destours qu'il ne pēsoit : car il luy fallust entrer dans le haure, & se tenir à la veuë de la ville, & des autres nauires. Là de sinistre accident, nostre nauire s'alla heurter contre vne carauelle Espagnolle, chargée de sucre, & luy rompit son beau-pre ; l'Espagnol pensa que ce fut vn guet à pens, à celle fin de surprendre son vaisseau, & le voler : tout ainsi qu'auoit fait vn François dans le mesme port, cinq semaines auparauāt, & partant se print à crier au coursaire, faisant armer ses gens, & peu s'en fallut que lon  
né

ne vint aux mains. Grand bruit & grande esmeute dans la ville, & par tous les nauires qui estoient là, grand alarme. Il fallut que le Capitaine allast à terre, & y demeurast pour gages, & assurance: encores ne pouuoit-on croire, qu'il fut autre que Pirate. on vint visiter & reuisiter le nauire, & les Iesuites ioüoyent comme l'on dit a esconsailles, de trou en cachot, & de cachot en fonds, tousiours en quelque nouvelle mussé. Or sur le vif, & le chaud des soupçons, & grabuge, les Espagnols venants visiter les pauures Peres & le garçon François estoient derriere vne chaloupe se tenant coys & sans souffler, car si seulement ils eussent soufflé vn peu gros, ou remué la main ou le pied, ils eussent esté descouverts. La chose estoit si hazardeuse, que nos Anglois en transissoient de

male-peur. Mais les Iesuites leur voulurent constamment garder la foy pour plusieurs raisons, & entre autres, pour faire voir par effect aux calomnieateurs de l'Eglise Catholique, qu'a tort, & contre verité ils luy imposent d'enseigner, qu'il ne faut point garder la foy aux heretiques. Ce qu'est totalement faux, & contre sa doctrine. Mais reuenons aux Espagnols, ils n'apperceurent iamais lesdits peres en leur visite, & s'en allerent en fort bonne opinion des Anglois, qui les voyants dehors, & reuenants a foy de la grande apprehension en laquelle ils auoyent esté, se prindrent à faire tant de caresses aux Peres; & tant de feste en recognoissance de leur sincerité, qu'en pourroyent faire vne troupe de bons parents & amys s'entre-rencontrants en paix apres vne absence, & separation

ration de bien long-temps. Les mesmes Anglois ont souuent de puis louangé lesdicts Peres en la presence de leurs Ministres en Angleterre de ceste leur fidelité, & les Ministres en demonstroïent grands signes d'estonnement & d'admiration.



CHAPITRE XXXII.

*La venuë en Angleterre: & la deli-  
urance des Iesuites.*

**L**Es Anglois demeurèrent trois sepmaines entieres en-  
gagez en ceste Isle, que nous di-  
sons de Fæal, pendant lequel tēps  
les pauvres Iesuites ne peurent  
point voir le Soleil. Or parce que  
lesdicts Anglois auoyent faute  
d'argent, ils ne peurēt guieres s'y  
remplumer, ce qui les fit du tout

Bb 3 resou

refoudre à ne plus retenter la Virginie, ains s'en reuenir en Angleterre, attendu mesmemēt que ja ils se voyoient dans la presente année 1614. qui estoit le terme de leur seruice.

Or estants en la course & voye d'Angleterre, la tempeste nous ietta hors la marche (qu'on appelle) c'est à dire, hors le Canal qui est entre France & Angleterre, & nous fallut refugier au Port de Milfier, en la Prouince de Galles. Là vne autre fois toutes prouisiōs nous defaillirent, ce qui contraincit nostre Capitaine d'aller à Pembroch, ville principale de cest endroit, & Viceadmirauté, mais à Pembroch il fut arresté prisonnier, sur le soupçon qu'on auoit qu'il ne fust pirate. Le soupçon naissoit de ce que luy, & ses gens estoient Anglois, & leur nauire toutesfois estoit faict à la  
Fran

Françoise, ce qui faisoit presumer, qu'il venoit du Port de Gryp aux Isles de l' Arcin, pardeçà le Cap Escumant. Le Capitaine se iustifia du mieux qu'il peust, disant la verité: mais on ne luy croyoit pas, d'autant qu'il n'auoit point de Commissions: & n'en pouuoit auoir, parce que n'estant que Lieutenant, il suiuoit son Capitaine, & ne s'estoit separé d'avec luy que par accident de tempeste, ainsi qu'auuez ouy. A ceste cause il, fut contrainct de produire pour tesmoins de sa preud'homie les deux Iesuites, qu'il auoit dans son nauire, gens irreprochables, ce disoit-il, & disoit vray.

Aussi tost par commandement du Magistrat lesdits Iesuites furent appellés a terre; & interrogés en Iustice avec grand respect. Eux conterent la verité du faict, & à leur deposition le Capitaine fut

tenugentil-hommed'honneur,& de bien, sauf à demesler nos differents touchant la nouvelleFrāce par deuāt le Roy. Neantmoins il fallut seiourner vn grand long temps audit Pembroch attendāt responce de Londres, car il fut necessaire d'y enuoyer, tant pour auoir de l'argent, que pour aduertir de cest affaire le grand Admiral, & la compagnie des Marchands, qui ont charge de la Virginie.

Et cest icy, où l'admiration arreste, & mon haleine, & mon pas; pour m'escrier avec le Sage, *Que les dispositions de la Diuine prouidence sont veritablement dressées au compas, articulées au nombre, & mesurées au poids, & trebucbet, iusques à vn demy grain.* Car cest appel des Iesuites fut sans doute, vne industrie de ceste paternelle prouidēce, qui les assistoit par tout: d'autant que  
s'ils

s'ils fussent demeurés dans le nauire, comm'ils y estoient, destitués de tout, au cœur de l'hyuer (car c'estoit en Feurier) & ce, quatre sepmaines durant, il est vraysemblable qu'ils fussent morts de froid, & de misere : mais au moyen de cest appel, ils furent cogneus par le Iuge, lequel fort hōneste & graue personnage qu'il est, ayant entendu combien ils estoient mal dans le nauire, les fit loger chez le Maire de la ville, & paya pour eux, disant, que s'ils auoyent dequoy, ils le luy rendroyent : sinon que cela seroit donné pour Dieu : car autrement ce nous seroit trop de honte, (disoit-il) si gens tant honnestes, & sçauants ne trouuoyēt de la courtoisie parmy nous. Ce bon Seigneur s'appelle Nicolas Adams, Vice-admiral dudit Pembroch.

OR pendant ce sejour toute  
forte

forte de gens les alloient voir, & de bien loin, par curiosité de voir des Iesuites en leur habit, ainsi qu'ils estoient, & ont tousiours esté iusques à leur retour en France. Ministres, Iusticiers, Gentils-hommes, & autres venoyent conferer avec eux ; Vn Milord mesme du grād Conseil voulut auoir le plaisir de les accärer en dispute rangée avec quatre Ministres. Le dy Ministres, pour m'accommoder à l'intelligence Françoisse : car en Angleterre ils les appellent Prestres : Et le Chef de la dispute estoit vn Archidiacre, parce que les Anglois retiennent encores beaucoup de l'Eglise Catholique, comme l'ordre de la Hierarchie Ecclesiastique, Archeuesques, Euesques, Prestres, Archiprestres. Archidiacres, Curez, Chanoines, &c. L'imposition Episcopale des mains en la creation des Prestres

ftres, & moindres Ordres, & en la confirmatiō des enfans, Le Crefme, & les ceremonies, le figne de la Croix, & l'Image d'icelle, & d'autres: La Pſalmodie, & culte ordinaire, les feſtes ordonnées des Saints, & Saintes, les Vigiles, les Ieuſnes, le Careſme, l'Abſtinance des viandes au Vendredy, & Samedy, les habits Sacerdotaux, & vaiſſeaux ſacrez. Et ceux qui condamnent toutes ces choſes, comme font les Calviniſtes de France & d'Eſcoſſe, & les appellent ſuperſtitions damnables, & inuentions de l'Antechriſt, ſont nommez des Anglois, Puritains, & les deteſtent comme peſtes execrables.

Or en fin, reſponſe venant de Londres, on ſceut, que Mōſieur l'Ambaſſadeur de France auoit eſté aduertie de l'arriuée de ce nauire, & en pourſuiuoit la reddition

dition, & particulièrement des Iesuites, ayant eu commandement de ce faire de sa Majesté tres-Chrestienne. Ce fut vn autre effect de la Prouidence diuine, lors qu'elle moyenna ce nostre arrest, en la Prouince de Galles, à celle fin qu'il fust cogneu de tous: car nous auons de grands indices: & vous en verrez tantost aucuns, que si les Marchands, qui ont surintendance de la Virginie, en pouuoient faire à leur gré, pas vn estranger, qui auroit esté en ladicte Virginie, ne reuiendroit iamais en son pays.

Pour tost finir nostre discours, notez que les Iesuites furent conduits par vn long circuit au Port de Sanduicts; & de là ramenez à Douure par le commandement du Roy, & de Douure à Calais, où ils rendirent graces à Dieu pour tant de signalez benefices,  
& pro

& prouidence sienne, & en auoyent bien occasion, ayants demeuré neuf mois & demy entre les mains des Anglois. Le sieur d'Arquien, Gouverneur dudit Calais, & Monsieur La Baulayé, Doyen, leur firent de leur grace fort bon accueil, & leur aumofnerent assez pour se conduire iusques à leur college d'Amiens.



CHAPITRE XXXIV.

*Le retour du sieur de la Mote, du Capitaine Flory, & de quelques autres. Et la reddition du nauire.*

**R**Ev apres ceste deliurance des Iesuites, Dieu recueillit encôres par sa misericorde, quasi tout le reste du naufrage en ceste façon.

Le garçon qui estoit avec les Iesuites, appellé Guillaumé Crito,

Cc fut

fut conduit à Londres, & de là renuoyé à son Pere à Honfleur.

Sur ce mesme temps le sieur de la Mote reuint aussi en Angleterre dans vn vaisseau de la Bermude, qui auoit passé par la Virginie.

Le Capitaine Argal combatit genereusement contre le Marechal Thomas Deel (que vous auez ouy estre fort aspre en ses humeurs) à fin d'obtenir de luy permission du retour, pour ledit sieur de la Mote, & l'obtint enfin.

Or ledict sieur de la Mote fut fort estonné, que subitement estant arriué en Angleterre, personne ne luy parloit plus, personne ne le voyoit, il estoit delaisé de tous; & le pis est, que sur ce il tomba malade dans le nauire. Il se soupçonna incontinent du danger où il estoit, & d'où il venoit: sçauoir est, des marchands de la Virginie, qui

qui eussent desiré se deffaire de luy, & ne sçauoyent comment. Il tascha donc par subtilité, & en trouua le moyen, de faire sçauoir de ses nouvelles à Monsieur de Bisseaux, digne Ambassadeur de sa Majesté tres-Chrestienne, qui aussi tost luy manda deux Gentils-hommes, & le fit deliurer, & bien traicter, ainsi qu'il meritoit pour son courage, & valeur.

En ce mesme temps aussi Madame la Marquise de Guercheuille enuoya la Sauffaye à Londres; à celle fin de solliciter la reddition du nauire, & la reparation des torts receus par vn vol tant inique. Le nauire a esté rendu, mais on n'a rien obtenu d'auantage iusques à maintenant.

Or ainsi que nostre nauire ayāt mainleuée prenoit ja le vol en France, pais de son origine: voicy, que le Capitaine Flory son Mai-

stre arriua comme à poinct nommé, pour entrer dedans, & y commander.

Le Capitainé Argal s'en reuenant en Angleterre l'auoit encores arraché des mains du Marechal, & luy, & deux autres François. Certes ledit Argal s'est montré tel, que nous auons occasion de luy souhaitter, qu'il serue d'ores-en-auant vne meilleure cause, & où sa noblesse de cœur puisse paroistre, non à la perte, ains à la manutention des gens de bien.

De tout nostre nombre, trois sont morts à la Virginië, & quatre y restēt encores, à la deliurance desquels on trauaille autant que faire se peut. Dieu par sa misericorde leur donne patience, & tire de nostre affliction le bien que sa prouidence, & bonté agreent. Ainsy soit-il.

CHA

## CHAPITRE XXXV.

*Quel profit a esté fait quant à la Religion Chrestienne en la Nouvelle France.*

**M**Aintenat quelqu'un ayant tout nostre recit à bon droit nous dira: Or sus, voila beaucoup de travaux, que vous auez conté, plusieurs entreprises loüables, & diuers accidens bien sauüages; Mais quoy? Est-ce là tout le profit quant à l'auancement du culte de Dieu? N'auiez-vous couru que pour ainsi vous laisser? despendu que pour consumer, paty sinon pour encores par dessus en estre diffamez en France? Car si Canada ne rend point autre reuenu, nous vous dirons; qu'aucun, s'il n'est fol, ne traueille pour seulement patir;

& ne despend pour feulemēt s'espouifer: Ains a tres-biē dit le fainct Apoftr, *Que, qui laboure, c'est en esperance de recueillir du fruit.* Quel fruit doncques nous apportez vous de vos trauaux?

A cela ie responds que par tout, & auffi bien en France, qu'en Canada, il faut semer auant que moyffonner, & planter auant que recueillir, & ne point tant estre ou auare, ou impatient, qu'on vüille, comme les vfuriers, auffi tost le profit que le prest. Combiē que certes au seruicē de Dieu il n'y auroit que despenfes, & trauaux, elles ont de foy-mefme assez grand emolument, & falaire; non ja pour estre despenfes & trauaux, ains pour estre preuues, & exercices de nostre deuoir, & pieufe volonté enuers nostre liberal donateur de toutes choses nostre Dieu tout-puiffant. Car il  
ne

ne poise pas, ny n'estime nos conseils, & desseins à la balance & au poids des euenements, qui sont en sa main, & ordonnance; ains à la solidité de nostre vouloir, à la massiueté del'entreprinse, à l'intégrité de la deuotion, & deliberation.

Il dispose les euenements comme il luy plaist, les rendant souuent plus heureux, & plus fructueux, que moins on les recognoit pour tels. *Car celuy, qui plante n'est rien, ny celuy qui arrouse; ains celuy, qui donne l'accroissement; lequel accroissement se fait premierement soubs terre, & hors la veüe des hommes.*

Quant à moy, i'estime vn tres-grand profit en ce que nous auõs tousiours mieux, & mieux descouuert le naturel de ces terres, & país: la disposition des habitans: le moyen de les pouuoir ayder:

les contrarietez, qui peuuent suruenir au progrez de l'œuure: & les secours, qu'il faut opposer à l'ennemy. L'architecte qui fait, & deffaict ses plans & modeles iufques à la cinq, & fixiesme fois, ne se pense pas pour cela n'auoir rien fait en son premier, & second essay, lesquels il aura deffaits pour s'arrester, au fixiesme; Parce que, dira-il, ce dernier n'a sa perfectiō, que de l'imperfectiō des premiers. De mesme en est-il de l'orateur, qui efface & raye deux, & trois fois ce qu'il auoit escrit de premiere ardeur, parce que la beauté, & force des concepts, & paroles, qu'il substituë pour la quatriesme fois, luy naist de la reiectiō, & du desplaisir des precedentes. Aussi de vray, ce n'est pas autrement, que Dieu nous donne pour l'ordinaire la prudence, & l'ameliorement des choses; sinon  
par

par diuerſes experiences, & pour la pluſpart de nos fautes & de celles d'autruy. Nous auons donc vne partie de nos pretenſions, nous auons experimenté: nous ſçauōs ce qu'il faut, & ce qui nuit: & où giſt le poinct principal de l'affaire. Les moyens, qu'on a employé n'ont point eſté ſi grands, ne ſi proportionnez à pluſ haute fin, qu'il faille nous beaucoup meſcōtenter de ce que Dieu nous dōne.

Mais encores d'autre coſté c'eſt vn grand fruit, que la confiance & amitié que les Sauuages ont prinſe avecques les François, par la grande familiarité, & hantiſe, qu'ils ont eu avec eux. Car touſiours faut-il mettre ceſte baſe auant que d'eſleuer le chapiteau; ſçauoir eſt, de les nous rendre ou citoyens, ou bons hoſtes, & amis auant que de les auoir pour freres. Or ceſte confiance, & ceſte

priauté est ja si grande, que nous viuons entr'eux avec moins de crainte, que nous ne ferions dans Paris. Car dans Paris nous n'oserions dormir, que la porte bien verrouillée; mais là nous ne la fermons que contre le vent, & si n'en dormons pas pour cela moins assurez. Au commencement ils nous fuyoiēt, & craignoient: ores ils nous desirēt. A nostre premiere descente, & visite de S. Sauueur, nous fismes semblant, que la place ne nous agreoyt pas, & que voulions aller autrepert; ces bonnes gents du lieu en pleuroyent, & lamentoient. Au contraire, le Sagamo de Kadefquit, appellé Betfabes, s'en vint pour nous y attirer avec mille promesses, ayant ouy que nous pretendiōs de nous y aller loger. Est-ce peu que d'auoir ce si bon fondement de Iustice en nos peuplades, & ce tant assureé

affeuré gage de bon fuccez? Et ne faut point estimer que les autres Nations ayent porté ceste amitié aussi bien que nous. Car nous sommes tesmoins oculaires, comme lesdicts Sauvages ayants rencontré vn auantage (à leur aduis) contre les Anglois, se ruerent sur eux furieusement, pensants comme ie croy tirer quelque reuenche de l'iniure, qui nous auoit esté faicte: mais le bon-heur ne les seconda pas en leur attaque. Pareillement, sur la fin de l'an 1611. les Holandois voulans seulement descendre au Cap de la Heue, pour y faire aiguade, nos Sauvages les assaillirent brusquement, & en desfirent six, entre lesquels estoit le Capitaine du nauire. Il me semble, que nous serons indignes de ceste bienvueillance, si nous ne faisons, qu'elle leur profite à aymer celuy, de qui nous receuons



Le Patriarche Fleſche (comme a eſté dit) en auoit baptiſé peut eſtre quatre vingts, les Ieſuites ſeu lemēt vne vingtaine, & iceux petits enfans, hormis trois, qui ont eſté baptiſés en extreme neceſſité de maladie, & ſont allés iouir de la vie bien-heureuſe, apres auoir eſté regenerés à icelle, comme auſſi aucū des petits enfans. Nous auions compoſé noſtre Catechiſme en Sauuageois, & commençons aucunement à pouuoir iargonner avec nos Catechumenes. Nous dreſſions vne nouvelle peuplade fort commode: c'eſtoit noſtre Automne, noſtre temps des fruitſ: & voila que ſur ce poinct l'enuieux de tout bien, & ſpecialement, du ſalut humain eſt venu de malice à metre le feu à nos trauaux, & nous emporter hors du champ. Le victorieux Ieſus de ſa puiſſante main: & inuinci-

ble sapience le confonde. Ainsi  
soit-il.

oo  
oo

## CHAPITRE XXXVI.

*Aucunes merueilles, que Dieu a operé  
en la guerison des Sauvages.*



Mais comme Dieu ap-  
pelle ceste nation de  
Sauvages par sa miseri-  
corde, & douceur con-  
uenablement à leur portee, &  
necessités, ainsi luy a-il pleu se  
monstrer à eux benin & secou-  
rable. Je vous remarqueray icy  
trois de ces marques bien euiden-  
tes, & certaines, faiçtes en la gue-  
rison des maladies corporelles.

La premiere soit ceste-cy. Le  
P. Biard estant allé à la riuere de  
l'Eplan(ainsiqu'a esté dit cy-des-  
sus,) on luy dit, qu'à deux lieües  
de là

de là en la Baye S. Marie y auoit vne femme proche de la mort, laquelle desiroit fort de le voir, & luy parler. Le Pere pria vn certain nommé la Pierre, de l'y conduire: ce qu'il fit. Ils tréuerent ceste femme selon la coustume de leurs malades, estenduë au long du feu, & trauaillée de mal despuis trois sepmaines. Le Pere la Catechise du mieux qu'il peut, & l'encourage, faisant quelques prieres, puis s'en reuient, luy laissant vne croix penduë au col, par ce qu'il ne l'estima point estre si bas, qu'il la fallust baptiser, seulement il aduertit les assistants, que si elle continuoit en maladie trois ou quatre iours, ou qu'elle empirast, qu'o le vint appeller. Il n'en fut pas de besoin: car le iour suiuant laditte femme se leua saine, & gaillarde, & s'en alla trouuer son mary chargée d'vn pefant sac, & sa croix au

col; iufques à quatre lieües de là. Celuy qui premier la vit fut vn huguenot de Dieppe, appellé Ieā Bachelard, qui en vint porter les nouuelles au fufdit Iefuite.

La feconde fut à Pentegoet: le Pere Biard y eftant en la compagnie du Sieur de Biencourt, & felon fa couftume visitant les malades du lieu, & recitant fur eux les faints Euangiles, on luy en monftra vn, duquel on n'attendoit plus vie, malade depuis trois mois. Il eftoit pour lors en vn fort accez, ne parlant qu' à grande peine, & fuant d'vne fuëur froide, prefage de la mort. Le Iefuite luy fit baifer par plufieurs fois vne croix, qu'il luy attacha au col, luy annonçant le mieux qu'il pouuoit les bonnes nouuelles du falut acquis en icelle; il y auoit bonne compagnie de Sauages, qui efcoutoyent, & à leur contenance monftroyent grand  
grand

grand contentement en ce qui se disoit: Le Pere les laissa ainſi bien affectionnés, & s'en reuint à la barque. Or ce que Dieu fit en ſon abſence apparoit, de ce que nous viſmes vn iour apres. Car le Sieur de Biencourt faiſant la trocque en ſa barque, ce Sauuage y vint avec les autres, ſain, & gaillard portant ſa croix en parade, & fit recognoiſſance au Pere Biard deuant tous avec grande ioye.

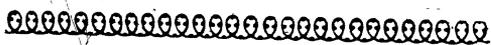
La tierce eſt bien ſignalée, & partant ie la deduiray au long. Comme nous auons raconté cy-deuant le Sieur de la Mote, Simon l'interprete, & le Pere Biard eſtoient allés viſiter le lieu de S. Sauueur, pour recognoiſtre ſ'il ſeroit bon pour leur demeure. Or reuenants de ceſte viſite, & retournants aux Cabannes des Sauvages, ils ouyrent de bien loin, deux ou trois fois vn grand, &

lamentable hurlement, & demandans au Sauvage, qui les conduisoit, qu'est-ce que cela pourroit estre: le Sauvage leur respondit: que quelqu'un estoit mort: & que c'en estoit les plaintes, qui fut cause, que nous ne nous en mifmes point en esmoy. Or comme nous estions ja fort à la portee de la voix, voicy que ce mugissement s'entend de nouveau; & de fortune vn ieune garçon Sauvage se rencontrant sur le chemin, la curiosité pouffa le P. Biard à luy demander, qui estoit ce mort, que l'on lamentoit? Le garçon respondit, que ce n'estoit pas vn mort, ains vn mourant: & adiouste de soy mesme: court viste, à l'adventure le pourras-tu baptiser auant qu'il meure tout à fait; lors comme si Dieu l'eust dit de sa bouche, nous nous mifmes à courir de tout nostre possible. Arriué, nous trouua

trouuafmes tous les Sauuâges hors de leurs Cabannes rangés en haye comme des foldats en vne perte de ville, au milieu fe promenoit vn miserable Pere tenant fon enfant, qui fe mouroit entré fes bras. Or quand l'enfant venoit à ietter des fanglots croyant qu'il vouloit rendre l'Ame, le Pere se prenoit à hurler pitoyablement, & toute la compagnie le fuiuoit de mefme ton ; car telle est leur couftume. Doncques le P. Biard voyant ce fpectacle, s'adreffa au defconforté Pere, & luy demanda s'il luy plairoit bien, qu'il baptifast fon fils : le bon homme, qui estoit prefque hors de foy, ne luy refpondit rien de parole ; mais en effect il luy mit fon enfant entre les bras. Le P. cria que toft lon apportast de l'eau, ce qu'on fit, & remettant l'enfant entré les mains du Sieur de la Mote (qui de grand

zele desiroit d'en estre parrain, le baptisa, l'appellant Nicolas, du nom dudiect Sieur. Les Sauvages attendants quelque grand effect, se presserent pour voir ce qu'en aduiendroit. Or le P. Biard apres auoir recité quelques oraisons à ce qu'il pleust à Dieu d'illuminer ces pauvres Payens, print le baptisé des mains du Sieur de la Mote, & le donna à sa mere, qui estoit là, qui comme Mere, presenta incontinent le tetin à son fils, lequel teta de bon appetit. Quand les Sauvages virent ainsi cet enfant pendu aux mamelles de sa mere; si la terre eust fondu deffous leurs pieds, ie ne sçay s'ils eussent esté plus estonnés. Ils demuroyent là fixes, & immobiles, sans sonner mot comme des Engelés. Le Pere leur dit quelques paroles d'edification, puis leur signifia de se retirer en leurs Cabanes. Et sçaués

uez-vous s'il fut obey? Ces bonnes gens le regardoient lors comme s'il eust esté plus qu'homme, tremblants deuant luy, avec demonstration d'estre grandement touchez de Dieu. Cest enfant estoit encores sain & dispos vn mois apres ceste sienne guerison, peu auant nostre prinse par les Anglois: car sa mere l'apporta à nos tentes, & fut veu de la pluspart de nos gens. Voyla comme Dieu ne laisse point sa loy sans authentique tesmoignage; ny sa bonté sans admirables effects.



CHAPITRE XXXVII.

*Les raisons des François, par lesquelles ils s'approprient à bon droit les terres de la nouvelle France, contre la pretenſion des Anglois.*

**M**AINTENANT, que i'ay satisfaiçt aux deux premieres

res parties de ma promesse, ſçavoir eſt, que i'ay faiçt ma Relation du naturel des terres & des habitans de la nouvelle France: & vous ay raconté les comportemēs des Ieſuites, & les accidens, qui leur y ſont ſuruenus; Reſte la tierce, d'expoſer en quoy conſiſte la diſpute, qui eſt ores ſuruenüe entre les François, & Anglois, touchant ces contrées, & les raiſons de l'vn & de l'autre party. Car le curieux Lecteur, à mon aduis, fera bien aiſe, d'entendre en quoy giſt ce poinçt cōtentieux: & les raiſons qu'on apporte de part & d'autre; meſmes que cela appartient à l'honneur des François, de faire cognoiſtre à toutes nations à combien iuſtes tiltres, pertinentes raiſons, & ſyncere conſcience, nos Roys ſe ſont faits Maîtres, & ont poſſédé ces terres iuſques à ce temps.

Il faut

Il faut doncques ſçauoir tout  
 premièrement, que les Anglois  
 ne nous disputent point toute la  
 nouvelle France; Car ils n'ofent  
 nous denier, ce que tout le monde  
 nous accorde: ains ſeulement ils  
 conteſtent des confins. Ils nous  
 accordent doncques vne nouvel-  
 le France, mais limitée par les  
 bords du Golfe, & la grande riuere  
 de ſainct Laurens, & nous reſtrei-  
 gnent dans les 47. 48. & 49. de-  
 grés d'eleuatiō polaire. Du moins  
 ils ne nous permettent pas de  
 descendre plus bas vers le midy,  
 que du quarantefixieſme degré;  
 ſ'attribuans tout ce qui eſt des la  
 Floride, & le 33. degré iuſques à  
 Campſeau, & les Iſles de Cap  
 Breton.

Les fondements de ceſte leur  
 pretenſion ſont parce que enui-  
 ron l'an 1694. il y a vingtdeux ans,  
 eſtants entrez dans ce grand ſein  
 de la

de la mer Americane, que les Anciens appelloyent de Mocoſa, & y ayants trouué vne riuere, & païs, qui leur agreea: ils commencerent à le vouloir habiter, luy impoſants le nom de Virginie: mais ayants eſté contrariez par les naturels, & autres accidens leur eſtoyent arriuez, ils furēt en fin contraints de le quitter entierement, n'y ayants pas demeuré plus de deux, ou trois ans. Neantmoins depuis le Sereniſſime Roy Iacques à preſent regnant, venu à la couronne, ils ont prins reſolution de le reconquerter, & cultiuer. A quoy ledit Roy fauoriſant, a baillé des grands Priuileges à ceux, qui entreprenoyent ceſte peuplade, & entre autres a eſtendu le droit de leur tenuë dés le 33. degré d'eleuation iuſques au 45. leur donnāt puissance de courir ſus à tous eſtrangers qu'ils trouueroyēt dans  
ce de

ce destroiët de terre, & cinquante mille auant dedans le mer. Ces lettres du Roy on esté expediees l'an quatriesme de son regne, & de grace 1607. le 10. d'Auril, il y a sept ans ans: car ie descry cecy l'an 1614.

Voyla ce que i'en ay peu apprendre de toutes les parchartes & enseignements, que nos contendants apportent pour se maintenir en droiët, & cause; & nous confiner dans le destroiët de la vieille Canada, eux se tenants au large, & à franches coudées, nous faisants la part à leur bon plaisir. Voicy ce que nous leur repartifsons legalement.

1. En premier lieu, que par vne prouidence admirable de dieu leurs propres lettres royaux sur lesquelles ils se fondent, les desdisent de leur pretention: Parce qu'il est dit expressement dans

E e icel

icelles avec exception spécifique: *Nous leur donnons toutes les terres iusques au 45. degré, lesquelles ne sont point actuellement possédées par aucun Prince Chrestien.* Or est-il, que lors de la date de ces lettres, le Roy de France actuellement & reellement possedoit pour le moins iusques au 39. degré desdictes terres. Tout le monde le sçait par les voyages de Champlain: car il conste par iceux, que l'an 1607. le sieur de Mōts estoit à port Royal, & par ses gens, & autorité gouuernoit tout iusques au 39. degré, comme Lieutenant de sa Majesté tres-Chrestienne.

2. En apres, si les Anglois veulēt dire, qu'ils n'ont pas commencé de posseder leur Virginie des l'an seulement 1607. ains dès l'an 1594. qu'ils latrouuerent (comme nous auons dit:) Nous respondōs, que la riuere, laquelle ils commence

mencerent lors à posseder, est au 36. degré, & que ceste leur allegation à l'aventure pourroit valloir, s'il n'estoit question, que de retener ceste dicte riuere, & sept ou huict lieuës de l'vn, & l'autre costé d'icelle: car autant loin se peut porter nostre veüë pour l'ordinaire; mais que subitement vn vaisseau pour entrer dans vn fleuve enjambe par dominatiõ trente fois plus loin, qu'il ne peut estendre sa veüë; c'est vouloir auoir les bras, ou plustost la conuoitise bien monstrueuse, mais posons que cela se puisse faire.

Il s'ensuiura donc, que Ribaud & Laudouiere estans allez à la Floride en tres-bel arroy, par authorité du Roy Charles IX. l'an 1564. 1565. & 1566. pour cultiuer pais, & y ayant edifié la Caroline au 30. degré d'elevation: ils prendrent possession iusques au 38. &

39. degré, & par ainsi voila les Anglois hors de leur Virginie, fuiuāt leurs propres maximes.

3. Quoy que, si pour estre en vn lieu, lon possède aussi tost (selon la presupposition des Anglois) huit, ou neuf degrez plus auant; Pourquoi est-ce, qu'eux estants au 36. auanceront plustost iusques au 45. que nous (comme ils confessent) estans ja au 46. ne descendrons iusques au 37. Quel droit y ont-ils plus que nous? Voila doncce que nous respondons aux Anglois.

4. Mais pour mieux declarer le fonds de nostre iustice; il faut se ressouuenir de ce que nous auons monstré cy-deuant; sçauoir est, que sa Majesté tres Chrestienne a prins possession de cesterres, auant tout autre Prince Chrestien, par droit d'inuention premiere. Car il est asseuré, & confessé de  
tous

tous, que les Bretons & Normāds trouuerent premierement le grād Bauq, & les Terres Neufues, rangeants la coste iufques au Cap de Sable, qui est au 43. degré, iufques où le grand Bauq s'estend. Ceste inuention fut faicte l'an 1504. il y ja cent & dix ans.

5. D'auantage tous confeffent, que par le commandement du grād Roy François Iean Verazan print possession de cesdictes terres au nom de la France; commençant dés le 33. degré d'eleuation iufques au 47. Ce fut par deux voyages desquels le dernier fut fait l'an 1523. il y a quatre vingts & dix ans.

6. Outre plus, Iacques Cartier entra premier dans la grande riuiere par deux voyages, qu'il y fut, & descouurit les terres de Canada. Son dernier voyage fut l'an 1534. Donc c'est merueille

E.e 3 que

que les Anglois nous accordent les terres de la descouuerture de Jacques Cartier, nous voulants ofter le 45. degré: car il est affeuré, que ceste descouuerture est de beaucoup posterieure aux autres cy-deuant dictes des parties plus meredionales. Et la grande riuere est tellement situee que la possession de ses terres est presque inutile à qui ne tiēt du moins iusques au 40. degré. Qu'on regarde la charte.

7. Aussi est-ce merueille comme lesdicts Anglois disent nous accorder les Terres Neufues, & cependant ils y sont allez habiter depuis quatre ans, enuiron le 48. ou 49. degré.

8. Or est-ce le commun contentement de toute l'Europe, que de depeindre la nouvelle France, l'estendant au moins iusques au 38. ou 39. degré, ainsi qu'il appert  
par

par les mappemondes, imprimées en Espagne, Italie, Hollande, Allemagne, & Angleterre mesme. Ce sont aussi les François, qui en ont fait description, ont imposé les noms, ont appriuoisé les Sauvages, ont troqué, & toujours conuéré avec eux dès la premiere inuention iusques à ce temps, & non point autres. Et ce fut au quarante troisieme degré, que le Marquis de la Roche s'alla loger, dressant sa peuplade l'an 1598. Et depuis l'an 1603 le sieur de Mōts receut en don toutes ces terres dès le 40. degré iusques au 46. de feu d'heureuse memoire Henry le Grand, lequel aussi declara par lettres expressees, que rien de ce qu'on apportoit de là, ou qu'on y emportoit ne deuoit traicte foraine, comme estant ce pais vne partie iuste, & legitime accreüe à ce Royaume, & nullemēt estrāgere.

9 Et certes, outre les raisons apportées, l'équité naturelle fauorise à ceste declaration; parce que ces terres là sont paralleles à nostre France, & non point à l'Angleterre. Elles sont dy-ie tout d'une tenuë avecques nous: de maniere, qu'ayant esté trouuées vaquâtes par nous au delà de nostre riuage; elles accroissent à nostre heritage, ainsi que la loy des Alluions en determine. *ff. acq. rer. domin. l. 29. inter multos. & l. 30. Ergo.*

10. En effect, feu Monsieur le Comte de Soyffons fut pourueu du gouuernement desdites contrées, & en a porté le tiltre de son viuant; & aujourd'huy Monsieur le Prince met ceste là au rang de ses autres prerogatiues, & principaux honneurs.

CHA



## CHAPITRE XXXVIII.

*Raisons pour lesquelles on deuroit entreprendre à bon escient le cultiuage de la Nouvelle France.*

**I**C Y deuant que finir, ie suis contrainct de coter aucunes raisons qui m'esmeuent l'ame, quand ie considere comme nous delaiſſons ceste pauure nouvelle Frāce en frishe; & quant au temporel, & quant au spirituel, en barbarie, & paganisme. Ie ſçay prou, que ie profite biē plus de les alleguer aux oreilles de nostre Seigneur par feruente priere; que de les marquer aux yeux des hommes par escriture morte. Neantmoins tant plus ardamment ie m'escric deuāt Dieu en les pesant, tant plus ie me sens pressé

pressé à les spécifier aux hommes, les escriuant.

Et premierement, si lon considere le temporel, c'est vne autre France en influence, & condition du ciel; & des elements: en estenduë de pays dix ou douze fois plus grande, si nous voulons: en qualité, aussi bonne, si elle est cultivée, du moins, il n'y a point d'apparence qu'elle doive estre pire; en situation, à l'autre bord de nostre riuage, pour nous donner la science, & la seigneurie de la mer, & nauigage; ie dy mille biens, & vtilitez. En vn mot, quād ie dy vne autre France, & vne autre Espagne à cultiuer.

2. En apres, les tentatiues, que nous auons ja faict tant de fois des cent, & dix ans, nous obligent à constance; si nous ne voulons avec la mocquerie des estrangers perdre encores le fruit de  
tant

tant de temps confumé, & des pertes de tant & d'hommes, & de biens, qu'il a conuenu faire pour acquerir la cognoiffance de ces terres, Coftes, Golfes, & diuers endroits, laquelle (Dieu mercy) nous auons acquis avec la bienvueillance, & familiarité du peuple. Peuple debonnaire, qui nous tend les mains avec vn defir incroyable, & vne douleur bien grande de nous y voir maftinés; non pour autre raifon, finon que les entreprinſes, qui ont eſté faites iufques à maintenant, ayant eſté quaſi ſouſtenuës par des particuliers; il n'eſt pas de merueille s'ils ont ſuccombé au faix, & aux frais, qu'vne telle œuvre requiert.

3. Que ſi nous nous laſſons, ou languiffons, nous auons deuant les yeux prou d'autres, qui nous ont monſtré d'auoir courage. Et certes en cas que nous n'y faiſions  
noſtre

nostre deuoir, il n'y a point de raison d'empescher autruy. Considerons donc si cela nous est fort aduantageux de perdre le profit, que rapportent de ces contrées to<sup>9</sup> les àns plus de cinq cēs de nos nauires, qui y vont, soit à la pesche des baleinēs, soit à celle des moluēs & autres poissons, soit à la traicte de la pelleterie des Castors, Elans, martres, Loupsmarins, Loutres, &c. Car il ne faut pas attendre d'y auoir part, si d'autres saisissent le domaine, ainsi qu'a bien declaré ces années la dispute arriuée à Spitsgerben, & autrepart.

4. Voila<sup>3</sup> pour le temporel: mais pour le spirituel, auquel l'indicible, grace de Dieu nous surhausse iusques au furnom & gloire de tres-Chrestiens. Calculons & supputons les benefices qui nous accompagnent & obligent incessam

incessamment en suite de ce premier la vocation à l'Eglise Sainte & cognoissance de nostre Sauueur Iesus-Christ; & lors nous pourrons sommer combien grande seroit l'ingratitude, & combien horrible chastiment elle porteroit encroupe, si nous ne taschions de faire priser ceste grace, la communiquant à nos proches à la proportion de nos moyens, & redevances. Tel chastiment a esté sagement remarqué par le venerable Bede. Car quelque peu auant son aage, les Escossois furent illustrés de diuine lumiere, à ce qu'ils se recogneussent estre tombés en heresie par illusion, & mesgarde: là où les Bretons, ou ceux de la Prouince de Galles, furent precipités en l'abyfme, & tenebres des faux-bourgs d'Enfer, les heresies, desquels deux effects si contraires, & si opposés ce grand Saint,

F f & co

& cognoiffant veritable des œures de la prouidence, & Iustice Eternelle; en rapporte les causes à deux dispositions diuerfes de l'vn, & l'autre peuple. Parce, dit-il, que les Escossois auoyent auomné aux Anglois auparauant par grand charité, & deuotion ce qu'ils auoyent reeçu de la verité Euangelique; & partant Dieu leur volut faire misericorde à mesure comble, & entassée, leur ourant les yeux, pour y se voir de ceus, & trompés. Là où les Bretons, soit par negligence, soit par autre intemperie d'ame, ne s'estoient guieres souciez de voir lesdicts Anglois perir miserablement en leur infidelité; Et partant meriterent cōme seruiteurs ingrats de perdre le talent de la foy Catholique, lequel ils n'auoyent daigné mettre à profit, & d'autruy, & d'eux mesmes. O que  
de

de choses nous aurions à penser,  
& dire sur ce sujet.

Mais soit assez d'auoir au-de-  
uant de nos yeux que ces pauues  
peuples, ces images de nostre  
Dieu comme nous, & capables de  
sa iouissance, ces conforts de no-  
stre espece, & presque de mesme  
qualité avec nous, sont sur le  
bord de l'horrible gouffre des  
feux infernaux, voire plusieurs  
centaines d'iceux precipitez cha-  
que iour dans les peines eternel-  
les, & abyfmes de damnation, sans  
espoir de deliurance. O Dieu!  
nous nous estonnons de ces iuge-  
ments espouventables; comme  
il y a bien dequoy s'estonner; mais  
nous n'auons pas le sens pour ap-  
percevoir, ny l'entendemēt pour  
reconoistre, que le sang de ceste  
si cruelle exequution est dessus  
nos mains, qui ne nous euertuons  
pas de l'empescher: dessus nos

pieds, qui ne nous remuons point pour y remedier; dessus nos maisons, qui les bastiffons tant superbement, sans nous soucier de l'eternelle demeure de nos freres; dessus nos bourses, nos possessions, nos moyens, & nostre cœur qui sommes si peu esmeus de tels spectacles & contribuons si peu; là où le Fils de Dieu, nostre Sauueur, n'a point espargné sa vie. Plaife luy nous faire misericorde, & recevoir de nous, & de toute creature loüange, & benediction, à tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

F I N.



TABLE DES  
CHOSSES PLUS  
REMARQUA-  
BLES.



- ABSENCE du P. Biard occasionne  
les François de ne s'exposer au  
danger de se perdre. p.178.*  
*Acadie, pays des Souriquois, pro-  
che de Canada. p.4.*  
*Açores, Isles de la couronne d'Espagne.p.  
281.*  
*Aguigueou, Asticou, Betsabes Capitaines  
Canadois offrent aux François prins par  
l'Anglois, de les retirer & entretenir.p.  
35.*  
*Alain Yeon Pilote de S. Malo charitable  
enuers les François de S. Sauueur. p.257.*  
*Ambassadeur de France en Angleterre, sol-  
licite la liberté des Iesuites de Canada  
captifs. p.296*  
*Anglois auacent quatre vingts lieuës sur la  
nouuelle France. p.228.*

*Anglois desfaiēt par l'Armouchiquois, & pourquoi.* p.179.

*Anglois habitués en la Virginie à deux cens cinquante lieuës des François de S. Sauueur.* p.227.

*Anglois conduiēt à S. Sauueur par mesgarde des Canadins, qui les croyoyent estre François.* p.229.

*Anglois enuahissent le nauire des François de S. Sauueur, pillent l'habitation, captiuent les François.* p.235.

*Anglois desrobe finement aux François leurs lettres Royaux, pour les priuer de iuste defense en leur capituité.* p.238.

*Anglois pouuant ietter en mer les Iesuites captifs, pour ne se perdre à leur occasion, se contente de les cacher.* p.286.

*Anglois contraints d'aborder aux Açores, sont garentis par la charité des Iesuites leurs prisonniers.* p.289.

*Anglois recognoissans du bon office receu des Iesuites.* p.290.

*Anglois tenant captifs les Iesuites, soupçonné d'estre pirate par les siens mesmes.* pag.

29

*Anglois soupçonné d'estre pirate, se iustifie par le tesmoignage des Iesuites ses prisonniers.* p.293.

*Anglois apprehendent d'aborder aux terres de*

- de l'Espagnol, avec des Iesuites captifs.*  
p.285.
- Anglois n'ont que pretendre en la nouvelle  
France.* p. 320.
- Anguilles se peschent en my-Septembre.* p.  
47.
- Arbres fruiçtiers fort rares en Canada.* p.31.
- Arbres forestiers de Canada.* p.32.
- Arcs & pauois sur la tombe des hommes.* p.  
92.
- Ardoise en Canada.* p.32.
- Argal Capitaine Anglois se saisit secrette-  
ment des commissions des François de S.  
Sauueur.* p.238.
- Argal Capitaine Anglois veut renuoyer en  
France tous les François dans vne cha-  
loupe, avec euident danger de leur perte,*  
p.251.
- Argal Capitaine Anglois s'oppose fort au  
Mareschal de la Virginie, à ce que ses  
prisonniers les François ne Joyent pendus.*  
p.262.
- Argal Capitaine Anglois equitable.* p.270.
- Armes des Canadois, l'arc & la targue.* p.  
55.
- Armoiries de Madame de Guerche-ville po-  
sées au Cap de la Heue, en signe de posses-  
sion.* p.216.
- Armouchiquois baillent grand soupçon aux  
François*

- François de les vouloir piller sous pretexte de trocque.* p.178.
- Armouchiquois assés disposés au Christianisme.* p.180.
- Affis. Estre assis, signe de reuerence entre les Canadois.* p.91.
- Association de la Marquise de Guercheville avec le sieur de Potrin-court au faict de Canada.* p.188.
- Asticou Sagamo en la coste d'Acadie.* p.222.
- Aumars, ou Cancres de mer, furent peschés par les François de S. Sauueur en leur grande disette.* p.253.
- Auoir chien & sac, en Canada, est iouyr du droict de propriété.* p.51.
- Autmoins sont les Prestres des Canadois.* p.54.
- Autmoins, Medecins & Sorciers engeollent les simples Canadois.* p.79.
- Autmoins se font donner force presents pour la cure des malades.* p.87.
- Autmoins inuocans Dieu par le nom du Soleil, en cas de necessité.* p.90.

B.

- B***Aie de Chiniétou en Canada, estendue en belles prairies.* p.27.
- Baie Françoisse entre Port Royal, & la riuere S. Jean.* p.165.
- Baie des mines à vingt & deux lieuës de Port-*

- Port Royal.* p.203.  
*Baye de Genes, ainsi appellé par Châplain.*  
p.204.  
*Baye des mines large de huit lieuës.* p.205.  
*Baptême trop facilement conferé au Mexi-  
que, avec notable dommage des baptisés.*  
p.106.  
*Baptême conferé aux Canadois non instruits  
au deuoir du Christianisme, & le mal qui  
en reussit.* p.111.  
*Baptême des personnes aagées, non bien in-  
struites, differé avec grande consideration.*  
p.115.  
*Baptême desiré des Canadins auât la mort.*  
p.310.  
*Baptême guerit vn enfant Canadin malade  
à la mort.* p.310.  
*Baptisés en Canada sans precedente instru-  
ction, ne sçauoyent rien du Chrestien, non  
pas mesmes leur nom de Baptême.* p.109.  
*Basques ont alienés les Excommuniouis en  
Canada de nos François.* p.33.  
*Biencourt & Robin en faueur des Caluini-  
stes, consentent que les Iesuites n'entrent  
dans leur nauire.* p.134.  
*Biencourt par le moyen des Iesuites fait voile  
en Canada, beaucoup plustost qu'il ne pou-  
uoit autrement.* p.138.  
*Biencourt soupçonne que Madame de Guer-  
che-ville*

- che-ville le veut despoüiller des droicts de  
Canada.* p.197.
- Bretons ont descouuert la France nouvelle.*  
p.2.
- Bretons souuent malades en Canada.* p.15.
- Cabanes d'Hyuer des Canadois, d'un clos  
rond de perches fermées en poincte par le  
haut, couuertes de peaux, nattes, ou es-  
corces.* p.40. 41.
- Cabanes des Canadois tousiours en bel aspect,  
& près des bonnes eaux.* p.41.
- Cabanes d'Esté des Canadois, larges & lon-  
gues, & couuertes de nattes, ou escorces.*  
p.42.
- Calais. Le Gouverneur, & Doyen de Calais  
accueillent, & secourent charitablement  
les Iesuites de Canada renuoyés d'Angle-  
terre,* p.299.
- Caluinistes ne peuuent trouuer bon que les Ie-  
suites passent en Canada, ouy biē tous au-  
tres Ecclesiastiques.* p.133.
- Canada n'est qu'une partie de la France  
nouuelle, sçauoir est, la coste du long de la  
grande riuiera Canadas.* p.3. 4.
- Canada, Prouince de la France nouvelle pre-  
mierement descouuerte par Iaqués Cartier  
l'an 1524.* p.4.
- Canada parallele à la France, en mesme cli-  
mat, & eleuation de Pole.* p.9.
- Canada*

- Canada plus froide que nostre France, & pourquoy.* p.10.
- Canada sujette au Scurbot, ou maladie de la terre.* p.14.
- Canada apporte maladie aux oiseux.* p.16.
- Canada germe aussi tost au Printemps que nostre France.* p.18.
- Canada és endroits les plus froids rend les bleds meurs en son temps.* p.19.
- Canada n'a point de hautes montagnes.* p.20.
- Canada fort entrecoupée de riuieres, & bras de mer, en est renduë plus froide.* p.23.
- Canada à cause des continuelles forests est moins eschauffée du Soleil, & pource plus froide que les campagnes ouuertes.* p.24.
- Canada pour n'estre labourée est couuerte d'une dure crouste, quasi impenetrable au Soleil, & partant beaucoup plus froide.* p.24.
- Canada produit la vigne sauuage en beaucoup d'endroits, qui meurit en son temps.* p.31.
- Canada és terres cogneües des François, n'a que dix mille habitans.* p.73.
- Canada, horsmis Port Royal, donné à Madame de Guercheville.* p.190.
- Canada du Gouvernement du Prince de Soissons.* p.330.
- Canada*

Canada pourquoy doit estre cultiüée des  
François. p.331.

Canadois fideles au François cõtre l'Anglois.  
p.34.

Canadois charitables enuers les François ca-  
ptifs de l'Anglois. p.35. 36.

Canadois ont bonne memoire des choses sensi-  
bles. p.36.

Canadois comprennent, & iugent bien les  
choses sensibles. p.36.

Canadoises ceintes dessus, & dessous le ven-  
tre. p.37.

Canadois quasi tous sans barbe, horsm̃s les  
bien robustes. p.37.

Canadois ne peuuent retenir la memoire d'v-  
ne suite de paroles. p.27.

Canadois mocqueurs de personnes contrefai-  
tes. p.37.

Canadois n'ont point le corps contrefaiçt, ny  
defectueux. p.37.

Canadois vestus de peaux conroyées avec le  
poil, & bigarrées de couleurs. p.39.

Canadois paoureux, & grands vanteurs.  
p.55.

Canadois forts, & addroiçts à la lutte, &  
non à autre combat. p.55.

Canadois liberaux & recognoissans. p.58.

Canadois prattiquēt la Polygamie plus pour  
le prouffit, que pour l'incontinence. p.62.

Canadois

Canadois maladiſs depuis la bātife des Frā-  
çois, à cauſe de leurs excès à manger  
viandes non accouſtumées. p.69.

Canadois ne ſe ſoucient du lendemain, viuās  
du iour à la iourné . p.70.

Canadois oinētſ d'huile de loup marin ſen-  
tent mal. p.77.

Canadois ſe ſont Chreſtiens, ſeulement pour  
marque d'amitié avec les François. p.109.

Canadois ſe plaignent fort qu'on ne les ait  
aduerty des deuoirs du Chriſtianisme auāt  
leur baptesme, auſquels ils ne ſe fuſſent  
obligés, ſ'ils les euſſent cogneus. p.111.

Canadins baptiſés à la pourſuite du ſieur de  
Potrincourt. p.126.

Canadois ne peuuēt exprimer par parole que  
les choſes fort ſenſibles, & materielles.  
p.151.

Canadins ſujeētſ d'Affricou inuitent les Ie-  
ſuites à prendre logis en leur terre. p.222.

Canadins careſſent les Anglois, les croyans  
eſtre François, & par ignorance les me-  
nent à S. Sauueur, où ils pillent & capti-  
uent les François. p.229.

Canadin ſ'attriſte fort, ayant recogneu que  
par meſgarde il auoit mis les François de  
Saint Sauuer entre les mains de l'An-  
glois. p.231.

Canadins portent grande compaſſion aux

G g François

- François captifs de l'Anglois, & leur of-  
frent toute amitié. p.246.
- Canadins donnent largement de leur proye  
aux François de S. Sauueur necessiteux.  
p.253.
- Canadins bien recogneus peuuent estre cy a-  
pres mieux aidés au salut de leur ame.  
p.306.
- Canadins ayans grande confiance aux Fran-  
çois, peuuent estre mieux aidez par eux,  
que par autres en leur conuersion. p.307.
- Canadins grandement fideles aux François.  
p.308.
- Canadins ennemis de l'Anglois & Holan-  
dois. p.309.
- Canadins affectionnez au Baptisme. p.310.
- Canadine malade à la mort, guerie par le  
Catechisme, & vne Croix pendue au col.  
p.313.
- Canadois ne portent point de hauts de chauf-  
ses. p.39.
- Canadois portent greues, & souliers de peaux  
d'estan. p.39.
- Canadois plantēt nouvelles cabanes à chaque  
changement de lieu, & de residence. p.40.
- Canadois se cabanent en bel aspect, & près  
des bonnes eaux. p.41.
- Canadois se couchent à l'entour du foyer, sur  
des peaux de loups marins, la teste sur vn  
sac.



- Cap Forchu. p.255.
- Caribous, moitié asne, moitié cerf, bons à manger. p.43.
- Castors & Estans ont leur seconde chasse en Octobre, & Novembre. p.47.
- Castors se prennent en Feurier & Mars, pour la premiere chasse. p.43.
- Catechisme exactement praëtiqüé est tres-necessaire aux Canadins à cause de leur façon de viure vagabonde. p.102.103.104.
- Catechisme, & Croix pendüé au col d'une Canadine la guerit de maladie mortelle. p.313.
- Catechisme guerit vn Canadin malade. pag. 215.
- Cauots, esquifs des Canadois, faiëts d'es-corce de bouleau, fort legers, capables de toute vne famille, & utensiles necessaires. p.48.
- Cauot fort commode pour la pesche, & vorture. p.48.
- Cauot faiëit quarante lieuës en vn iour. pag. 49.
- Champlain fonde l'habitation de Kebec. p. 121.
- Champlain descouure la coste de la riuiera S. Laurens. p.121.
- Champlain Lieutenant du sieur de Monts. p.121.
- Cham-

- Champlain allant à Kebec passe à trauers des  
glaçons de mer enormément gros & af-  
freux. p.139.*
- Charbon de terre en Canada. p.32.*
- Chair boucanée, ou sechée à la fumée, mise  
en reserue. p.70.*
- Charmes, Chesnes, Hestres, & Peupliers en  
Canada. p.32.*
- Chasse & pesche sont tout le reuenu des Ca-  
nadois. p.42.*
- Chasse premiere des Castors, en Feurier, &  
Mars. p.43.*
- Chasse seconde des Castors & Eslans en  
Octobre & Novembre. p.47.*
- Cheuille plantée en terre par l'Autmoïn fai-  
gnant de chasser le Diable. p.82.83.84.*
- Chiens du malade mangés en Tabagie. pag.  
89.*
- Chiniçtou est vne Baye en Canada fort bel-  
le en prairies. p.27.*
- Chiniçtou pays de Canada fertile & aggree-  
ble. p.204.*
- Chiquebi racine à guise de truffes, dont les  
Iesuites viuoient en temps de famine. p.  
213.*
- Chirurgien Anglois Catholique, charitable  
enuers les François de S. Sauueur blessez.  
p.241.*
- Coquilles, & poissons de toute sorte foison-*

*ment en la mer de Canada durant cinq  
mois. p.45.*  
*Coste de la riuere Sainct Iean en Canada,  
abondante en vigne sauuage, & noyers.  
p.31.*  
*Coste de S. Sauueur fort agreable. p.225.*  
*Croix pendue au col d'un Canadin le gue-  
rit d'une longue maladie. p.315.*  
*Croix plantee au Cap de la Heue. p.216.*  
*Croix plantee au Port S. Sauueur. p.226.*  
*Coudriers sont frequents en Canada. p.31.*  
*Counibas pays inhabitable à cause du froid.  
p.21.*

D

**D***efunct enseuely aue son sac, ses peaux,  
fleches, & autres meubles siens, &  
presents de ses amis. p.92.*  
*Diabie familier à Membertou encores Payen.  
p.95.*  
*Diabie trauaillant les Canadois auant la ve-  
nuë des François. p.95.*  
*Diabie entre les Canadois est nommé du nom  
du Soleil. p.96.*  
*Dix mille personnes seulement en toutes les  
terres de Canada. p.73.*  
*Droiët de propriété en Canada se pratique  
par la possession du chien, & du sac. p.51.*  
*Dueil à la mort des parens & amis, est de se  
broüiller la face de noir. p.90.*  
du

*Du Pont le ieune reconcilié au sieur de Potrin court à la requeste du P. Biard. pag.*

147.

*Du Pont le ieune reconcilié au sieur de Potrin court se confesse, & faiçt ses Pasques au bord de la mer, avec grande edification des assistants.*

p.148.

*Du Pont perd son nauire, & la recouure à la requeste du P. Biard.*

p.148.

*Du Pont le ieune employé pour traduire le Catechisme en langue Canadine.*

p.175.

*Du Pont le ieune retire en son nauire vne partie des François de S. Sauueur.*

p.256.

E

**E***Nfans en grand nombre sont la force des Sagamos Canadois.*

p.62.

*Enfant Canadin malade à la mort guery par le Baptesme.*

p.318.

*Eplan de Canada se prend en Mars.*

p.45.

*Eplan, petit poisson comme Sardine.*

p.213.

*Eslans, & Castors ont leur seconde chasse en Octobre, & Nouembre.*

p.47.

*Eslans se prennent pour la seconde chasse en Octobre & Nouembre.*

p.47.

*Espoux Canadois donne à son beau-pere, & ne reçoit rien de luy.*

p.61.

*Estuues, frictions, sueurs visitées en Canada pour la santé.*

p.77.

*Esturgeon se pesche en Aupil.*

p.45.

G g 4

Etemin

*Eteminquois, Montaguets, Souriquois allies  
aux François en Canada. p.34.*  
*Excomminquois ennemis des François en  
Canada, à l'occasion des Basques. p.33.*

F

- F** *Æal l'une des Isles des Açores. p.287.*  
*Femmes Canadoises portent le fais du  
mesnage, & sont de pire condition, que  
chambrières. p.62.*  
*Femmes Canadoises pudiques. p.66.*  
*Femmes Canadoises durement traitées de  
leurs maris. p.65.*  
*Femmes Canadoises peu fécondes à cause de  
leurs travaux continuels. p.72.*  
*Fleurs de lis rasées en Canada par l'An-  
glois. p.271.*  
*Foin de Canada haut de la longueur d'un  
homme. p.26.*  
*François de S. Sauueur accusés d'estre bannis  
& pirates, pour ne pouoir produire leur  
commission surprise par l'Anglois. p.239.*  
*France nouvelle est propre des François pri-  
uatiuement aux Anglois. p.320.*  
*François ont enseigné l'usage du poison, &  
autres mal-heurs aux Canadois. p.68.*  
*François doiuent enterprendre la culture de  
Canada. p.331.*  
*François en danger de se perdre parmy les  
Armouchiquois, par un soupçon fondé en  
apparence.*

iez  
34.  
en  
33.  
  
37.  
du  
que  
52.  
56.  
de  
55.  
de  
12.  
n-  
11.  
un  
6.  
is  
ur  
9.  
i-  
0.  
3  
3.  
de  
1.  
is  
n  
.

- apparence. p.178.  
François prétendent iustement debouter  
l'Anglois de la nouvelle France. p.320.  
France nouvelle est une forest perpetuelle.  
p.4.  
France nouvelle, partie Occidentale de l'A-  
merique. p.1.  
France nouvelle descouuerte l'an 1504. par  
les Bretons. p.2.  
François Bretons ont les premiers descouuert  
la nouvelle France. p.2.  
France nouvelle pourquoy doit estre cultiuee  
par les François. p.331.

G

- G** Laçons estrangement gros, charriez  
cent lieux dans la mer par les riuie-  
res. p.139.  
Garçons, ou non encores mariez n'aquie-  
rent rien à eux-mesmes, ains a leur Sa-  
gamo. p.51.  
Gilbert du Thet Iesuite tué par les Anglois à  
S.Sauueur. p.241.  
Grèues, & fouliers des Canadois. p.39.  
Guerres des Canadois se pratiquent par sur-  
prises. p.55.

H

- H** Abitans des terres de Canada dix mil-  
le en tout. p.73.  
Habitans de S. Malo fort charitables enuers  
les

- les François reuenant de Canada.* p.258.  
*Habits de peaux veluës des Canadois.* p.39.  
*Harenc se pèche en Auril.* p.45.  
*Hauts de chausses ne sont en vsage en Canada.* p.29.  
*Henry IIII. se fasche que le sieur de Portincourt ne se haste pour Canada.* p.125.  
*Henry IIII. Roy de France, destine les Iesuites en Canada.* p.123.  
*Henry Membertou malade meurt à Port Royal, fort Chrestienmen.* p.162.  
*Herbes potageres fort grandes, & bonnes en Canada.* p.27.  
*Huguenot de Dieppe remarque vne guerison merueilleuse d'une Canadine.* p.314.  
*Huile de graisse de loup marin, sausse annuelle des Canadois.* p.43.

I

- I** *Aques Cartier descouure Canada en la France nouvelle l'an 1524. & 1534.* p.4.  
*Iean Denys de Honfleur, va en la France nouvelle l'an 1506.* p.3.  
*Iean Verazan prend possession de la France nouvelle au nom de François I. Roy de France.* p.3.  
*Iesuites captifs en Angleterre visitez honorablement par les habitans du lieu.* p.296.  
*Iesuites exhortent les Canadois baptisez auant*

avant leur venuë en Canada, de reietter  
la Polygamie, & ce qu'on leur respond.  
p. 111.

Iesuites ne veulent baptiser les adultes qu'a-  
pres auoir esté deuëment instruits, dont  
ils sont calomniez à tort. p. 110. 111. 112.

Iesuites tafchent à tourner en Canadois les  
principes de la Foy, mais les mots ne se  
trouuant suffisans pour ce faire. p. 112.

Iesuites ne baptisent point les personnes aagées  
sans estre deuëment catechisées, & à fort  
bonne raison. p. 114.

Iesuites destinez en Canada par le Roy  
Henry IIII. p. 123.

Iesuites exclus de l'entrée d'un nauire, en fa-  
ueur des Caluinistes. p. 134.

Iesuites desmarent pour Canada en Ianuier.  
1611. p. 138.

Iesuites arriuez à Port Royal en Iuin 1611.  
p. 149.

Iesuites defendus de calomnie par le tesmoi-  
gnage mesme des Caluinistes. p. 142.

Iesuites estudiant la langue Canadine,  
mais les Canadins ne les y seruent fidele-  
ment. p. 151. 152.

Iesuites sont empeschez de proufiter en la lan-  
gue Canadine, par ceux mesmes, qui les  
deuoient aider. p. 154.

Iesuites ne veulent consentir que Membertou  
soit

soit enterré avec ses predecesseurs infideles.  
p.161.

Iesuites bastiffent de leurs mains vne chaloupe pour aller à la queste des viures en temps de famine. p.210.

Iesuites cueillent le Chiquebi racine, & peschent l'Eplan & le Harenc en temps de famine. p.213.

Iesuites & autres François de S. Sauueur sont menez à la Virginie. p.260.

Iesuites garentiffent l'Anglois qui les tenoit captifs, de la main de l'Espagnol. p.289.

Iesuites des Isles Açores sont portez en Galles Prouince d'Angleterre. p.292.

Iesuites mettent es mains du sieur de Biencourt en sa necessité toutes leurs prouisions pour le soulager, & les siens. p.209.

Iesuites sont retirez de Port Royal, & transportez près de l'Isle de Pemetiq pour dresser nouvelle habitation. p.219.

Iesuites produits tesmoins en Angleterre, pour la iustification du Capitaine qui les tient captifs, le deliurent de soupçon. p.293.

Iesuites captifs defrayez en Galles par le Iuge du lieu fort charitablement. p.295.

Iesuites de Canada cartifs en Angleterre, renuoyez libres à Calais. p.298.

Ingrés, c'est à dire Anglois, hays des Canadois. p.35.  
Isle

25.  
u-  
en  
o.  
ef-  
de  
3.  
nt  
o.  
oit  
9.  
11-  
2.  
n-  
ns  
9.  
f-  
ur  
9.  
ur  
nt  
3.  
ge  
5.  
e,  
8.  
a-  
5.  
sle

*Ile longue à dix lieues de Baye Françoisse*  
p.254

K

Kadesquit, port d'Acadie destiné au nouveau logis des François. p.221

Kebec habitation fondée par Champlain.  
p.121

Kinibequi, riuere proche des Armouchiquois, à soixante & dix lieues de port Royal. p.176

L

La Marquise de Guercheuille impetre en don Canada, horsmis port Royal. p.190

Langage Canadois fort manque à exprimer une infinité de choses fort ordinaires. p.151

La Marquise entre en association pour le fait de port Royal avec le sieur de Potrin-court. p.188

La Motte, Lieutenant de la Sauffaye. p.223

Le sieur de Potrin-court va en Canada, & fait baptiser au plusost des Sauvages. p.126

La Motte Gentilhomme François, captif avec les Iesuites de Canada, mis en liberté. p.301

Langues différentes entre les peuples de Canada. p.54

Lapins, & leurs aux assez rares en Canada. p.46

H h

La

- La Royne donne aux Iesuites cinq cens escus  
pour le voyage de Canada.* 130  
*Legumes croissent fort grands, & bons en  
Canada.* 27  
*Le sieur de Potrincourt emprunte des prou-  
visions de bouche des François ses voisins, &  
leur fait recognoistre son fils pour Vice-  
admiral.* 146  
*Le sieur de Potrincourt retourne de Canada  
en France vn mois apres qu'il y estoit ar-  
riué pour enuitailler port Royal.* 149  
*Louys Membertou Sagamo faiēt Tabagie à  
quinze François de saint Sauueur retour-  
nans en France.* 255  
*Loups marins se prennent à foison en Ian-  
uier.* 42  
*Loup marin, poisson fraye sur terre és Isles de  
Canada.* 43  
*Loutres ont leur chasse principale en Feurier,  
& Mars.* 43  
*Lugubres hurlemens à la mort des Cana-  
dois.* 90  
*Lunes. Par Lunes les Canadois sont assortis  
de nouvelle chasse, ou pesche.* 42

*M*

- M** *Adame la Marquise de Guercheuille  
zelée en l'affaire de Canada.* 127  
*Madame de Guercheuille defraye les Ie-  
suites au chemin de Canada.* 130

*Mada*

*Madame de Guercheuille trouue l'expedient d'exclurre les Caluinistes du nauire où ils ne vouloyent admettré les Iesuites.*

135

*Madame de Guercheuille trouue le fonds d'une rente perpetuelle en Canada, pour y entretenir les Iesuites.*

137

*Madame de Sourdis fournit aux Iesuites le linge pour Canada.*

130

*Madame la Marquise de Vernueil fournit aux Iesuites les habits d'Eglise, & autres utensiles pour Canada.*

130

*Magasins des Canadois, sont quelques sacs de prouision pendus en vn arbre.*

71

*Magiciens frequents en Canada.*

94

*Magistrats de la Virginie prennent resolution de ruiner toutes les places des François en Canada, piller tous les nauires, & renuoyer les personnes en France.*

264

*Malades cruellement traittez en Canada.*

*Malade tardant à mourir estouffé à force d'eau froide qu'on luy verse sur le ventre.*

85

*Malade ayant testé sans rien donner, reçoit des presents.*

89

*Mareschal de la Virginie veut faire pendre les François de saint Sauueur.*

261

*Mariages cōme se traittēt entre Canadois.*

61

H h 2

Mata

- Matachias, chaines, & parures des femmes  
 Canadoises.* 37  
*Matachias, ioyaux, cueilliées sur la fosse des  
 femmes.* 92  
*Medecines ordinaires des Canadois, estuues  
 & frictions.* 77  
*Membertou, Sagamo, & Autmoin tout en-  
 semble.* 54  
*Membertou n'a iamais eu qu'une femme à  
 la fois, mesmes estant Payen, iugeant la  
 Polygamie infame & incommode.* 65  
*Membertou, & son fils retirez des mains de  
 l'Autmoin, qui les auoit condamnez de  
 maladie mortelle.* 87  
*Membertou appellé le Capitaine, apres sa  
 mort.* 93  
*Membertou seul d'entre les Canadiës bap-  
 tisez auoit fait profit du baptesme.* 109  
*Membertou premier baptisé des Sagamos.* 158  
*Membertou logé & serui par les Iesuites dans  
 leur cabane iusques à sa mort.* 158  
*Membertou demande d'estre enterré avec  
 ses majeurs, les Iesuites luy remonstrent  
 que cela repugne au Christianisme: il  
 persiste quelque temps, puis en fin acquiesce.*  
 160.162  
*Membertou desire d'estre bien instruiët, pour  
 se rendre Predicateur de l'Euangile.*  
 163

*Member*

- Membertou conseille au P. Enemond mala-*  
*de d'escrire à Biencourt qu'on ne l'a point*  
*tué, mais qu'il est mort de maladie. 202*
- Memoires de France effacées en Canada, par*  
*les Anglois. 265 271*
- Merueille, Capitaine natif de S. Malo, estant*  
*prisonnier, fait tout deuoir de bon Chre-*  
*stien. 173*
- Meuano, Isle à l'emboucheure de la Baye*  
*Françoise. 254*
- Mine d'argent en la Baye sainte Marie, en*  
*Canada.*
- Mine de fer à la riuere S. Iean. 32*
- Mines de cuyure à port Royal, & à la Baye*  
*des mines. 32*
- Mocosa terre ferme, où est située la Virginie*  
*des Anglois. 227*
- Mois. Chaque mois de l'année les Canadois*  
*ont pesche, ou chasse abondante, ou tous les*  
*deux.*
- Montaguets, Souriquois, Etechemins, alliez*  
*aux François en Canada. 34*
- Monts deserts, Isle, appelée Pemetiq. 219*
- Morts enterrez assis, les genoux contre le*  
*ventre, la teste sur les genoux. 91*
- Mouluës foisonnent en la coste de mer dès le*  
*commencement de May iusques à la my-*  
*Septembre. 45.*

## N

- N** *Attes de rozeau, fort menues, & bien  
tissues, deffendent les cabanes de la  
pluye.* 42
- Nauires arriues à propos à ceux de port Royal  
en leur grande disette.* 186
- Nauires captifs des François de S. Sauueur  
commandé par Turnel Anglois est porté  
par le vent aux Açores Isles de la coron-  
ne d'Espagne.* 281
- Nauires de la Saussaye arriues en Canada.*  
216
- Nicolas Adams Iuge de Pembroch en An-  
gleterre, charitable enuers les Iesuites  
captifs.* 295
- Noyers frequents en la coste de la riuere  
sainct Iean.* 31
- Noms changez aux trepassez apres qu'ils  
sont enterrez.* 9
- Noces des Canadois avec solemnelle Taba-  
gie, chants, & danses.* 62
- Norembegue, terre de Canada aussi bonne  
que nostre France.* 26
- Norembegue, & Acadie país de la France  
nouuelle.* 4
- Normans sont allez en la France nouuelle,  
l'an 1500. deux ans apres les Bretons.* 3
- Nouuelle France separée de la Guienne de  
huiet cens, ou mille lieües par mer.*  
Nouuelle

*Nouvelle France partie occidentale de l'A-*  
*merique.*

I

O

**O** *Eufs d'oyseaux de proye d'eau abon-*  
*dent en Canada.* 45

*Oyes blanches, & grises, passageres en Cana-*  
*da.* 46

*Oyseaux de proye de mer couurent les Isles*  
*de Canada de leurs œufs.* 45

*Oyseaux originaires; & passagers rares en*  
*Canada; ceux de proye sont frequents.* 46

*Onction d'huyle de Loup marin vstée en*  
*Canada contre le chaud, & le froid.* 77

*Orignacs sont de saison en Feurier & Mars.*  
43

*Ours bons à manger en Canada aux mois de*  
*Feurier & Mars.* 43

*Outardes, où Canes sauvages se prennent en*  
*Auril.* 45

*Outardes passageres en Canada.* 46

P

**P** *Embroch, ville principale de Galles en*  
*Angleterre.* 292

*Pentegoët riuiere, a vne Sagamie du long de*  
*son riuage.* 53

*Pencôit, Isles à vingtcing lieües de saint*  
*Sauueur.* 228

*Perdrix grises à grād queüe en Canada.* 46

*Pere Enemon Massé se loge avec Member-*  
*H h 4 tou*

*tu pour apprendre la langue Canadine.*

200

*Pere Enemond Massé, luy quinzième ren-  
uoyé par l'Anglois en France dans vne  
chaloupe.* 252

*P. Biard tient avec soy vn Canadin, pour  
apprendre la langue sauuage.* 201

*Pere Biard, & P. Enemond Massé destinez  
pour Canada.* 129

*Pere Biard ne veut enseigner aux Anglois  
la logis de sainte Croix, dont il court peril  
de sa vie.* 264

*P. Biard court fortune d'estre ietté en terre  
deserte, ou en mer par les soupçons de  
l'Anglois.* 268

*Pere Biard preuue efficacement au Capitai-  
ne Anglois, que les François de S. Sau-  
ueur sont bien aduoués du Roy de France.  
p.244.*

*Pesche abondante depuis May, iusques à  
my-Septembre.* p.45.

*Pesche successiue de diuers poissons dès la  
my-Mars iusques en Oëtobre. p.44.45.  
46.*

*Petun, & fumée d'iceluy practiquée par les  
Canadois, contre le mauuais temps, la  
faim, & autres maux.* p.78.

*Peuples de Canada trois en tout alliés des  
François.* p.34.

*Pierre*

- Pierre du Gas, sieur de Monts, Lieutenant du Roy Henry IIII. en la France nouvelle.* p.5.
- Pilotois, Medecin forcier.* p.80.
- Pilote François Caluiniste offre toute amitié aux Iesuites captifs des Anglois.* p.245.
- Plastrier recognoist le sieur de Biencourt.* 157.
- Plaisant discours de Louys Membertou avec le P. Enemond Massé malade.* 202.
- Ponamo poisson de Canada fraye sous la glace en Decembre.* p.47.
- Port Royal & Sainte Croix, deux logis bastis par le sieur de Monts en la France nouvelle.* p.8.
- Port Royal à forme de Peninsule.* p.24.
- Puritain procure tout le mal qu'il peut aux Iesuites.* p.268.
- Port Royal mal enuitaillé sur l'Hyuer, pour grand nombre de personnes.* p.144.
- Port aux Coquilles à vingt & une lieues de Port-Royal.* 155.
- Port au Mouton.* 255.
- Port Royal bruslé par l'Anglois.* 271.
- Port Royal à quelles conditions cédé au sieur de Potrincourt par le sieur de Monts.* 122.
- Port Royal sans aucune defese perdu pour les François, & pillé & bruslé par l'Anglois.* 266
- Port de S. Sauueur nouvellement appellé de ce nom, & destiné à nouvelle habitatiō de François*

- François.* 220.  
*Port de S. Sauueur fort capable, & à l'a-*  
*bry du vent.* 225.  
*Presage mauuais d'un signe paroissant au*  
*ciel.* 167.  
*Propriété des Canadois est en la possession du*  
*chien, & du sac.* 51.  
*Prouision pour Port Royal mal mesnagée à*  
*Dieppe, & dans le nauire.* 194.  
*Pyramides de perches sur les tombeaux des*  
*nobles de Canada.* 92.

R.

**R** *Acine Chiquebi à guise de truffes.*

213.

- Raisons obligeantes le François à cultiuier Ca-*  
*nada.* 331.  
*Religion des Canadois, pure sorcelerie.* 93.  
*Riuieres, & bras de mer fort frequens, ren-*  
*dent Canada beaucoup plus froid.* 24.  
*Robe sacrée, & pretieuse des Autmoins.* 96.  
*Roland Sagamo, & autres donnent du pain*  
*aux François de S. Sauueur.* 255.

S.

**S** *Ac, flesches, peaux, chiens, & autres*  
*meubles du defunct enseuelis avec luy.*  
 92.

- Sagamie au riuage de Saincte Croix.* 53.  
*Sagamie au bord de la riuiere S. Iean.* 53.  
*Sagamochin, petit Sagamo.* 52.

*Sagamo*

- Sagamo, est le chef, & Capitaine de quelque  
puissante famille.* 51.
- Sagamos recogneus de leurs sujets en payant  
le droit le chasse, & de pesche.* 51.
- Sagamies diuisées selon la portée des Bayes  
& Costes de riuieres.* 53.
- Sagamos tiennent les Estats en Esté.* 53.
- Sagamos & Autmoins seuls ont voix és as-  
semblées publiques.* 53,54.
- Sagamos Armouchiquois retirent bien à pro-  
pos leurs gens du nauire François, pour eui-  
tet querelle.* 179
- Sainct Iean, riuere en Canada.* 31
- Sainct Iean, riuere fort perilleuse en son  
emboucheure.* 165
- Sainct Laurens, riuere charrie des glaces  
enormes bien auant en haute mer.* 139
- Sainct Sauueur, habitation des François en  
Canada, en la terre de Norembegue.* 19
- Sainct Sauueur, port ainsi nommé de nou-  
ueau en la coste d'Acadie, destiné à vne  
habitation nouvelle.* 229
- Sainct Sauueur, prins & pillé par les An-  
glois.* 237
- S. Sauueur bruslé par les Anglois.* 265
- Saincte Croix est au país des Eteminquois.* 7
- Saincte Croix, Isle en la France nouvelle,  
premiere demeure du sieur de Monts, Lieu-  
tenant pour le Roy.* 7
- Saincte*

<i>Saincte Croix, Isle de riuere à six lieües de port aux Coquilles.</i>	156
<i>Saussaye arriue en Canada pour dresser nouvelle habitation, &amp; separer les Iesuites de port Royal.</i>	215
<i>Saussaye Capitaine s'amuse trop à cultiuer la terre, &amp; negligé le bastiment, cause de la perte de S. Sauueur.</i>	226.
<i>Saussaye Capitaine de S. Sauueur ne peut produire ses lettres de Commission, luy ayans esté secrettement enleuées par l'Anglois.</i>	239.
<i>Saussaye Capitaine renuoyé en France par l'Anglois, avec quatorze François.</i>	252.
<i>Schoudon Sagamo, nommé le Pere apres sa mort.</i>	93.
<i>Scorbut, ou maladie de la terre, coustumier en Canada.</i>	14.
<i>Sepulcres des Canadois voutés avec des bastions, &amp; de la terre dessus.</i>	92.
<i>Soissons. Le Prince de Soissons Gouverneur de Canada.</i>	330.
<i>Souliers, &amp; greues des Canadois.</i>	39.
<i>Souriquois, Montaguets &amp; Etechemins alliés des François en Canada.</i>	34.
<i>Tabagie, banquet des Canadois.</i>	46.
<i>Tabagie des prouisions du malade ayant testé.</i>	89.
<i>Testament des Canadois auant la mort.</i>	88.
	Thomas

- Thomas Aubert Normand va en la France  
nouuelle, l'an 1508.* 2
- Thomas Deel, Marechal d'Angleterre à la  
Virginie, homme fort aspre enuers les  
François captifs.* 261.300
- Thomas Robin associé du sieur de Potrincourt  
au negoce de Canada.* 127
- Tortues abondent en Decembre.* 47
- Trocque des peaux de Castors, esclants, mar-  
tres, loups marins en Esté.* 33
- Trois peuples alliés aux François en Canada.*  
34
- Turnel, Capitaine Anglois tourne son amour  
en haine contre le P. Biard, & pourquoy.*  
276
- Turnel Lieutenant Anglois, soupçonné de  
son Capitaine, pour auoir conseré avec le  
P. Biard.* 267
- Turnel Capitaine Anglois, porté contre son  
gré aux terres d'Espagne, se reconcilie aux  
Iesuites, pour y auoir leur faueur.* 282

V

- V** *Essies d'Orignac à garder l'huyle du  
loup marin.* 43
- Vibl Bullot reçoit en son nauire vne partie  
des François de saint Sauueur.* 256

*Virginie, Fort des Anglois en la terre ferme  
de Mocoza à 250. lieuës de S. Sauueur.*

227

*Vigne sauuage en plusieurs endroits de Ca-  
nada, qui meurit en sa saison.*

31

F I N.



---

*P R I V I L E G E .*

**M**ICHEL COYSSARD, Vice-Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de Lyon, permet (suiuant le Priuilege donné par les Roystres-Chrestiens à la mesme Compagnie) à LOVYS MUGVET de faire imprimer, & vendre la Relation de la Nouuelle France en Canada, & ce pour le terme de quatre ans. Fait à Lyon, ce 23. de Ianuier 1616.

M. COYSSARD.